This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

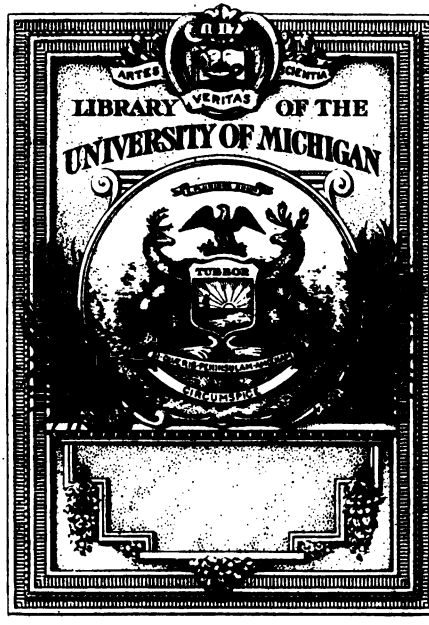
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

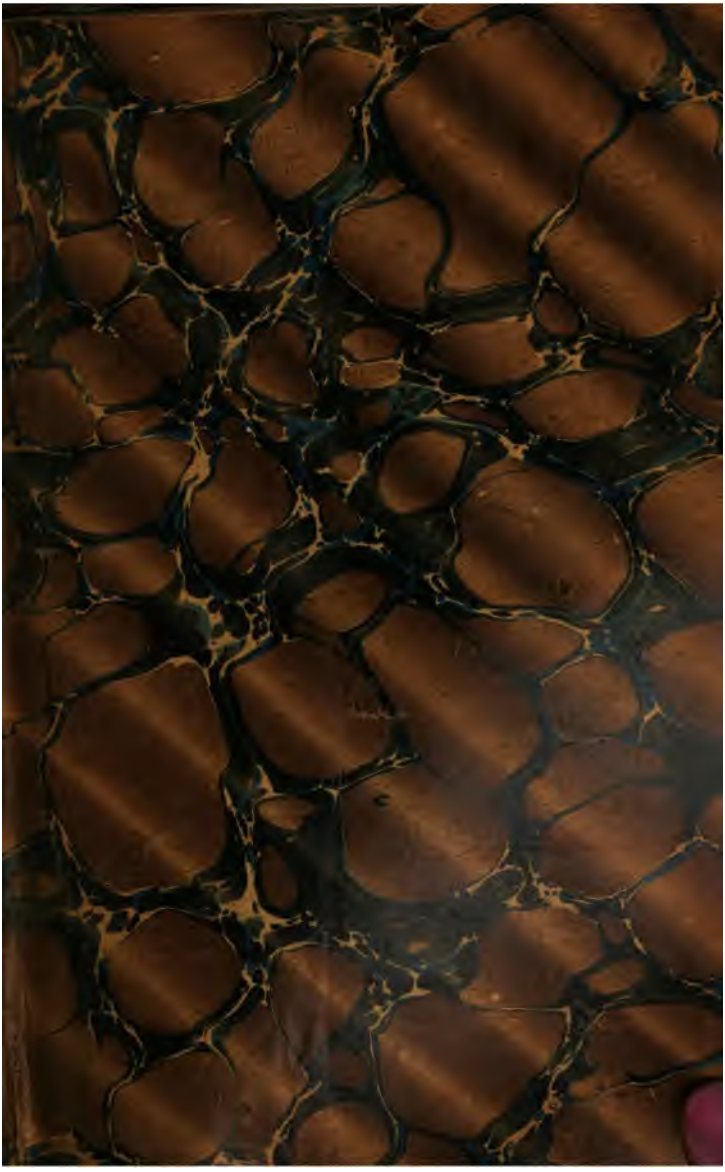
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




RECEIVED IN EXCHANGE
FROM
U. of M. Law Library



DS
107
.S26
1858

BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE

DE

# VOYAGES ET DE ROMANS

SÉRIE DES VOYAGES

# VOYAGE

AUTOUR

# DE LA MER MORTE

BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE

# DE VOYAGES ET DE ROMANS

16 volumes grand in-18 par an ; 4 volumes tous les trois mois ; format de la Bibliothèque nouvelle.

**80 centimes le volume, collection prise au Bureau central de Paris; 1 fr. le vol. collection expédiée *franco* par la poste; 1 fr. le vol. acheté sépar ment.**

Directeur : M. l'abbé DOMENECH, chanoine honoraire de Montpellier, Ancien missionnaire au Texas et au Mexique.

## PROSPECTUS.

Depuis longtemps les familles chrétiennes se plaignent de n'avoir pas de bons romans qu'elles puissent qire et laisser lire sans danger. C'est donc, à notre époque, une œuvre éminemment utile que celle qui répandra une littérature à la fois inoffensive et attrayante.

Tel est le but de notre Bibliothèque.

L'accueil fait chaque jour aux premiers volumes par les souscriptions du Clergé de presque tous les diocèses le France est une preuve que nous avons su répondre à ce besoin.

Pour donner au public religieux une garantie de l'orthodoxie de nos livres, ils ont été soumis à la censure d'un docteur de la Faculté de théologie de Paris.

On souscrit en adressant une simple demande à M. POUGET-COULON, libraire, rue Caumartin, 44 (af franchir) On paie ensuite par un ou plusieurs mandats sur la poste. Les volumes sont toujours expédiés *franco* aux souscripteurs avant la fin du trimestre.

Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

# VOYAGE

AUTOUR

# DE LA MER MORTE

PAR

F. DE SAULCY

MEMBRE DE L'INSTITUT

TOME I

PARIS

AU BUREAU CENTRAL,

LIBRAIRIE RLIGIEUSE DE POUGET-COULON,

rue Caumartin, 44.

DOUNIOL, rue de Tournon, 29. || SARLIT, rue Saint-Sulpice, 25.

MAILLET-SCHMITZ, rue Tronchet, 15.

1858

Gen. lib
Arch.
Law Library
11-11-1932

5-29-33 MC.M.

# PRÉFACE.

Peu de livres ont eu un succès aussi honorable et aussi justement mérité que celui du beau voyage de M. de Saulcy en Syrie et en Palestine. Le savant académicien a eu la gloire d'établir le premier, sur des preuves incontestables, la théorie intéressante de l'existence d'un art hébraïque indigène, qui avait été à peine soupçonnée par quelques écrivains, et que d'autres ont obstinément combattue.

Ce n'est pas ici le lieu d'établir une discussion sur ce fait capital qui rehausse la gloire du peuple de Dieu en lui assignant une architecture nationale. Seulement nous en rapportons l'honneur à M. de Saulcy que son pèlerinage, si fructueux pour la science, a

rendu chrétien sérieux et pratiquant sa religion avec sincérité.

Nous ne dirons que quelques mots de la publication de cette partie du voyage qui regarde la mer Morte. Elle est extraite du grand ouvrage en deux volumes in-8° qui a paru chez Gide et Baudry, 5, rue Bonaparte, sous ce titre : *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques*. Ces deux volumes sont accompagnés d'un atlas in-folio contenant 80 planches d'architecture, de sculpture, plans, cartes, de sites archéologiques et vues pittoresques et d'une grande carte générale de la mer Morte (1).

Dans nos deux volumes, destinés au public religieux, nous avons retranché presque toute la partie des détails scientifiques, mais nous avons conservé précieusement les identifications importantes des villes qui entouraient la mer Morte.

Nous avions spécialement en vue de repro-

(1) En vente chez Gide et Baudry. Les 2 vol. in-8° prix : 14 fr. L'atlas, composé de 16 livraisons, se vend 12 fr. la livraison.

duire la relation du voyage, relation si piquante et si originale, qui fait contraste, par son abandon et sa brusquerie militaire, avec les lourdes et prétentieuses descriptions de beaucoup de voyageurs. Nous sommes assurés de l'accueil qui sera fait, dans le monde religieux, à nos deux intéressants volumes, par l'accueil que le grand ouvrage a déjà reçu du monde savant.

Nous terminerons cette courte préface, en rappelant à nos lecteurs que le savant académicien, dans ce qu'il a écrit au sujet des villes maudites, tout en étudiant les moyens physiques dont la vengeance céleste s'était servie pour détruire un peuple criminel, n'a jamais contesté l'intervention divine dans cette terrible catastrophe. Les volcans éteints dont la cendre et les feux ont anéanti les villes coupables, sont là, au-dessus de leurs ruines désolées, pour perpétuer, jusqu'à la fin des siècles, le souvenir de ce légitime châtiment.

Quant à l'hypothèse que les villes maudites aient été englouties sous les eaux de la mer Morte, elle est purement accessoire et livrée

à la libre discussion. On ne lira pas sans un vif intérêt ce que le savant académicien a écrit, pour établir l'existence des ruines des villes coupables dont il a retrouvé les nombreux vestiges et dont il a mesuré, sur une grande étendue, les murailles d'appareil cyclopéen, se montrant encore au-dessus des amas de cendres qui les ont englouties. Les voyageurs qui ont parcouru les ruines de Pompéï, trouveraient une grande similitude entre cette ville ensevelie sous les cendres du Vésuve et les villes détruites de la Pentapole.

---

# VOYAGE

AUTOUR

# DE LA MER MORTE

---

4 JANVIER 1851.

Dès mon arrivée à Jérusalem, j'avais entretenu M. Botta, notre consul, de mon désir de faire par terre le tour du lac Asphaltite. Bien que ce projet ne lui parût pas d'une exécution très-aisée, il n'y voyait pas d'impossibilité absolue. Je fus enchanté de le trouver dans cette disposition d'esprit, et je le priai de m'aboucher, le plus vite possible, avec quelque scheikh influent qui pût me fournir une escorte et me servir de guide pendant toute ma course.

Le 27 décembre, dans la matinée, je fus appelé au consulat, et là je me rencontrai avec un beau vieillard, dont la figure intelligente et noble était souvent animée par un sourire bienveillant qui me charma. C'était Hamdan, scheikh des Thâamera, tribu qui, après avoir vécu pen-

dant bien des années dans un vrai village, a repris un beau matin la vie nomade des Bédouins, pour ne plus la quitter. J'exposai à Hamdan le plan de notre voyage; et il n'hésita pas à m'affirmer que tout ce que nous voulions faire était très-faisable, et qu'il se chargeait de nous conduire et de nous ramener. Seulement il lui fallait un certain nombre d'hommes de sa tribu, qui pussent nous donner au besoin une protection efficace. Trois cavaliers et cinq fantassins lui paraissaient former une escorte suffisante. Les premiers seraient payés sur le pied de 20 piastres par jour, et les autres de 15 seulement. Quant à lui, il se contenterait du bakhchich que nous voudrions bien lui donner au retour. Nous lui fîmes entendre qu'il pouvait compter sur un millier de piastres, et il se montra très-satisfait de notre promesse.

Il ne restait plus qu'à fixer le jour du départ; mais je priai Hamdan de revenir s'informer dans quelques jours seulement, du moment précis où nous quitterions Jérusalem, et nous nous séparâmes fort contents l'un de l'autre.

Avant de laisser partir notre brave scheikh, je lui demandai quelle espèce de cadeaux nous devions emporter, pour en gratifier ceux de ses

collègues que nous rencontrerions en chemin, et pour nous en faire ainsi des amis. La liste fut arrêtée comme il suit :

| | | |
|---|---|---|
| Abaya noires... ..... | 6 ou 7 | |
| *Id.* blanches (Zéraki)..... | 6 | |
| Paires de bottes rouges..... | 12 | |
| Kafieh d'Arabie..... | 20 | |
| Tabac à fumer..... ..... | 10 | (oques.) |
| Lulehs ou fourneaux de pipes.... | 100 | |
| Poudre..... | 5 | (oques.) |
| Plomb de chasse..... ..... | 10 | livres. |
| Aiguilles à coudre..... | 500 | |

Nous pensions, avec cela, apprivoiser l'Arabie Pétrée tout entière. Douce et aimable illusion qui fut de courte durée.

Gustave de Rothschild, qui se préparait à traverser le désert pour gagner l'Égypte, se laissa tenter par ce qu'il y avait d'attrayant dans l'idée d'un voyage de découvertes, comme le nôtre. Nous le vîmes, avec grand plaisir, nous demander à être de la partie. Son adjonction augmentait notre caravane de trois personnes de plus; lui d'abord, puis son drogman, François Dzaloglou, homme vigoureux, intelligent et très-dévoué, puis un Nubien nommé Selim qui est peut-être la créature la plus divertissante qu'il soit possible de rencontrer dans tout l'Orient. Actif, dévoué, gourmand, paresseux, bête et

malin tout à la fois, Selim est le vrai portrait de Pierrot, sauf qu'au lieu d'avoir le visage enfariné, il l'a parfaitement encharbonné.

François et André, notre drogman, se chargèrent de courir les bazars pour faire toutes nos emplettes, et comme nous ne pouvions, en conscience, faire notre propre cuisine, nous les priâmes de nous procurer un cuisinier. Le jour même, nous avions fait prix avec un brave garçon nommé, à l'italienne, Mattéo par les Francs, et Mathya par les Arabes; c'est un chrétien de Jérusalem, sachant bien tout ce qu'il faut savoir de cuisine pour des voyageurs en Syrie, c'est-à-dire, cuire des œufs durs, échauder une poule, la rôtir et la dépecer avec ses doigts, fricasser de la chair de mouton de trois ou quatre façons différentes, faire du café et allumer des tchibouk; au demeurant, connaissant à merveille le pays, parlant un peu de français et d'italien, beaucoup d'assez bon arabe, et tout autant de l'arabe incompréhensible des tribus nomades.

Petit à petit, tous nos préparatifs de départ furent achevés. Mais le temps était devenu déplorablement pluvieux, et force nous fut d'attendre quelques jours, que le soleil voulût bien se montrer, afin de nous permettre de reprendre la campagne.

5 JANVIER.

J'ai eu hier soir la maladresse de faire une chute en revenant de chez M. Botta. Il ne pleuvait pas, mais comme la boue de Jérusalem ne sèche guère dans la saison où nous sommes, il faut ne pas quitter les talons des Kaouas, si l'on ne veut pas faire ce que j'ai fait. J'ai heurté un pavé, je me suis lourdement étendu tout de mon long, et je me suis blessé au genou droit; c'était l'affaire de deux larges morceaux de taffetas d'Angleterre qui ont arrêté le sang à merveille. Ce matin j'ai la jambe roide comme une barre de fer, mais je n'ai pas à m'en servir pour le moment, et la fatigue regarde mon cheval.

A 3 h. moins un quart seulement, toutes nos montures sont à la porte de l'hôtel, et comme nous allons coucher au couvent de Beit-Lehm, nous laissons à Mattéo le soin de mener nos bagages à Mar-Saba, où nous les retrouverons demain. Enfin nous sommes partis; reverrons-nous Jérusalem? Allah âalem (Dieu le sait), disent les Arabes, et nous pensons comme eux, si nous ne le disons pas. Il est certain que nous ne sommes pas seuls préoccupés; tout le monde,

excepté notre braveconsul et nos Bédouins, trouve notre entreprise folle outre mesure; nos domestiques et nos moukres, qui se sentent englobés dans les chances que nous allons courir, n'ont pas des idées couleur de rose. Quelques-uns pleurent : est-ce de crainte, est-ce de chagrin de quitter une ville aussi divertissante que Jérusalem? Je n'en sais rien; toujours est-il que notre départ s'effectue avec une gaîté plus que douteuse. Nous voilà partis. Maintenant le sort en est jeté, et il faut nous résigner à faire contre fortune bon cœur, quoi qu'il advienne.

Le scheikh Hamdan, monté sur une charmante jument grise, marche devant, flanqué de deux cavaliers, Meidany et el-Khatib. Celui qui porte ce nom, l'a reçu à cause de ses fonctions, qui consistent à dire la khotbah ou prière du vendredi, devant ses frères de tribu. Suivent cinq hommes à pied, jeunes, vigoureux et admirablement bâtis, qui sautillent comme des chèvres d'un côté à l'autre du chemin. Tous sont armés de longs fusils à pierre ou à mèche, de sabres ou de yataghans. Hamdan seul porte des pistolets et une poudrière pendante sur sa robe verte, que recouvre une abaya rayée longitudinalement de brun et de blanc. Un kafieh jaune

et rouge forme un élégant turban qui encadre à merveille le beau visage du scheikh. Meidany a l'air d'un aigrefin, quoiqu'il soit au demeurant un très-bon homme, ainsi que le Khatib, qui ressemble beaucoup plus à un bandit qu'à un imam.

Parmi nos fantassins, il en est un qui porte pour unique vêtement une longue robe noire, sur laquelle il endosse une sorte de petit paletot de peau de mouton fort râpée, et dont le cuir est à l'extérieur; c'est Ahouad, propre neveu du scheikh Hamdan, et le plus prévenant, comme le plus dévoué et le plus infatigable de nos Arabes. Ahouad devient bien vite notre ami intime, et il ne quitte le flanc de mon cheval que quand il ne peut pas faire autrement.

Nous suivons pêle-mêle avec Mohammed, que j'avais amené de Nazareth. A propos de Mohammed, je n'ai pu me décider à me séparer de ce brave garçon, malgré les insinuations de M. Botta, qui craint que la présence d'un sous-officier turc ne soit désagréable aux Bédouins et ne nous amène des embarras.

Nous sommes à Mar-Elias à 4 h. et vers 5 h. à Beit-Lehm. Nous sommes installés, au couvent, dans la même chambre que nous avions occupée,

à un premier voyage de Beit-Lehm, la veille de Noël. Les bons Pères nous témoignent tout le plaisir qu'ils ont de nous revoir, et nous ne sommes pas avec eux en reste de reconnaissance. Aussitôt arrivés, comme il fait grand jour encore, je me mets à la besogne. Je monte sur la terrasse du couvent, et de là je prends des directions sur tous les points importants qui nous entourent.

A quatre ou cinq kilomètres environ, directement à l'est, est un pâté de montagnes élevées, nommées Djebel-Mottala. A moitié route entre ces montagnes et Beit-Lehm, on voit le hameau de Beit-Sahour (domus Vigiliæ), que les Pères franciscains appellent : *il Pastore*. C'est de là, nous disent-ils, que sont venus les bergers qui ont adoré l'Enfant-Dieu dans la crèche. A dix minutes seulement du point où je suis et au sud-est, on trouve la grotte du Lait, *del Latte*. Avant la fuite en Égypte, la Vierge s'est réfugiée là et y a allaité le Christ. A l'est-nord-est, et à cinq kilomètres à peu près, nous apercevons sur un sommet le village de Sour-Bahil. Enfin derrière nous, c'est-à-dire perpendiculairement à l'ouest, est le village de Beit-Djâla.

Pendant que j'étudie le pays qui entoure Beit-

Lehm, l'obscurité vient, et dès que le soleil est couché, commence un froid très-vif qui nous chasse de notre observatoire.

Nous avons obtenu du patriarche grec une lettre de recommandation pour le supérieur du couvent de Mar-Saba, lettre qui peut seule nous faire accorder l'hospitalité; nous sommes donc tout prêts, et demain commence pour tout de bon notre aventureuse exploration dans un pays presque aussi inconnu que le centre de la Nouvelle-Hollande.

### 6 JANVIER.

Avant 8 h. du matin nous étions à la besogne. Les artistes sont retournés à la fontaine, et pour cause; Édouard Delessert et moi nous nous sommes mis en quête des monuments du voisinage. Un jeune Arabe me signale une inscription en caractères inconnus pour lui, et qui se trouve sur une grosse pierre voisine du tombeau de Rachel : ce sont deux kilomètres à faire pour aller et autant pour revenir; mais, chemin faisant, nous devons rencontrer les citernes antiques, nommées Diar-Daoud, les puits de David, et rien que cela vaut la peine que nous fassions quel-

ques pas en arrière. Guidés par l'enfant qui connaît l'inscription en question, nous partons. Le soleil est radieux, et bien qu'il ait gelé de façon que la route soit couverte de glace, il est impossible de trouver un temps plus favorable pour marcher.

Nous nous arrêtons d'abord aux puits de David. Ils sont au nombre de trois et taillés dans le roc vif. Nous levons le plan des rigoles qui relient les orifices entre eux, et nous trouvons de nombreux petits cubes de mosaïque qui nous démontrent que ces puits ont joui, dans l'antiquité, d'une certaine réputation. Pourquoi ce nom de Biar-Dahoud ? Faut-il les considérer comme les puits où trois braves soldats du saint roi vinrent lui chercher de l'eau ? Je suis presque tenté de le croire, quoique ces puits soient situés à cinq ou six cents mètres de la Beit-Lehm moderne.

La fontaine actuelle de Beit-Lehm est bien à la sortie même du village, tout près du couvent et sur le penchant de la colline. Est-ce là la citerne située à la porte de la ville, et où les soldats de David vinrent puiser de l'eau ? c'est possible encore. Seulement je dois faire observer que le nom de Biar-Daoud semble rattacher aux

citernes que nous visitons le fait curieux rapporté dans les Chroniques (I, XI).

Pendant qu'Édouard achève de prendre toutes les mesures indispensables pour avoir un plan exact de ce monument, je cours en hâte au tombeau de Rachel, alléché que je suis par l'espérance de trouver une inscription peut-être curieuse, et à coup sûr peu connue. Nous arrivons ainsi à l'aqueduc antique qui conduit les eaux à Jérusalem, et sur l'un des blocs de recouvrement de cet aqueduc, connu des Arabes sous le nom de Qanat-el-Tchouffar (1), on me montre un seul mot, écrit en lettres de dix centimètres de hauteur et du XIIe siècle, à en juger par leur forme; c'est le mot *Strosi*. Serait ce le nom de quelque croisé italien? de l'un des ancêtres de l'illustre famille florentine des Strozzi? je ne me charge pas de le décider.

Puisque je suis là, autant profiter de l'occasion pour étudier la construction de l'aqueduc. Le canal, taillé dans des blocs enterrés, est recouvert par d'autres blocs qui s'enchevêtrent à l'aide de petits arceaux circulaires, alternativement en saillie et en creux, et de 10 centimètres d'épaisseur. Les blocs ont 1 mètre de largeur, de 85 à

(1) C'est-à-dire aqueduc des infidèles.

90 centimètres de hauteur, et le canal proprement dit a 50 centimètres de largeur. On ne peut m'apprendre d'une manière bien précise où aboutit cet aqueduc. L'enfant qui m'accompagne prétend qu'il relie les Bourak, c'est-à-dire les fameuses vasques de Salomon, à la ville de Jérusalem où il apporte leurs eaux. Quoique dépouillé presque partout de son revêtement, cet aqueduc conduit encore de l'eau très-pure, que je vois puiser et boire à la main par les passants.

J'entre ensuite dans l'enclos du tombeau de Rachel, et je n'y trouve qu'un petit oualy très-moderne blanchi à la chaux, et dont les murailles sont couvertes d'inscriptions tracées à la hâte par des visiteurs musulmans ou juifs. Tout ceci vu, je reviens au Biar-Daoud, où je trouve Édouard, Rothschild et Philippe cherchant des insectes sous les pierres; je fais comme eux, et après une demi-heure de chasse, nous songeons à regagner le couvent.

A 11 h. 45 m., nous nous mettons en route pour le couvent de Mar-Saba. Nous descendons d'abord le long du flanc de la colline sur laquelle est bâti le monastère de Beit-Lehm, et nous marchons directement à l'est, en gagnant le fond de la vallée. Celle-ci est plantée d'oliviers

d'assez médiocre apparence, et le chemin que nous suivons est partout fort rocailleux. A 15 cents mètres de Beit-Lehm nous rencontrons une nouvelle citerne taillée dans le roc, mais qui est trop éloignée pour pouvoir disputer aux Biar-Daoud l'honneur d'avoir fourni l'eau dont le saint roi fit une libation devant l'Éternel.

Nous escaladons, à 1 h. 17 m., le flanc d'une colline au sommet de laquelle nous arrivons bientôt. De cette crête nous avons, pour la première fois, la vue des bords de la mer Morte, et nous nous arrêtons pendant quelques minutes, pour jouir de cet imposant spectacle, dans toute la plénitude de notre admiration. Devant nous est le pâté de montagnes nommé Djebel-Mar-Saba. A notre gauche s'ouvre un précipice immense au fond duquel serpente le lit abrupt de l'Ouad-en-Nar (le Kedron); nous en sommes encore éloignés de près d'une demi-lieue, mais il s'incline rapidement vers le Djebel-Mar-Saba, et nous devons le rencontrer bientôt devant nous, puisque le couvent est bâti sur les escarpements de son flanc droit.

Après avoir franchi un nouveau ravin, nous nous engageons, à 1 h. 40 m., sur un col assez peu large que nous suivons pendant une cen-

taine de mètres. Ce col domine à gauche le Kedron, et à droite une vallée dont le fond est occupé par les nombreuses tentes noires d'un campement de Bédouins. Tout près des tentes et sur le flanc de la vallée nous apercevons des grottes assez considérables; enfin, de l'autre côté du Kedron, c'est-à-dire à gauche et en avant de nous, se succèdent de nombreux mamelons crayeux qui nous paraissent commencer à une demi-lieue à peu près.

Nous voici sur le Djebel-Mar-Saba lui-même; nous continuons de cheminer pendant quelques minutes, directement à l'est, et après avoir descendu une centaine de mètres, par un affreux sentier en lacet, nous nous trouvons, à 2 h. 1/4, en face du couvent où nous venons demander l'hospitalité. Le Kedron, dont le lit convergeait avec la route que nous suivions depuis quelques kilomètres, passe maintenant devant nous, c'est-à-dire qu'il court directement au sud, en ce point. Deux masses de constructions, reliées entre elles par deux murs, et placées sur les revers opposés d'un ravin peu profond, constituent le monastère grec de Mar-Saba. L'édifice de droite, qui est destiné au logement des femmes qui viennent visiter Mar-Saba, se nomme en conséquence Deir-

el-Benat. Pas une fenêtre n'est percée dans ces hautes murailles qui ressemblent à merveille à celles d'une forteresse ou d'une prison d'État; une seule petite porte, basse et solidement fermée, sert d'entrée au couvent. A une vingtaine de pieds, et directement au-dessus, est ouverte une baie étroite. Comme nous avons frappé à la porte, un panier attaché au bout d'une corde descend devant nous, reçoit la lettre du patriarche et remonte sans que personne se soit montré. Quelques minutes après, la porte s'ouvre et nous sommes admis dans le pieux asile.

Je renonce à compter les escaliers, les couloirs étroits, les paliers sans nombre qu'il nous faut traverser avant de nous trouver dans la cour proprement dite du couvent. Rien de plus étrange que cette construction qui domine d'aplomb le lit déchiré du Kedron : un petit jardin planté d'orangers occupe une des terrasses qui forment cette cour, et des merles à ailes jaunes, qui sautillent partout, égaient en quelque sorte de leur chant joyeux cette effrayante retraite. Ces oiseaux constituent, nous dit-on, le plus cher passe-temps des moines confinés à Mar-Saba; pauvres gens auxquels il semble que la Providence ait spécialement destiné ces jolis compa-

gnons, car nous ne les avons plus revus ailleurs : aussi les appelle-t-on les pigeons de Saint-Saba.

Les moines nous traitent avec une grande bienveillance, et ils s'empressent de nous faire voir les merveilles de leur monastère. Ces merveilles sont d'abord une église plus que médiocre et surchargée, suivant la coutume grecque, de peintures déplorables de style byzantin. De l'intérieur de l'église, un couloir étroit et très-incliné nous conduit à une ouverture qui débouche sur le Kedron lui-même ; une échelle d'une douzaine de pieds, et qu'on retire avec soin derrière soi, conduit dans le lit du torrent, et à gauche du point où l'on descend est une grotte fort basse, au fond de laquelle surgit une source froide et très-limpide : c'est la source de Saint-Saba, le pieux anachorète qui a donné son nom au monastère.

Les deux flancs du Kedron sont formés de véritables murailles de rochers horribles, dans lesquels sont percées une foule de grottes inaccessibles aujourd'hui, et dont toutes les entrées sont garnies de murailles en pierres sèches qui démontrent que ces grottes ont été habitées jadis. Par qui ? Les moines nous disent : par des anachorètes qui, en se retirant du monde, ve-

naient vivre et mourir dans ce désert. Le scheikh Hamdan n'est pas du même avis, et, suivant lui, le couvent a pris la place d'une ville antique des Juifs, qui occupèrent jadis toutes ces grottes, et construisirent ces murailles dont la présence nous intrigue si fortement. Ce qui me paraît le plus vraisemblable, c'est que nous avons devant les yeux de nombreux échantillons des retraites où vécurent autrefois les Esséniens.

Partout le roc se montre avec une épouvantable nudité; on n'aperçoit pas une tache de gazon, de quelque côté que l'on se tourne, mais des rochers jonchés de rocaille qui semble rôtie, et cela de près, de loin, toujours. En un mot, le sol est d'une aridité sans égale et d'un aspect qui serre le cœur. Sur le flanc du torrent, nous trouvons néanmoins, par-ci par-là, quelques jolies hyacinthes, d'une couleur de chair tirant sur le bleu, et qui ont un parfum délicieux. Ajoutez à cela quelques petits bouquets d'arbrisseaux nains, épineux et cassants comme du verre, et vous aurez une idée à peu près complète de la végétation de Mar-Saba, au moment du moins où nous y faisons halte. Les pluies ont probablement fait couler le Kedron pendant les jours qui ont précédé notre venue, car nous trouvons,

au fond de son lit, quelques flaques d'eau assez claire, mais si peu profondes, que deux ou trois jours de soleil doivent en avoir complétement raison.

En quittant le lit du Kedron nous remontons, à travers les rochers, sur la hauteur qui supporte le Deir-el-Benat. Chemin faisant, nous pénétrons dans une grotte spacieuse, garnie de murailles de clôture, et nous visitons ainsi l'une des étranges demeures des Esséniens : le roc y est grossièrement excavé et ne présente nulle trace de travail tant soit peu soigné. Il est clair que ceux qui l'ont habitée ont voulu une retraite et rien de plus.

Dans le lit du torrent, Philippe a ramassé quelques cubes de pierre blanche qui proviennent indubitablement d'une mosaïque fort ancienne ; ces cubes ont-ils été entraînés par le Kedron, de Jérusalem jusqu'en ce point ? — Cela est bien peu croyable, malgré l'identité de taille et de matière qu'ils présentent avec les cubes analogues, que l'on ramasse en immense quantité dans le Kedron, à la vallée de Josaphat. Nous sommes bientôt tirés d'incertitude ; car, en suivant une tranchée pratiquée par les moines entre les deux portions du couvent, nous trouvons des

files et des plaques entières de ces cubes encore en place. Là donc a existé, à une époque bien reculée sans doute, un monument important.

Notre promenade a été très-fructueuse : coquilles terrestres et insectes intéressants ont été ramassés en grand nombre, et cette première chasse promet pour celles qui suivront ; seulement, sous chaque pierre que retournent nos naturalistes, les scorpions et les scolopendres abondent, et nous ne sommes pas encore habitués à rencontrer, sans frémir, ces vilains animaux sous notre main.

Hamdan est venu nous rejoindre pour nous annoncer l'arrivée de nos bagages ; comme il me paraît un peu soucieux, je m'enquiers des motifs de l'espèce d'inquiétude que je vois dans tout son maintien, et le scheikh me dit : « Tu as beaucoup de mules chargées, dont la vue ne peut manquer d'éveiller la convoitise des Bédouins que nous allons rencontrer. Nous nous ferons bien tous tuer, avant que l'on ne touche à l'un de tes cheveux ; mais nous sommes en trop petit nombre pour pouvoir exercer une surveillance convenable jour et nuit, et pour te défendre, le cas échéant, contre les attaques qui ne manqueront pas d'être dirigées contre ta caravane. Si tu

ne doubles le nombre des hommes à pied et à cheval qui marchent avec moi, il est clair que nous périrons tous. Maintenant que je t'ai prévenu, vois ce que tu veux faire. » A cette ouverture peu rassurante, que je me hâtai de transmettre à mes compagnons, il n'y avait qu'une réponse à faire : je donnai au scheikh l'autorisation de doubler notre escorte ; et il m'annonça que dès le lendemain matin, les hommes nouveaux qu'il allait mander, seraient arrivés. En conséquence, Meidany fut immédiatement dépêché vers les tentes de Thaâmera, avec mission de ramener le renfort dont nous avions besoin.

A la tombée du jour, nous rentrions dans l'enceinte du monastère. Une heure après, le dîner nous fut servi dans une salle à manger ornée, sur tout son pourtour, de larges divans garnis de coussins, et qui se composent de simples matelas posés sur le sol. Notre soirée se passa tranquillement à écrire les notes de la journée, à mettre en ordre nos conquêtes zoologiques et à fumer, en causant, une innombrable quantité de tchibouk. Le froid était devenu assez vif, et nous n'eûmes, pour y échapper, d'autre ressource que d'aller nous coucher. A 10 h. nous étions étendus dans des lits beaucoup plus durs que les

divans de la salle à manger, et nous n'en dormions pas moins du sommeil le plus profond.

A minuit, un étrange charivari nous réveilla en sursaut : ce n'étaient pas des cloches qui pouvaient produire le carillon insensé que nous entendions et qui appelait les moines à l'office de la nuit. Le lendemain matin seulement nous eûmes le mot de l'énigme : de fortes barres de fer sont encastrées, par une de leurs extrémités, dans la muraille de l'église, et ces barres, frappées à tour de bras avec une autre barre de fer, rendent le son bizarre qui tient ici lieu de l'appel de la cloche. Somme toute, notre nuit, à part la vermine, a été satisfaisante ; nous sommes bien reposés, et au réveil nous nous retrouvons tous frais et dispos.

### 9 JANVIER.

Hier, j'avais cru m'apercevoir que le scheikh Hamdan supportait assez impatiemment la présence de Mohammed ; j'avais donc pris le parti de renvoyer celui-ci ; mais, après une conversation avec le scheikh, je me suis rassuré et j'ai gardé mon homme de confiance auprès de moi. Mes Bédouins, du reste, m'ont affirmé qu'ils ne

voyaient pas d'un mauvais œil ce compagnon, dont je supposais que la présence devait gêner quelque peu leurs allures habituelles. Tout va donc pour le mieux et il ne s'agit plus que de partir.

Nous étions prêts à 7 h. du matin, et il est 10 h. quand il nous est enfin permis de monter à cheval, grâce aux hésitations, aux lenteurs, aux criailleries de nos Arabes. Hamdan nous a tenu parole; le supplément d'escorte qu'il nous a proposé de prendre à notre solde, est arrivé au point du jour, et pendant que nous essayons vainement de stimuler l'activité négative de nos moukres, tous nos Bédouins accroupis au soleil, sur un tertre qui domine la porte du couvent, et les chevaux attachés aux lances de leurs cavaliers, forment le tableau le plus piquant et le plus pittoresque. Nulle trace d'impatience sur les figures impassibles de ces hommes d'acier. Ils causent et fument tranquillement, sans même avoir l'air de faire attention à la mauvaise humeur que nous traduisons, de guerre lasse, par des injures et des coups de courbache.

J'ai beau tuer le temps en ramassant quelques débris d'ammonites fossiles, qui caractérisent le terrain sur lequel est bâti le couvent, trois lon-

gues heures se passent à courir d'une mule à l'autre, à réconcilier les moukres qui se battent, en les battant tous deux. Enfin, el-hamd-lillah ! (grâce à Dieu !) nous sommes prêts et nous partons. Nos Bédouins sautent en selle, prennent les devants et éclairent la route avec un soin merveilleux. Pas un monticule qu'ils n'escaladent, pas un ravin qu'ils ne fouillent, et certes ils ont fort à faire, car il est difficile de rencontrer un pays aussi tourmenté que celui-ci : partout les rocs de calcaire, à la surface rissolée, sont entrecoupés de couches de silex contournées, recroquevillées et qui font assez l'effet de cordes de violon que l'on aurait fait griller sur un poêle.

Hamdan a repris toute sa sérénité habituelle, et il marche gravement à l'avant-garde de sa petite armée. Tous nos Bédouins ont des mines franchement gaies et dévouées. Pas un d'eux ne perd l'occasion de nous dire quelques paroles d'amitié, quand il est à notre portée. La formule ordinaire est celle-ci : « Entè mabsouth? ana mabsouth; koullhou mabsouth. (Es-tu content? je suis content; chacun est content.) » Le khatib et Ahouad surtout ne s'en font pas faute. Ahouad, qui me voit assez gêné par la présence de mon

lourd fusil à deux coups, me demande de s'en charger, et je le lui confie, à condition qu'il restera toujours assez près de moi, pour qu'à un moment donné, je puisse faire usage de cette arme.

En quittant le couvent de Mar-Saba, nous marchons d'abord au nord-nord-est, sur le flanc même du Kedron, dont le lit est encaissé d'une centaine de mètres au moins. Partout, sur la rive que nous pouvons étudier de l'œil en cheminant, les excavations esséniennes pullulent. Petit à petit la route que nous suivons gagne le niveau de l'Ouad.

Au point même de jonction du Kedron et de l'Ouad que nous allons suivre, est un puits creusé dans le rocher, et dont je n'ai pu obtenir le nom de mes Bédouins : pour eux, il s'appelle el-Bir, c'est-à-dire le puits, tout court. Me voilà bien avancé !

Il ne nous faut pas plus de 18 m. pour arriver à la naissance du torrent, et à 10 h. 44 m. nous entrons sur un petit plateau compris entre deux rideaux assez bas, traversé par un lit de ruisseau à sec, qui court du nord au sud, et garni d'un campement de Bédouins, dont nous reconnaissons la présence, avant de l'apercevoir, à une

nuée d'enfants presque nus, de femmes en chemise bleue et de chiens aboyants, qui viennent nous regarder, mais du plus loin qu'ils peuvent. Ce sont des amis du scheikh Hamdan qui occupent ce terrain ; nous passons donc près d'eux, sans la moindre inquiétude.

A 10 h. 54 m., nous sommes arrivés au bout de la petite plaine, et une descente rocailleuse nous amène au fond d'une vallée déchirée. Là, encore, nos mules nous arrêtent pendant 25 m. Comme nous ne pouvons laisser cheminer les bagages isolément en ce pays, si nous tenons à les conserver, nous sommes bien forcés de faire halte, quand nos bêtes de somme s'avisent de rouler dans quelque trou, ce qui arrive à chaque instant.

Je profite de ce temps d'arrêt pour examiner le pays qui m'entoure. A droite est un pâté de montagnes peu élevées dont le centre est à environ dix kilomètres ; c'est le Djebel-Emdenys. Au delà s'étend une vaste plaine coupée par l'Ouad-en-Nar ou Kedron ; c'est le Merdj-el-Beqâa. Devant nous, c'est-à-dire à l'est, s'étend une suite non interrompue de mamelons calcaires, et à notre gauche sont diverses montagnes dont la plus élevée est à une lieue environ. La forma-

tion est toujours la même, c'est-à-dire du calcaire, coupé de larges filons de silex contournés et tourmentés, comme par l'action du feu. Sur le flanc de la première de ces montagnes de gauche, paraît une tache rougeâtre considérable, et j'envoie l'un de mes Bédouins me chercher des échantillons de la roche qui a contracté cette couleur, qui tranche si fortement avec la teinte uniformément blanc jaunâtre de tout le pays que nous traversons. Il me rapporte des morceaux de pierre, qui ont exactement l'apparence de pierres calcaires de notre pays lorsqu'elles ont subi l'action d'un incendie.

Nous nous sommes remis en marche à 11 h. 35 m.; et c'est dix minutes après que nous avons franchi le point où se montre cette tache étrange. Nous longeons alors le Merdj-el-Beqâa, et, à partir de midi, nous marchons presque invariablement à l'est, après avoir laissé à deux kilomètres à gauche, et en avant de montagnes déchirées, une ruine que les Arabes appellent Qalâat-el-Mardeh. A propos de cette Qalâat ou forteresse, Hamdan me raconte que c'est un château ruiné qui fut habité, dans l'ancien temps, par des géants dont on a retrouvé les ossements dans les tombeaux d'alentour. Qu'y a-t-il de vrai dans ce

conte arabe? Je l'ignore; mais je n'ai pas le temps d'aller le vérifier. Nous suivons encore le lit desséché d'un torrent qui coule directement à l'est. Il naît entre des mamelons crayeux, au milieu desquels il chemine pendant près de trois kilomètres, sans faire de détours bien sensibles: puis il s'enfonce dans le sol, et ses bords deviennent très-escarpés; la rocaille qui les forme a l'air d'avoir été grillée par un feu très-vif.

A midi et demi, nous nous arrêtons enfin pour déjeuner. Après une halte de trente-cinq minutes, nous repartons, en marchant au sud-est, et nous nous rapprochons de l'Ouad-en-Nar, ou plutôt c'est lui qui, par un coude brusque, se rapproche de la route que nous suivons. Après avoir traversé force ravins, contourné force mamelons ayant toujours l'apparence rissolée que j'ai déjà bien des fois signalée, et repris, à 1 h. 20 m., une direction constante à l'est, nous arrivons, à 1 h. 50 m., à la dernière crête qui nous separe encore de la plage tant désirée. Nous sommes à peu près en face de la source nommée Ayn-Fechkhah. Mais, pour y parvenir, nous avons à faire connaissance avec une de ces descentes fabuleuses qui, du sommet des montagnes e Canâan, conduisent au bord de la mer

Morte. Comment hommes et bêtes peuvent-ils se tirer de pas semblables? Aujourd'hui encore que je les ai franchis, c'est un problème dont je ne comprends pas trop la solution.

A 3 h. 6 m., nous mettons enfin le pied sur la plage, et nous nous trouvons à deux cents mètres au plus du bord de l'eau. Du haut de la montagne que nous venons de descendre, cette mer étrange, à laquelle tous les écrivains attribuent l'aspect le plus sinistre, nous avait apparu un lac splendide, étincelant de lumière, et dont les flots bleus venaient briser doucement sur le gravier de la plage la plus unie. A travers l'onde transparente apparaissait une teinte blanche qui festonnait la rive, et nous avions deviné déjà que cette teinte était due au sel qui se précipite et cristallise sous les eaux. De près nous reconnaissons sur-le-champ que nous avions deviné juste.

Allions-nous acquérir la certitude que rien ne vit au bord de la mer Morte, ainsi qu'on l'a tant de fois répété? C'est le contraire qui nous est démontré, à l'instant même où nous atteignons le rivage : une volée de canards fuit devant nous, s'abat hors de portée sur les flots, se joue et plonge gaîment. Aux premiers pas que nous faisons, de beaux insectes se montrent à nous

sur le gravier ; des corneilles volent et crient sur les flancs déchirés de la falaise immense qui domine le lac.

Où sont donc ces miasmes méphitiques qui donnent la mort à tout ce qui n'en fuit pas l'atteinte ? Où ? dans les écrits des poëtes qui ont emphatiquement raconté ce qu'ils n'ont pas vu. Il n'y a pas cinq minutes que nous foulons la plage de la mer Morte, et déjà presque tout ce qu'on en a dit est rentré, pour nous, dans le domaine de la fable... Poursuivons donc notre route en toute sécurité, car si quelque chose est à craindre ici, ce n'est certainement pas l'influence pestilentielle du lac le plus imposant et le plus beau qui existe sur la terre.

A partir du point où nous avons touché la rive, nous marchons directement au sud, et nous entrons dans le delta situé à l'embouchure de l'Oued-en-Nar. Ce delta est formé de dunes de gravier, sillonnées par les larges ravins qui vomissent dans la mer les eaux du Kedron, lorsque les pluies donnent au torrent une existence éphémère. Ce delta occupe sur la rive une largeur d'un kilomètre environ, et, du pied des falaises jusqu'à la mer, les dunes couvrent aussi un espace de mille mètres à peu près. Quant à l'em-

bouchure de l'Ouad, au point où les montagnes abruptes qu'il a déchirées retombent à pic sur la rive, elle est de cinq à six cents mètres. C'est à l'extrémité sud du delta que le torrent a son lit actuel. Ce lit, qui descend au sud en quittant la montagne, s'infléchit presque aussitôt et court ensuite à l'est pour aller se perdre sur la plage. Inutile de dire qu'il est rempli des fragments de roc que le torrent entraîne dans ses crues.

Au delà du delta, nous traversons, à 3 h. et demie, une ravine sans nom, qui descend directement à l'est, par une déchirure de la falaise. A partir de là, le terrain sur lequel nous cheminons, est formé d'un fin gravier très-meuble, et dans lequel les pieds de nos chevaux s'enfoncent à chaque pas. La surface en est efflorescente, grâce à la saturation saline du sol, due à la retraite des eaux de la mer, lorsque son niveau s'abaisse, et ce fait ne saurait être révoqué en doute, puisqu'à quelque dix mètres de la rive, des troncs d'arbres sont à demi enterrés dans le gravier. A les voir, on jurerait qu'ils ont été brûlés, car tout le bois en est noir, comme s'il avait échappé à un incendie. Ces arbres, à en juger par l'état dans lequel ils se trouvent, sont probablement là depuis des siècles, et, entraînés

par les cours d'eau qui se précipitent dans la mer Morte, ils ont été déposés sur la rive par les flots de cette mer. Chaque année, sans doute, le nombre de ces arbres à l'aspect sinistre, augmente lors de la saison des pluies, et le Jourdain, qui court violemment entre des rives admirablement couvertes de végétation, doit avoir fourni la majeure partie de ce bois flotté.

Au point où nous sommes, à 3 h. 50 m., la plage n'a plus guère qu'une largueur de quatre cents mètres, et le flanc inaccessible des montagnes s'élève immédiatement à pic. Une nouvelle ravine forme en ce point un autre delta beaucoup moindre que celui de l'Ouad-en-Nar, puisqu'il ne donne à la plage qu'un surcroît de largeur de deux cents mètres environ. La nature du terrain qui la constitue reste la même.

Tout à coup, la rive se creuse en golfe et se rapproche du pied de la montagne, dont elle n'est plus séparée que de deux cents mètres au plus. A 4 h. 8 m., nous passons en vue d'une grotte creusée dans le flanc de la falaise et à trois cents mètres, à vol d'oiseau, du chemin que nous suivons. Un peu plus loin, le roc est entamé par le lit d'une cascade qui a fait de la plage une plaine couverte de pierrailles. Puis, bientôt,

la rive se couvre de roseaux immenses qui forment un inextricable fourré. La mer disparaît derrière cet ondoyant rideau, et le pied de la montagne n'est séparé que de quelques mètres, de la lisière de roseaux. La présence de ceux-ci est due à une magnifique source d'eau chaude et douce, peuplée de myriades de mélanopsides et de néritines. Enfin, de jolis martins-pêcheurs voltigent sur le ruisseau formé par la source, qui s'appelle Ayn-el-Rhoueyr (source du petit marais). C'est là que nous nous arrêtons, à 5 h. moins un quart, et nos tentes se dressent assez rapidement à cinquante pas de la source.

Pendant que nous avons suivi la plage, nos Bédouins se sont mis en quête des morceaux de bitume et de soufre que le lac rejette fréquemment sur ses bords. Ils en ont ramassé bon nombre qu'ils m'apportent; mais ce qu'ils me montrent en triomphe, c'est un petit poisson mort qu'ils ont trouvé sur la grève. Au premier moment nous sommes tentés de croire à une erreur de plus, de la part des écrivains qui ont tant parlé sur la mer Morte. Ce poisson, recueilli à quelques lieues des rivières, a d'ailleurs toute l'apparence extérieure d'un poisson de mer. En faut-il conclure que des êtres de cette classe vi-

vent dans le lac? Nos Bédouins seuls peuvent fixer notre opinion sur ce point. Je les interroge donc les uns après les autres, et, de leurs réponses parfaitement concordantes entre elles, résulte pour nous la certitude que nul poisson ne paraît qu'accidentellement dans ces eaux saturées de sel. Les flots du Jourdain et de l'Arnon, c'est-à-dire, pour les Arabes, du Cheryat-el-Kebir et du Nahr-el-Moudjeb, entraînent fréquemment les poissons qui s'aventurent trop près de l'embouchure de ces rivières, à la poursuite des proies qu'elles emmènent à la mer. Une fois entrés dans les eaux du lac, ces animaux ne tardent pas à y subir un espèce d'empoisonnement qui ne leur permet plus de revenir en arrière, et ils meurent assez promptement. Leurs corps surnagent alors, et la moindre brise les rejette sur la plage.

Quelques jours après, vers le rivage de Sdoum, mes Bédouins me ramassèrent deux autres poissons semblables, mais en très-mauvais état de conservation; dans les trois individus, il m'a semblé reconnaître une espèce qui pullule dans le lac de Gennésareth, et qui, plusieurs fois, a été servie sur notre table, pendant notre séjour à Thabarieh.

Pendant que nos domestiques et nos moukres s'occupent de dresser nos tentes, les Thâamera qui nous accompagnent vont au fourrage, c'est-à-dire qu'ils abattent autant qu'ils peuvent des immenses roseaux qui nous séparent de la rive, et dont nos chevaux se montrent très-friands. Je les suis et je cueille une assez nombreuse série de jolies plantes qui croissent à travers les roseaux, surtout auprès de la source; là il se trouve un convolvulus ou liseron qui grimpe en s'enroulant autour des tiges élevées de ces roseaux, et forme un inextricable fourré que les yataghans de nos Bédouins peuvent seuls permettre de traverser.

Nous avions emporté, Édouard et moi, une petite tente à double toit; nous nous y installons avec Philippe, et Mohammed qui couche en travers de la porte. Rothschild occupe à lui seul une tente surmontée du pavillon tricolore, tout étonné, sans doute, de flotter, pour la première fois, sur les rivages de la mer Morte. Nos autres amis, Belly, Loysel et Papigny, logent dans une tente très-spacieuse et capable de nous contenir tous. Enfin, deux autres tentes, l'une destinée au drogman François et à Sélim, l'autre à la cantine et à Matteo, composent notre camp qui,

en moins d'une heure, prend une petite tournure fort coquette.

Derrière les tentes et sur le flanc de la montagne, nos chevaux sont attachés au piquet, et chacun d'eux est pourvu d'une large brassée de roseaux qu'il dévore. Nos Bédouins vont chercher au bord de la mer du bois flotté, et plusieurs feux sont installés autour du camp. Chacun d'eux est gardé par quelques hommes qui font faction à tour de rôle, pour éviter les surprises. Pendant la nuit, Hamdan visite fréquemment ces différents postes, afin de s'assurer que tout son monde veille sur nous; d'heure en heure, nous entendons retentir au loin le cri prolongé : « Ya scheikh Hamdan ! » auquel le brave homme répond : « Thayeb ! (bien !) » et tout retomberait dans le silence, n'étaient les clochettes de nos mulets de charges, qui troublent seules la paix de cette nuit si calme et si profonde.

La température est chaude, l'air d'une pureté extrême, et lorsque la lune vient ajouter sa lueur, faible encore, à celle des étoiles, la mer Morte et notre campement prennent une physionomie si pittoresque, que nous en sommes tous vivement impressionnés. De fait, nous ne nous lassons pas d'admirer ce spectacle si nouveau pour nous, Parisiens dépaysés !

Pendant la soirée, j'ai mis en presse mon herborisation du jour, j'ai étiqueté les échantillons géologiques que j'ai ramassés ou fait ramasser en route, j'ai écrit mes notes et passé ma carte à l'encre. Il est minuit quand ma besogne est terminée. Tout dort autour de moi, à l'exception des hommes de notre escorte qui fument près des feux du bivouac, en envoyant jusqu'à moi les intonations gutturales de leur admirale langue. Je vais à mon tour inspecter tous les feux, causer et fumer avec mes Bédouins qui me témoignent le plus qu'ils peuvent affection et respect, et je me faufile enfin dans notre petite tente, où je m'étends tout habillé sur ma couchette, et mes armes à la main.

Je ne répéterai pas ce détail, et je dirai, une fois pour toutes, que, pendant les vingt et quelques nuits que nous avons passées sur les bords de la mer Morte, nous n'avons pas pu songer une seule fois à nous dépouiller de nos vêtements pour reposer plus à l'aise. Mieux valait un peu moins de repos et beaucoup plus de sécurité. Nous nous mettions ainsi, sinon à l'abri d'une surprise, du moins en mesure d'y faire face promptement et d'une façon plus efficace.

Bien que la nuit ait été bonne, nous avons à la lettre étouffé dans notre tente, qui est deve-

nue une véritable étuve. Nous serons donc obligés d'y renoncer.

8 JANVIER.

Au point du jour la voix de Khatib nous a réveillés ; il disait la prière du Fedjr ou de l'aurore ; mais je n'oserais affirmer que tous nos Bédouins prirent part à son oraison. Le soleil n'était pas encore levé, que nous étions debout et que nous faisions avec délices nos ablutions accoutumées, à la source chaude d'El-Rhoueyr.

On n'abat pas des tentes comme les nôtres et on ne recharge pas une vingtaine de mulets instantanément. Aussi est-il 8 h. 45 m., quand nous pouvons sauter en selle et reprendre notre voyage.

Ce matin le ciel est d'une pureté extrême, le soleil s'est levé radieux et la mer Morte présente le plus splendide spectacle qu'il soit possible de se figurer. Les montagnes de Canâan sont vivement éclairées derrière nous ; celles de Moab sont encore dans l'ombre, et elles projettent dans les eaux limpides du lac leur image nette et tranchée. Nous jetons avidement nos regards vers la pointe sud de la mer, mais une légère brume la couvre, et d'ailleurs nous en

sommes tellement éloignés encore, que nous n'apercevons que les profils incertains des montagnes qui nous en séparent.

Hier, en arrivant au bord de la mer Morte, nous avions aperçu au large une énorme tache noire qui semblait avancer, et de la présence de laquelle nous ne pouvions nous rendre compte. Les Arabes nous ont dit que c'était probablement un tronc d'arbre apporté par le Jourdain ; c'est possible, mais ce qui est certain c'est qu'aujourd'hui la tache a disparu, et que toute la surface de la mer, à perte de vue, est unie comme un miroir. Une étroite zone, plus lisse et plus lumineuse, la traverse dans toute sa longueur et à un kilomètre au plus de la plage sur laquelle nous sommes arrêtés. A quoi peut-on attribuer la présence de ce ruban si uni si tranquille ? Je l'ignore complétement.

En attendant notre repas du matin, pour montrer à nos Bédouins que nos fusils ne seraient pas inutiles entre nos mains, quelques balles sont envoyées dans la montagne. Une petite excavation naturelle sert de cible, et bien qu'elle soit à une centaine de mètres, nos amis lui adressent leur carte de visite. Quelques corneilles, étonnées de cette fusillade, volent alors

sur le flanc des rochers, et Rothschild en abat une ; ceci achève de donner à nos Arabes une très-haute considération pour ces armes qui leur paraissent quelque peu diaboliques. Ce sont surtout nos pistolets à huit coups qui excitent parmi eux la plus respectueuse admiration. Une fois le huitième coup parti, nous arrêtons le feu, le plus naturellement du monde, en disant qu'il est inutile de perdre plus de poudre et de plomb ; et comme les braves gens voient que c'est toujours le canon inférieur qui fait feu, et qu'il y en a huit semblables, ils admettent, sans la moindre hésitation, qu'un pistolet pareil n'a pas de raison pour se vider jamais, et qu'un Cheytan (un diable) seul a pu l'inventer et le fabriquer.

A 8 h. 45 m., nous montons à cheval et nous quittons Ayn-el-Rhoueyr. La plage se resserre presque immédiatement, et le pied des montagnes, qui ont en ce point environ six cents mètres de hauteur, est immédiatement en contact avec l'épais fourré que nous devons traverser, pour gagner du terrain. Notre marche est difficile, précisément à cause de cette végétation incroyable ; les charges de nos mules s'accrochent à chaque pas.

A 9 h., la plage n'a plus que 20 mètres de largeur, et toute notre caravane est tellement empêtrée dans les roseaux et les arbrisseaux épineux, qu'il nous faut 10 bonnes minutes pour la tirer de ce défilé. A quelques centaines de pas plus loin, nous nous retrouvons sur une plage de 300 mètres de largeur et en face de deux lits de cascade, séparés l'un de l'autre par un intervalle de deux cents mètres au plus. Le gravier, entraîné par les grosses eaux, a encore formé ici l'espèce de delta sur lequel nous cheminons. A 9 h. 13 m., nous avons atteint un point où les roseaux deviennent plus épais et plus hauts encore ; ils sont accompagnés cette fois de quelques beaux seyal ou gommiers. — Une source d'eau douce doit donc nécessairement se trouver en cet endroit, et nous sommes effectivement arrivés à l'Ayn-et-Therabeh, dont nous nous contentons de relever la position en passant.

Jusqu'ici nous croyons marcher directement sur Ayn-Djedy, et quelques heures seulement doivent nous séparer de ce lieu important. Mais nous avons compté sans nos Bédouins, qui ne prennent pas la peine de nous consulter, et qui nous annoncent sans façon que suivre plus

longtemps le rivage est impossible, que la route est tout à fait impraticable, et qu'il faut remonter dans la montagne, pour redescendre ensuite à Ayn-Djedy.

On pense bien qu'à cette annonce, nous ressentons un peu de mauvaise humeur. Quoi ! nous avons failli cent fois nous rompre le cou, pour atteindre le terrain plat, pour nous tirer de ces affreuses rocailles où un faux pas équivaut à quelque bras ou à quelque jambe cassés, tout au moins, et voilà qu'il faut recommencer cette gymnastique enragée, pour deux journées entières ! car Hamdan ne nous promet pas moins. Ce sont bien deux journées qu'il nous faut sacrifier, pour gagner, à travers le désert de Canâan, un point qui, en ligne directe, n'est éloigné de nous que de quatre lieues tout au plus. Nous avons beau essayer de nous révolter, rien n'y fait : — la route n'existe pas, la montagne plonge directement et à pic dans la mer. — Voilà la réponse que le scheikh nous donne, et comme, en définitive, il est plus prudent de le croire que d'y aller voir, nous nous laissons conduire bien à contre-cœur, je l'avoue ; car il nous en coûte fort de quitter cette plage, après laquelle nous avons tant soupiré et que nous espérions

bien ne pas perdre de vue si promptement.

Depuis 9 h. 27 m. le chemin était devenu montant et pierreux ; je dis *le chemin* par pure fantaisie, car, à vrai dire, il n'y a pas l'ombre de chemin tracé dans cette étrange contrée. Nous avions déjà coupé deux plateaux successifs en gradins, d'une centaine de mètres de largeur chacun, avant d'arriver au lit sec du torrent, au sortir duquel nous commençons à gravir, à l'aide de forts lacets, un col très-roide, qui va toujours se rétrécissant et qui arrive à n'avoir plus que 5 ou 6 mètres de largeur entre deux précipices ; c'est le Nakb-et-Therabeh. Ce col aboutit à un petit plateau couvert de pierrailles, situé à 250 mètres environ au-dessus du niveau de la mer Morte. Il est 9 h. 53 m. quand nous y parvenons, et comme, d'une part, la journée doit être dure et que, de l'autre, Hamdan est allé avec ses cavaliers à la recherche d'une route praticable pour nos bêtes de charge, nous sommes bien forcés de faire halte en ce point, et nous prenons le parti d'y déjeuner.

L'entomologie profite amplement de ce temps d'arrêt, et pendant que nos amis retournent les pierres et ramassent force insectes précieux, je m'extasie sur la splendeur du panorama qui se

déroule devant moi. Mais que le lecteur se rassure, je ne recommencerai pas à décrire ici l'aspect saisissant de la mer Morte; rien de fastidieux comme la répétition des formules d'admiration. On ennuie les gens que l'on aime, en le leur répétant trop souvent, ceci est parfaitement certain; à plus forte raison doit-on ennuyer ceux qui n'y sont guère intéressés, quand on leur parle sans cesse des émotions que l'on ne se contente pas de savourer pour son compte. Je m'abstiens donc, mais l'on fera bien de sous-entendre toujours que je ne me lasse pas de contempler et d'aimer cette merveilleuse nature; et que mes compagnons sont comme moi. Ceci posé, je reprends mon journal.

A 11 h. 2 m., nous quittons le Nakb-et-Thérabeh pour rejoindre Hamdan, qui s'est planté comme un jalon sur la pointe d'un rocher, à quelques centaines de mètres au-dessus du niveau du plateau où nous nous sommes arrêtés, et dans la direction de l'ouest. A peine pouvons-nous distinguer autre chose qu'un point noir sur un point gris : c'est le scheikh sur sa gracieuse jument; ni l'un ni l'autre ne bouge, et il a fallu les yeux de lynx de nos Bédouins, pour nous faire découvrir un cavalier ami dans cette petite tache, à laquelle

nous n'eussions certes pas fait attention de nous-mêmes, ou mieux que nous n'eussions pas aperçue de si loin.

Après avoir passé entre deux fortes collines calcaires, nous débouchons à 11 h. 25 m. sur un plateau couvert de mamelons. Cinq minutes après, nous avons, à notre droite et à 600 mètres environ de la voie que nous suivons, une forte montagne dont les flancs sont garnis de contre-forts pyramidaux, assez semblables à ces redans qui forment la dentelure des riches coteaux qui bordent la Seine entre le Pont-de-l'Arche et Rouen. Seulement ici la belle verdure des collines normandes est remplacée par la teinte uniformément grise du calcaire qui constitue le terrain de ce désert.

A notre gauche, et à un kilomètre à peu près, court parallèlement au chemin suivi par nous, une déchirure très-large et très-abrupte : c'est l'Ouad-el-Merabbah. A 11 h. 38 m. nous avons traversé un ravin qui va se perdre dans l'Ouad, et qui court du nord au sud. L'Ouad-el-Merabbah et notre route convergent rapidement, et à 11 h. 47 m., lorsque nous ne sommes plus qu'à 200 mètres environ de la montagne calcaire dont je viens de parler, le lit de l'Ouad

n'est plus guère qu'à cent mètres à notre gauche. Nous marchons à l'ouest ; mais bientôt nous faisons un crochet, et nous cheminons au nord-ouest ; nous sommes alors vis-à-vis l'extrémité de la montagne calcaire et nous traversons un nouveau ravin très-escarpé qui va, comme le premier, déboucher dans l'Ouad-el-Merabbah. Nous redescendons ensuite sur un plateau mamelonné qui nous conduit directement au bord de l'Ouad que nous atteignons à midi 4 m.

L'Ouad naît en ce point même, où nous le traversons avec quelques difficultés et en perdant plusieurs minutes, pour donner à nos mulets le moyen de ne pas y descendre la tête la première; ceci n'est pas toujours aisé, grâce à l'intelligence avec laquelle ces animaux choisissent de préférence les chemins invraisemblables. A midi 10 m., nous sommes sur l'autre rive et nous avançons sans embarras, à travers une plaine tourmentée, que domine au nord un nouveau pâté de petites montagnes calcaires ; notre route est alors à l'ouest- sud-ouest. A midi 23 m., nous traversons un ravin peu profond, mais bien marqué, et nous entrons dans une petite plaine, sur le sol de laquelle ne s'élèvent que deux amas de pierres évidemment amoncelées à dessein : ce

sont deux tombes arabes, deux Tâala-ed-Douary, comme les appellent nos Thâamera.

A midi 20 m., nous sommes arrivés à une crête qui termine le plateau que nous venons de traverser, et nous nous engageons dans un ravin peu profond, mais assez difficile, qui nous mène par quelques lacets au bord d'une vallée très-abrupte, courant directement de l'ouest à l'est et ayant à peu près 50 mètres de largeur; les flancs de ce ravin semblent à pic, et c'est pourtant là qu'il faut traverser. Pour le coup, si nous en venons à bout sans accident, nous aurons exécuté un merveilleux tour de force.

Mes Arabes me disent, pour m'encourager, que l'armée d'Ibrahim-Pacha a franchi au même point, l'Ouad-ed-Dahradjeh, et cela sans perdre trop de monde. Voilà, parbleu, une vallée bien nommée! la vallée de la culbute, la vallée où l'on roule! Décidément, messieurs les Arabes sont très-spirituels.

Pour descendre, il est clair que la chose ira toute seule; toutefois, nous ferons bien de nous rappeler ce que signifie le nom de ce passage, car nous arriverions très-aisément au point le plus bas, et beaucoup plus vite que la prudence ne le commande, si nous ne tenons pas à nous

rompre les os. Chacun met pied à terre, cela va sans dire, et comme je ne veux pas avoir sur la conscience la mort de mon pauvre cheval, je le confie à mon ami Ahouad. J'aurai d'ailleurs bien assez de peine à me tirer d'affaire moi-même.

Au reste, le spectacle promet d'être assez intéressant ; je m'assieds donc sur la rive nord et je laisse passer les plus pressés. Vivent les Bédouins pour se tirer, avec l'adresse des singes, des pas les plus périlleux ! Pas un de nos mulets ne se tue et ne roule dans le précipice ; tous ont gagné le fond. Mais le plus épineux reste à faire. Il faut maintenant escalader l'autre bord, et la chose paraît moins coulante de soi.

Les fantassins éclairent la marche, et avancent avec désinvolture sur d'étroites corniches qui surplombent l'abîme depuis le bas jusqu'au sommet. Partout du roc nu, sur lequel il est beaucoup plus aisé de glisser que de cheminer. Mulets et chevaux s'insurgent et renâclent. Les pauvres animaux trouvent évidemment exorbitante la fantaisie que nous avons de leur imposer cette promenade aventureuse. Mais comme il n'y a point pour eux moyen de se retourner, ni de reculer, à force d'exhortations et de coups, ils se décident à avancer, en rechignant. Un point sur-

tout est chanceux. La corniche qui surplombe le précipice, n'a guère qu'un pied et demi de largeur, et elle est surplombée elle-même par un rocher, autour duquel il faut tourner brusquement, en franchissant une petite marche haute de deux pieds, rien que cela ! Nos moukres invoquent le prophète, crient, prient, pleurent, et s'arracheraient volontiers les cheveux, s'ils en avaient sous leurs tarbouch. L'un d'eux s'oublie jusqu'à injurier Hamdan, qui se dispose très-tranquillement à lui brûler la cervelle ; heureusement ce premier mouvement d'humeur n'a pas de suite.

Nos Thâamera se mettent alors à l'œuvre, chaque mulet est débarrassé de sa charge, tiré par la bride, poussé à coups de crosse de fusil ou de plat de yataghan, et arrive sain et sauf au bon chemin ; nos chevaux en font autant. Les bagages transportés en lieu sûr, à dos de Bédouin, sont remis à leur place ; tous, hommes et bêtes, ont franchi ce mauvais pas sans accident. Ouf ! que nous l'avons échappé belle ! J'espère bien que je ne repasserai jamais par là ! car il ne faut pas tenter la Providence qui, certes, nous a protégés. Il est 1 h. 38 m. quand nous sommes en mesure de reprendre notre

route. Nous n'avons donc mis qu'une heure à traverser ces cinquante mètres, mais rien n'eût été plus facile que d'y mettre l'éternité.

Nous cheminons maintenant dans une plaine couverte de petits mamelons, et coupée de ravins peu profonds. Nous avons repris notre marche au sud, et nous avançons entre deux pâtés de montagnes, séparés l'un de l'autre par une plaine de quinze cents mètres de longueur. Au fond de cette petite plaine est un rideau de roches calcaires où nous devons trouver une grotte et une citerne bien fournie. C'est donc là que nous camperons aujourd'hui.

Nous hâtons le pas, et à 2 h. 26 m., nous sommes arrivés à l'entrée de la grotte et de la citerne, qui se nomme le Bir-el-Manqouchieh. O surprise agréable ! il n'y a pas une goutte d'eau. Le sol de la citerne est tapissé d'une belle couche d'argile blanche, déposée par les eaux et fendillée par la chaleur : voilà tout. Hamdan et ses hommes sont un peu penauds de la découverte, mais à coup sûr nous le sommes plus qu'eux. Pendant dix minutes, nous tenons conseil. Que faire ? où aller ? où trouverons-nous à boire ? Question cruelle dans le désert ! A quoi bon rester là, puisqu'il n'y a pas une goutte de

liquide pour nous ni pour nos bêtes? autant aller en avant, nous aurons tout aussi bien soif ailleurs, et à tout le moins nous n'aurons pas eu le ridicule de camper auprès d'un puits très-renommé sans doute, mais parfaitement à sec.

Nous voilà donc repartis. Nous traversons les monticules dans le flanc de l'un desquels est creusé le Bir-el-Manqouchieh, dont nous garderons bonne souvenance, et nous entrons dans une autre plaine, mamelonnée comme celle que nous venons de quitter. Nous sommes dans la contrée que les Arabes appellent le Belad-Haçaça, et notre route est au sud-ouest. Nous traversons sans grande peine l'Ouad-Haçaça, et à 2 h. 55 m., nous songeons à nous arrêter, de guerre lasse, dans un fond de ravin, dominé de partout par des collines calcaires, et situé à deux cents mètres au plus de l'Ouad-Haçaça.

Bonne nouvelle! Nos Bédouins, qui ne se soucient pas plus que nous de mourir de soif, ont, en furetant dans l'Ouad, découvert quelques flaques d'eau plus ou moins croupie. Au cri de joie poussé par eux: Fih maïeh! (il y a de l'eau!) la sérénité renaît dans tous les estomacs et dans tous les esprits. Décidément, le Belad-Haçaça est un délicieux pays! Il n'y

manque rien, puisqu'il y a de l'eau malpropre à boire.

Pendant que notre camp s'établit, Hamdan, qui a aperçu des gazelles et entendu des francolins, nous mène à la chasse, le long de l'Ouad-Haçaça. Belly et Loysel chassent de leur côté, et rapportent quelques perdrix; quant à nous, nous ne voyons et ne rapportons que nos personnes.

Demain, grâce à Dieu, nous serons à Ayn-Djedy, et là, du moins, nous trouverons, nous dit-on, la plus magnifique des sources. Le reste de la soirée s'est passé à merveille : nous avons bien dîné, bien fumé, bien causé, bien écrit nos notes et tracé la carte de la journée. Tout va donc pour le mieux. Nous avons renoncé à notre petite tente, Édouard et moi, et nous logeons en compagnie de nos amis, pour ne plus les quitter et pour respirer à l'aise. Les feux de broussailles sèches, cette fois, sont installés autour de notre camp, et après avoir été faire une visite à Hamdan et à ses amis, après avoir pris le café avec eux, nous rentrons nous coucher. Il fait un peu moins chaud qu'à l'Ayn-el-Rhoueyr; il y a quelque chose comme une douzaine de degrés de moins. Mais n'importe, la nuit est belle et

douce encore, et nous reposons à merveille, comme de coutume. Nos conquêtes entomologiques et conchyliologiques ont été mises en ordre par Édouard et Philippe. La moisson promet d'être bien riche si cela continue ainsi.

Depuis deux jours, un fait assez singulier nous avait frappés, chemin faisant, et aujourd'hui seulement nous sommes parvenus à nous en rendre compte. Voici ce dont il s'agit : A partir d'un certain point, les mamelons blanchâtres à travers lesquels nous faisions route, les petites plaines que nous coupions, nous paraissaient garnies de longues taches rougeâtres oblongues, formées de fragments de roches siliceuses calcinées, et disposées dans une direction constante. Ainsi, par exemple, quand ces taches étaient tournées de l'est à l'ouest, partout où une crête avait pu leur opposer une barrière, elles cessaient de se montrer, et presque tous les flancs de mamelons tournés à l'est en étaient garnis. Toutes ces taches convergeaient évidemment, de façon que leurs axes vinssent aboutir à un centre commun. De plus, les fragments les plus gros étaient invariablement les plus éloignés du centre commun vers lequel se dirigeaient ces taches, et à mesure que notre route nous rapprochait de

ce centre, les fragments diminuaient très-visiblement de grosseur.

Hier, près de Mar-Saba, nous n'avions fait qu'une médiocre attention à ce curieux fait géologique ; aujourd'hui, force nous a été de nous en préoccuper un peu plus, vu la fréquence de ces taches étranges.

Examiner un phénomène pareil dans ses détails et s'en rendre compte, pour peu que l'on veuille réfléchir, c'est tout un. Voici donc ce qui semble résulter de la direction constante et de la composition de ces taches. Pour qui a vu la disposition que prennent les pierres lancées par une mine, et surtout par une fougasse-pierrier, il est clair que nous trouvons ici la reproduction du même phénomène ; les gros fragments, doués d'une masse plus considérable, ont été lancés à une distance plus grande du centre d'explosion ; les fragments doués de masse moindre, doivent en être et en sont effectivement plus rapprochés. La direction convergente des axes de ces déjections, commence nécessairement au point duquel elles sont parties. La nature de ces déjections, qui semblent avoir subi l'action du feu le plus intense, ne permet qu'une hypothèse, celle de leur sortie d'un cratère. Où doit dès lors se

trouver le cratère qui les a vomies? Au point même où tous les axes vont se recouper, cela ne peut faire le sujet d'un doute.

Nous avions donc, dès les premiers moments de notre séjour sur les sommets qui dominent la mer Morte, reconnu *à priori* l'existence de cratères dont nous n'avions pas encore déterminé la position *de visu*, mais qui n'en devaient pas moins se trouver à un point fixé. J'anticiperai ici, en disant que ces cratères d'explosion, nous les avons toujours rencontrés aux points qu'ils devaient occuper.

Restait enfin à examiner la nature des fragments composant les taches en question. Tous sont siliceux, et proviennent de ces filons tourmentés de silex, qui recoupent le calcaire constituant le fond du terrain. Les éruptions volcaniques qui les ont disséminés ainsi dans toutes les directions, sont donc assez modernes, puisqu'elles ont disloqué des terrains secondaires préexistants. Il est clair, de plus, que si nous rencontrons partout le même fait, les cratères que nous verrons seront pour ainsi dire contemporains. Prenons donc note de cette conclusion forcée.

9 JANVIER.

Nous avons beau faire, il nous est impossible d'être prêts à partir avant 8 h. 40 m. Nous sortons du ravin où nous avons passé la nuit, et cinq minutes après nous nous dirigeons au sud, en laissant à notre droite l'Ouad-Haçaça, qui court vers ce point de l'ouest à l'est, en se dirigeant vers la mer Morte.

Nous avançons sur un plateau garni de mamelons et dominé par deux montagnes, entre lesquelles nous passons. Celle de droite est éloignée d'un kilomètre environ à sa naissance, mais son axe s'incline sensiblement vers la direction de la route que nous suivons. A 8 h. 58 m. nous sommes parvenus à des crêtes, au delà desquelles commencent d'autres plaines, également couvertes de mamelons crayeux. Au dernier de ces deux points, la montagne de droite, qui jusque là avait fermé l'horizon, démasque l'extrémité d'une autre montagne élevée et placée à environ deux kilomètres sur notre droite. En ce moment, après avoir cheminé jusque là au sud-est, nous nous dirigeons droit au sud, et nous conservons cette direction jusqu'à 9 h. 7 m. Che-

min faisant, nous avons traversé un ravin courant de l'ouest à l'est, et le lit à sec d'un petit ruisseau dirigé exactement de même.

Les longues taches de déjections volcaniques se montrent partout, sur le flanc oriental des mamelons, et très-souvent le sol résonne sous les pieds de nos chevaux, de façon à nous prouver qu'il est creux et recouvert d'une couche peu épaisse.

Nous arrivons, à 11 h. 31 m., sur un plateau de cinq cents mètres de diamètre au plus, qui domine, à l'ouest, la plage de la mer Morte. Nous descendons de ce plateau dans une espèce de cirque qui n'a guère plus de deux cents mètres de diamètre, et qu'un col étroit, puisqu'il n'a pas plus de dix mètres de largeur, relie à un petit plateau formé par une sorte de promontoire de la montagne. C'est là que nous nous arrêtons pour déjeuner.

Devant nous, et à six cents mètres au moins en contre-bas, est la source d'Ayn-Djedy, où nous allons camper ce soir. A deux cents mètres plus bas encore, est la mer Morte que nous retrouvons avec joie, dans toute sa splendeur. Le tout est de l'atteindre, par le Nakb-Ayn-Djedy (le trou d'Ayn-Djedy), descente fabuleuse, qu'il

nous faudra pourtant franchir tout à l'heure, et que nous ne regardons de loin, qu'avec une véritable terreur. Que sera-ce donc de près !

Pendant notre déjeuner, survient une petite pluie d'orage qui heureusement dure peu. Nos bêtes de charge et nos moukres n'ont pas fait halte avec nous ; le gros de notre petite armée de Bédouins les accompagne, mais Hamdan avec Meidany, le khatib et Ahouad, sont restés près de nous. Il faut pourtant bien nous décider à sauter le pas, c'est le mot ; et après nous être restaurés, nous nous engageons dans le Nakb.

Hamdan m'invite à prendre un chemin plus court, et je le suis. Quel chemin ! à chaque instant il faut nous asseoir et nous laisser glisser d'une pointe de rocher, sur une autre pointe saillant à quelques pieds plus bas, et cette plaisanterie dure près de deux heures. Par-ci par-là des squelettes de chameaux ou de mules se rencontrent sous nos pieds ; ce sont les restes des victimes du Nakb-Ayn-Djedy ; elles se sont cassé quelque patte en faisant un faux pas, et force a été de les laisser là, en pâture aux vautours, aux corbeaux, aux chakals et aux panthères. Cette vue est assez peu récréative, mais elle a du moins son utilité, puisqu'elle nous

force à prendre toutes les précautions imaginables, afin d'arriver avec tous nos os jusqu'au bas de la descente.

Nous avons rapidement coupé et dépassé la ligne de notre caravane; et nous arrivons les premiers, Hamdan et moi, sur le plateau d'Ayn-Djedy. Il était temps, j'étais ruisselant de sueur et exténué. Une fois en terrain plat ou à peu près, je retrouve avec bonheur le libre usage de mes membres, et je savoure le plaisir de cheminer, sans être obligé de m'accrocher des pieds et des mains chaque fois que je désire ne pas rester à la même place. Quelques minutes encore, et je suis au milieu du plus splendide bouquet d'arbres que l'on puisse se figurer.

Pour la première fois, j'admire une végétation dont je n'avais aucune idée. Des gommiers, des asclepias, des solanum gigantesques, des althea et des roseaux forment une magnifique oasis dans laquelle gazouillent une foule de petits oiseaux. La source est à deux pas; elle est un peu chaude, et son eau limpide a un goût délicieux. De cette source s'échappent des ruisseaux qui se perdent sous des fourrés inextricables, grâce aux épines diaboliques dont sont garnis tous les végétaux qui les composent.

De beaux fruits, que l'on ne cueille pas sans se déchirer affreusement les doigts, se montrent partout. C'est l'orange de Sodome (le bortoukan Sdoum des Bédouins), fruit de l'*Asclepias procera*. Ce fruit a l'apparence d'un cédrat de taille médiocre; quand il n'est pas mûr, sa pulpe verte, qui n'est qu'une mince enveloppe destinée à protéger les graines, s'éraillé facilement, au contact de la main pressée de le cueillir, et laisse échapper des gouttelettes d'un suc laiteux et épais. Quand il est mûr, il s'ouvre facilement sous la moindre pression, et il en sor alors une foule de petites graines plates et noirâtres, surmontées de panaches soyeux d'une blancheur éclatante. C'est la nature de ce fruit qui a, sans aucun doute, donné lieu à la fable de ces beaux fruits de Sodome, dont parle Josèphe, et qui, avec l'apparence la plus appétissante, s'évanouissaient en cendre et en fumée, dès qu'on les touchait.

Un autre fruit encore peut revendiquer l'honneur d'être la pomme de Sodome, si souvent mentionnée par les écrivains qui n'ont jamais mis le pied dans ce pays : c'est le fruit d'un énorme solanum épineux à fleurs larges et roses, du *Solanum melongena ;* il est parfaitement

rond, et passe en mûrissant du vert glauque au jaune doré. Ce fruit, qui a la taille d'une petite pomme d'api, est plus charmant à voir qu'à cueillir, et pour cause; quand il est bien mûr, une pression médiocre des doigts en fait échapper des milliers de petites graines noires, assez semblables à celles du pavot, et ce sont encore ces graines que les poëtes ont prises pour de la cendre.

En attendant que toute la caravane soit arrivée, je visite la source, les ruines d'un moulin arabe qu'elle a jadis alimenté, et deux monceaux de grosses pierres, situés à quelques dizaines de mètres l'un de l'autre, et qui marquent certainement la place de deux édifices importants, tels que des tours. J'herborise, en maugréant à chaque seconde contre les épines qui me transpercent les doigts, et je reviens vers Hamdan, avec un ample trésor botanique, que je ne sais par quel bout prendre, et dont je me débarrasse vingt fois, avec la même humeur que le chien de chasse forcé de rapporter un hérisson.

Enfin, au bout d'une 1/2 h. d'attente, nous sommes tous réunis. Mes amis se sont tirés sains et saufs du Nakb-Ayn-Djedy; nos chevaux et nos mules ne sont pas restés en route, pour faire

pendant aux squelettes que j'ai rencontrés ; nos tentes se dressent rapidement ; le temps est délicieux. En voilà plus qu'il n'en faut pour que nous soyons tous d'une gaîté charmante. Chacun admire, en fumant, le lieu enchanteur où nous sommes parvenus, lorsque Hamdan s'approche de moi et m'annonce que le schejkh Abou-Daouk qu'il a fait mander, va sans doute arriver tout à l'heure ; que sa venue est fort opportune, car s'il n'arrivait pas, nous serions obligés de rester ici, et d'attendre son bon plaisir, pour nous aventurer au delà d'Ayn-Djedy. Hamdan ne m'en dit pas plus ; mais je comprends à merveille, dès ce moment, pourquoi la route par la plage était impraticable avant-hier, lorsque nous avons quitté Ayn-el-Rhoueyr. Un bon mensonge ne coûte pas cher en Arabie ; et en ce genre, les Européens, quelque habiles qu'ils se montrent, sont et ne seront jamais que de très-petits garçons.

Bientôt Hamdan m'annonce que nos hôtes les Djahalin sont là et qu'il ne s'agit plus que de s'entendre avec eux. Je m'arme par anticipation de la patience la plus énergique, car de la conférence qui va s'ouvrir dépend le succès de notre voyage.

Je m'apprête à plaider notre cause à la mode arabe et le moins mal possible, auprès des nobles personnages qui m'honorent de leur visite. Je fais donc ramasser toutes nos pipes et tous nos findjan (ce sont les petites tasses à café avec lesquelles, chez les Arabes, on fait politesse aux arrivants). Mattéo se hâte de préparer le café, et je me rends avec Édouard auprès des nouveaux venus. Ils sont quatre, et je les trouve assis sur l'un de ces antiques massifs de maçonnérie que j'ai visités il y a une heure. Après l'échange du *selam âleïkoum* obligé, auquel ils me répondent en se levant, sans hésiter, par le *âleïkoum esselam* auquel j'ai droit, s'ils ont de bonnes intentions, je les invite à se rasseoir, et nous prenons place auprès d'eux.

Le café et la pipe vont leur train, pendant que nous échangeons vingt fois de suite, les formules interminables de politesse, qui servent de monnaie courante entre les gentilshommes du désert. Entoum thayebin? thayebin, el-hamd Lillâh! Oua entoum? thayebin. Marhaba bekoum! Allah iesallemkoum, etc., etc. (Vous allez bien? Bien. Louange à Dieu! Et vous? Bien. Soyez les bienvenus! Dieu vous garde! etc., etc.) Comme il n'y a pas grands frais d'i-

magination à faire afin de prendre part à une conversation de cette espèce, j'en profite pour examiner ces messieurs, sans avoir le moins du monde l'air de les dévisager.

Le scheikh Dhaïf-oullah-abou-Daouk, qui est un très-haut personnage, et auquel appartient la suprématie la plus absolue dans tout le pays que nous allons traverser, est un grand gaillard de 5 pieds 8 pouces au moins; il a bien l'air d'avoir la soixantaine, quoiqu'il soit vert et robuste comme un taureau; sa figure brune est souriante; il a les joues bien pleines, le nez aquilin et la bouche énorme; quand il ouvre celle-ci, trois ou quatre dents au plus sortent d'un 1/2 pouce. Sa voix est éraillée, mais beaucoup moins que ses yeux qui sont injectés de sang, et atteints d'une violente ophthalmie. Bonne observation! Je guérirai le scheikh avec de la pommade de Régent, et j'aurai bien du malheur, si du coup je ne deviens pas son ami le plus cher. Quant au costume du souverain en question, il est extrêmement fatigué. Sa robe est fort délabrée, son abaya ne vaut guère mieux, son kafieh n'a plus de couleur appréciable, et ses bottes jadis rouges, sont d'un ratatiné qui fait peine à voir. Nouvelle ob-

servation qui m'enchante ! Voilà le placement d'un de mes costumes de provision tout trouvé, avec une porte de plus, pour entrer dans le cœur de l'honorable scheikh.

A sa droite est son frère, beau vieillard à l'expression gracieuse du bandit le plus honnête, souriant toujours, en fixant ses grands yeux noirs sur toute notre personne. Le costume de celui-ci se compose d'une chemise en charpie, d'une abaya et d'un kafieh noirs délabrés, et de bottes encore plus éreintées que celles d'Abou-Daouk. Evidemment voilà un second costume dont l'emploi est déterminé.

Passons aux deux autres. Le premier m'a bien l'air d'être le vieux Bédouin le plus rusé qu'il y ait à 30 lieues à la ronde ; nez et lèvres minces, yeux noirs perçants comme des vilbrequins, maigreur d'un coucou, voilà son signalement. Le second est un homme de 36 à 40 ans, grand et robuste ; à le voir, je suis sûr qu'il étranglerait père et mère pour 25 piastres.

Tous les quatre sont venus à cheval, et leurs montures sont attachées aux lances dont les Bédouins ne se séparent que dans une occasion pareille. Ce dont ils ne se sont pas séparés, c'est un attirail de sabres, de khandjar et de pistolets,

qui leur donne un petit air bandit de fort bon goût.

Après une demi-douzaine de pipes et de findjan, ces messieurs me font dire par Hamdan, qu'ils ne dédaigneraient pas un morceau de pitance quelconque, et que du pain, par exemple, leur ferait un sensible plaisir. Mattéo court à la cantine et leur distribue à chacun la moitié de l'un de ces petits pains ronds et épais que l'on fabrique à Jérusalem. Nos hôtes s'en montrent très-satisfaits.

Avec tout cela une bonne heure s'est déjà passée, et je n'ai pu encore me lancer *in medias res*, malgré toute ma bonne volonté. Chaque fois que je hasarde de loin, de bien loin, une toute petite ouverture vers le seul sujet qui m'intéresse, je reçois à bout portant une nouvelle décharge de : Entoum thayebin ? et le reste. J'y réponds forcément, et la conférence est de nouveau infiniment distancée. Dix fois déjà j'ai vanté mon amour pour ce pays et pour ses habitants, mon désir de vivre le plus longtemps possible au milieu d'eux, que j'appelle mes amis, mes frères ; c'est exactement comme si je chantais. Marhaba bekoum (Soyez les bienvenus), voilà tout ce que j'obtiens, et les questions

sur ma santé reprennent de plus belle ; c'est à devenir chèvre, mais qu'y faire ?

Une autre heure s'est écoulée ; j'ai fait, avec la plus louable persévérance, bonne mine au jeu fort sot que je joue, et lorsque je commence à désespérer d'entamer jamais la question qui nous a réunis, Hamdan me prie poliment d'aller un peu plus loin voir s'il y est, et de le laisser causer d'affaires avec les Djahalin. Edouard et moi ne nous le faisons pas répéter, et nous laissons les braves gens débattre la question intéressante. Causer à la même place ne leur paraît pas décent à ce qu'il paraît ; car tous se lèvent en même temps que nous, et ils vont s'accroupir à dix pas plus loin.

Nouvelle heure de conversation à laquelle nous ne prenons plus aucune part, et au bout de laquelle nous sommes invités à rentrer au conseil. Naturellement pipes et cafés reparaissent, et les conditions auxquelles Abou-Daouk consent à m'accorder, non-seulement le passage sur son territoire, mais encore sa protection efficace, me sont enfin communiquées. Les bases du traité fait avec Hamdan sont acceptées par Abou-Daouk, qui se charge de nous fournir, aux mêmes prix, le même nombre d'hommes à pied

et à cheval, et de nous accompagner en personne. Voilà donc notre petite armée doublée et portée à trente-deux hommes, car nos Thâamera ne songent pas le moins du monde à nous quitter, et bien qu'ils ne soient plus sur leur terrain, ils tiennent à ne pas se priver de la solde que nous devons leur servir, et à augmenter, par tous les moyens possibles, le nombre des journées pendant lesquelles ils auront à la percevoir. Au reste, Djahalin et Thâamera sont bons amis, nous pouvons donc compter sur un concours parfait de leur part, lorsqu'il s'agira de faire face à un danger quelconque.

Toutefois Abou-Daouk croit devoir nous prévenir de l'impossibilité d'aller à Karak. Ce projet lui semble inexécutable, et il nous engage à ne pas dépasser le Djebel-Sdoum. Hamdan m'avait, dès le matin, averti de la nécessité de ne pas parler au scheikh des Djahalin, du dessein bien arrêté que j'avais formé d'aller sur la rive orientale de la mer Morte; je me tais donc sur ce point, et j'accepte bien vite les conditions offertes. Des poignées de main sont échangées, et nous voilà bien assurés maintenant d'aller au moins jusqu'à la montagne de Sodome, et de pouvoir nous mettre en route demain matin.

Il était grand temps que la négociation aboutît; nous mourions de faim, et il était nuit close, lorsque nous pûmes nous mettre à table. Après le dîner Abou-Daouk et ses amis vinrent nous faire une visite dans notre tente, et je leur présentai mes compagnons de voyage, auxquels force protestations d'amitié et de dévouement furent faites par les chefs Djahalin.

Notre soirée a été charmante; le ciel était d'une pureté extrême, et notre camp avec ses feux de bivouac, présentait, sous les gommiers, un coup d'œil des plus curieux. Une fois débarrassés de nos visiteurs, chacun a repris sa besogne du soir; toutes les notes, toutes les conquêtes de la journée, ont été mises en ordre, et nous avons retrouvé nos couchettes avec une vive satisfaction.

## 10 JANVIER.

Au petit jour nous étions tous debout; mais nous avons perdu beaucoup plus de temps que de coutume; il est clair que nos moukres trouvent, comme nous, Ayn-Djedy de leur goût. Il est de fait qu'il serait difficile de deviner, dans un désert pareil à celui que nous avons parcouru,

l'existence d'un lieu aussi pittoresque et aussi charmant. Dès que le jour a paru, les oiseaux ont repris leur gentil ramage, et le soleil brillant du matin a rehaussé encore l'éclat de l'oasis que nous allons probablement quitter pour ne la revoir jamais.

A 9 h. 4 m., nous sommes en selle, et nous partons, en passant devant le moulin arabe ruiné dont j'ai parlé déjà. Une porte ogivale y donne accès, et un aqueduc en pierre, aujourd'hui rompu, portant l'eau de la source sur une de ces turbines barbares qui se rencontrent dans tous les moulins arabes. Le pied de la montagne est à une centaine de mètres au plus, et le bord de la mer à environ 600 mètres à notre gauche, et à 200 mètres à peu près en contre-bas du plateau où nous avons passé la nuit.

A 9 h. 7 m., nous sommes arrivés à la crête d'un ravin qui aboutit à la mer Morte, et dont nous traversons le lit. Notre marche est vers le sud-ouest. Du bord du ravin, nous apercevons, sur notre gauche, toute la plage couverte de verdure : c'est un véritable jardin. Les ruines y sont nombreuses, mais elles ont toujours le même caractère ; elles semblent n'être que les débris de véritables huttes. Des murs de clôture

sur le plateau inférieur, et des murs de soutènement en très-grosses pierres, recoupant en tous sens le revers du coteau qui nous conduit, par de nombreux zigzags, à ce plateau ; voilà quelles sont les ruines d'Ayn-Djedy, de l'Engaddi biblique.

Nous sommes maintenant à peu près au niveau de la mer Morte, et la plage, couverte de décombres, a, en ce point, une largeur de 400 mètres. A 9 h. 32 m., nous passons entre deux monticules couverts de ruines. Sur celui de droite, nous apercevons à 300 mètres environ du chemin que nous suivons, la ruine d'un édifice carré, que les Arabes appellent el-Qars (le palais). Ici la plage s'élargit rapidement, et elle forme un véritable delta qui recouvre l'embouchure de l'Ouad-el-Areydjeh.

A 9 h. 37 m., nous avons passé l'Ouad qui est dominé devant nous par un large monticule coupé à pic par le torrent, et couvert de ruines semblables à celles que j'ai décrites plus haut. Nous faisons une halte au milieu des décombres, pour attendre le reste de la caravane qui est un peu plus disséminée que la prudence ne le commande. A 10 h. 2 m. seulement, nous sommes tous rassemblés, et nous continuons

notre marche au sud-ouest. La plage se rétrécit, et nous traversons une ravine qui débouche entre deux mamelons assez hauts. Au bord de ce ravindis paraissent les ruines d'Ayn-Djedy, et il est évident que la ville antique ne s'est jamais étendue au delà.

Au point où les ruines d'Ayn-Djedy cessent de paraître, nous ne sommes plus qu'à 200 mètres du bord de l'eau, dont nous nous rapprochons de plus en plus. A 10 h. 17 m., nouvelle ravine. Ici, la plage est couverte de grosses pierres. A notre droite, est une haute montagne. Pour la première fois, nous trouvons l'air infecté par une odeur sulfureuse très-prononcée, et tout à fait semblable à celle de l'eau de Baréges. Chacun sait que cette odeur n'a rien de malsain, et qu'elle n'est que très-modérément désagréable. L'eau de la mer est ici blanchâtre, et toutes les pierres qu'elle baigne, sont revêtues d'une teinte laiteuse qui dénoterait la présence du soufre, quand bien même l'odorat ne la ferait pas reconnaître tout d'abord.

A 10 h. 56 m., nous marchons directement au sud, entre une haute montagne, dont le pied est à 15 mètres à notre droite, et la mer qui n'est plus qu'à 5 ou 6 mètres. Enfin, à 11 h. 8 m.,

nous arrivons au Birket-el-Khalil, lieu placé au fond du golfe très-profond qui commence à partir d'Ayn-Djedy. D'où vient ce nom de Birket-el-Khalil? Je le demande à mes Bédouins, et le scheikh Hamdan se charge de me raconter l'histoire suivante, pendant une halte de quelques minutes que nous faisons en ce lieu.

« Abraham, connu par les Arabes sous le nom d'El-Khalil (l'ami de Dieu), habitait Hébron, ville à laquelle il a laissé son nom d'El-Khalil. Un beau jour, le patriarche se rendit en ce point avec une mule, afin d'y faire sa provision du sel que les habitants du rivage avaient l'habitude de recueillir et de vendre aux habitants du haut pays. Les Salineurs eurent l'imprudence grossière de répondre à Abraham qu'il n'avaient pas de sel à lui vendre, bien qu'il y en eût des tas autour d'eux. L'ami d'Allah, choqué de cette impertinence, résolut aussitôt de punir les malavisés. « Vous n'avez pas de sel, dites-vous? eh bien, c'est vrai ! leur répondit-il, vous n'en avez plus, et vous n'en pourrez plus recueillir en ce lieu que je maudis, et, qui pis est, vous n'aurez plus de route pour aller d'ici à Hebron. » A l'instant même la terrible menace du patriarche s'accomplit : le sel se transforma

en pierre, tout en conservant son apparence saline, et l'Ouad-el-Khalil cessa d'être praticable pour les voyageurs. Les coupables eurent beau demander grâce, Abraham fut inexorable. Il acheta du sel ailleurs, et depuis ce jour, le Birket-el-Khalil resta tapissé de sel qui n'est pas du sel, mais bien de la vraie pierre sans saveur. »

Je n'ai pas changé une syllabe au récit du scheikh Hamdan, récit qui, raconté sur les lieux, ne manquait pas d'un certain piquant. Les Bédouins vous racontent cette histoire d'Abraham avec une foi entière, et pour eux les cristallisations calcaires qui forment le sol du Birket-el-Khalil, sont indubitablement le sel métamorphosé par la malédiction d'El-Khalil. Chouf, me disaient-ils ; fih melehh, ouèlakin ma fich melehh. (Vois plutôt : c'est du sel, mais ce n'est pas du sel.) Je ramassai quelques échantillons de la cristallisation sur laquelle est basée cette tradition curieuse, et nous nous remîmes en marche.

A midi 35 m., nous traversons un lit de torrent, dédoublé pour former un îlot oblong de gravier et de rocaille roulée. A midi 45 m., nous sommes arrivés en face de l'Ouad-es-Seyal (vallée des Gommiers), dont l'embouchure est

à 900 mètres sur notre droite. Nous ne sommes alors qu'à 250 mètres du bord de la mer, et nous marchons directement au sud, en suivant parallèlement la côte.

Peu à peu nous marchons presque directement à l'ouest, en nous éloignant de la mer Morte, et nous nous dirigeons sur une montagne dont le flanc semble déchiré par quelque éruption volcanique. Cette montagne, qui domine au nord l'Ouad-el-Hafaf, est à trois quarts de lieue à peu près. A 1 h. 48 m. se présente devant nous un lit de torrent, de 30 mètres de largeur au moins : c'est celui par lequel s'écoulent les eaux qui viennent de l'Ouad-el-Hafaf. Au delà est une plaine toute déchirée et couverte de monticules de sable verdâtre, au milieu desquels nous commençons à cheminer. Nous traversons une petite plaine basse, bornée par un ravin que nous coupons et au delà duquel nous reprenons notre route au sud-sud-ouest.

Rien de plus étrange que la forme qu'affectent ces mamelons friables : quelques-uns d'entre eux ont absolument l'aspect d'un vieux château gothique, composé de tours rondes juxtaposées, mais non reliées par des courtines, et dont les bases sont recouvertes par des éboulements co-

niques. A 2 h. 6 m., nous sommes en face de l'Ouad-en-Nemrieh (vallée des tigres ou des panthères), et la montagne qui la borne au sud n'est plus qu'à une cinquantaine de mètres à notre droite. Nous marchons alors à peu près à l'ouest, mais nous tournons brusquement au sud, et nous suivons constamment cette direction jusqu'à 2 h. 45 m., heure à laquelle nous arrivons au point où nous devons camper aujourd'hui.

A 5 ou 600 mètres sur notre gauche commence une plaine toute couverte de mamelons de sable d'un blanc verdâtre, qui offrent l'aspect le plus étrange. Il faut que nous soyons bien avertis qu'il n'y a pas une ville immense là, sous nos yeux, pour ne pas le croire; car nous voyons des palais, des mosquées, des tours, des maisons, des rues, des fossés, et les innombrables édifices de cette ville fantastique ont de loin l'air d'être construits en marbre blanc. Du point assez élevé où nous dressons nos tentes, nous apercevons en faisant face à la mer, c'est-à-dire en regardant à l'est, la presqu'île d'el-Liçan, dont la côte ne semble pas éloignée de la côte occidentale, sur laquelle nous sommes arrêtés, de plus de 2 ou 3 kilomètres. Sur cette presqu'île les mamelons de sable continuent à se

montrer, et l'on jurerait qu'en ce point deux villes immenses sont assises en face l'une de l'autre, sur les deux rives si rapprochées de la mer Morte.

Derrière nous est une vaste déchirure dans la montagne, et au delà de cette déchirure un piton élevé, au sommet duquel paraissent quelques ruines ; c'est la montagne du Sebbeh, et ces ruines sont les restes de Masada, le dernier rempart de l'indépendance judaïque ; demain matin nous ferons un pèlerinage d'antiquaires à ces vénérables ruines.

Le scheikh Abou-Daouk nous a tenu parole; à peine sommes-nous installés que ses hommes paraissent près de nos tentes : ils sont beaucoup plus noirs de teint que les Thâamera, et leur costume ne se compose plus que d'une chemise de grosse toile grise, et d'un kafieh qui n'a plus aucune couleur appréciable ; leur chaussure, quand ils en ont, consiste en semelles reliées par des ficelles autour du gros orteil et de la cheville ; elle a quelque analogie avec l'espadrille des montagnards aragonais. Quelques mauvais fusils à mèche, quelques yataghans ou kbandjars ne valant pas mieux que les fusils, voilà l'armement de nos nouveaux défenseurs.

En passant vis-à-vis de l'Ouad-es-Seyal, nous avions aperçu de très-loin la tête de deux ou trois chameaux, et nous nous étions un peu préoccupés de leur apparition. Quelques-uns de nos soldats ont été reconnaître à qui nous avions affaire; c'étaient des amis, et nous ne pensons plus à eux.

Dans la journée, Hamdan nous a quittés pour aller à la recherche de quelque campement où il puisse nous acheter deux moutons, l'un pour nous, l'autre pour notre escorte, à qui nous voulons en faire la galanterie; comme il ne rentre pas, et cela à notre assez vif mécontentement, nos Arabes se voient forcés de renoncer à l'espérance gastronomique que nous leur avions imprudemment laissé concevoir.

Malheureusement le manque de vande fraîche n'est pas ce qui nous afflige le plus : il nous reste de notre provision d'eau de quoi faire tout juste de la soupe et du café pour ce soir et pour demain matin; quant à en boire, c'est une autre affaire. Nous voudrons bien nous en passer, et, à plus forte raison, nos chevaux, nos mules et nos Arabes s'en passeront aussi. Nous devions en trouver en abondance, nous avait-on dit, dans le vrai lit de cascade qui nous sépare de la montagne de

Sebbeh, et il n'y en a pas une goutte. Ma fych maïeh ! — Pas d'eau ! — A cette triste nouvelle, tout le monde se sent pris d'une soif enragée, et il n'y a que nos pauvres bêtes qui ne s'en plaignent pas, bien qu'elles en souffrent tout autant que nous.

Dès notre arrivée au point où nous devons camper, Mohammed, qui se méfiait des ressources de cet endroit peu riant, a pris les devants et a fait gravir son cheval vers le flanc de Sebbeh; c'est lui qui le premier nous annonce que ce que nous avons de mieux à faire pour aujourd'hui, c'est de nous figurer que nous avons bu à Ayn-Djedy pour quarante-huit heures. Il m'avoue cependant qu'il a réussi à découvrir, dans un creux de rocher, de quoi désaltérer sa monture, mais que tout y a passé et qu'il n'y a plus nulle part, autour de nous, de quoi étancher la soif d'un pigeon. Nous avons bien encore du vin, mais quel vin ! battu, échauffé, rendu nauséabond par les outres dans lesquelles il a été ballotté depuis quelques jours, sous un soleil de feu. Belle ressource ! Au reste, quand nous nous désespérerions, cela ne nous donnerait pas d'eau à boire. Nous prenons donc notre parti le plus bravement possible, et nous nous rési-

gnons à courir la chance de devenir hydrophobes.

Quant aux Bédouins, nous imaginons de leur faire une distribution un peu plus large de farine et d'huile; peut-être cela les consolera-t-il. Heureusement nous avons deviné juste, et comme ils auront un peu plus à manger que d'ordinaire, ils se résignent comme nous et ne se tourmentent pas outre mesure de la privation forcée à laquelle ils sont condamnés. Nos moukres sont moins philosophes, et pour la première fois je comprends qu'ils portent quelque intérêt à leurs bêtes. Du reste, je ne voudrais pas sonder leur cœur, ni éplucher de trop près le sentiment qui les anime en ce moment, car j'aurais peur de découvrir que ce n'est pas de la pitié pure et désintéressée pour les pauvres animaux qu'ils conduisent, et qui, ce soir, paraissent assez hébétés et très-peu fringants, autour du poteau auquel ils sont attachés.

Rien de plus rissolé que le terrain sur lequel nous campons : rocailles qui semblent avoir indéfiniment séjourné dans la friture, scories, fragments de lave, voilà ce qu'est ce terrain maudit, dont la vue seule donnerait soif à l'être le plus sobre et le plus patient.

On devine que notre dîner est assez mélanco-

lique, et voilà que quand la nuit est venue, nous entendons tout notre monde qui chante. Ce que c'est pourtant qu'un supplément de farine et d'huile, pour des Bédouins ! Ces gaillards-là sont aussi gais que s'ils avaient bu chacun une bouteille de champagne : ils chantent en dansant; allons bien vite jouir de ce curieux spectacle. Nous sortons donc de nos tentes et nous fumons notre tchibouk auprès de ces braves gens dont les bizarres silhouettes se détachent sur un feu de broussailles sèches, car brûler du bois à Sebbeh, c'est impossible !

Ce que dansent nos Arabes, c'est la danse du sabre. Voici en quoi consiste cet échantillon d'une chorégraphie de sauvages : huit hommes, se tenant par le bras et les mains en avant, chantent un refrain qui se répète indéfiniment; les quatre de droite commencent, et ils battent des mains en cadence, en se dandinant soit de gauche à droite, soit d'arrière en avant. Quand ils ont fini, les quatre acteurs de gauche répètent ce que viennent de dire les quatre autres, et ils exécutent les mêmes battements de mains et les mêmes contorsions. Devant eux, un homme qui reste muet, leur fait face, et il bat la mesure du chant avec la lame de son sabre, en leur passant

cette lame contre la figure ; tantôt il se rapproche du chœur, qui recule alors, tantôt il recule à son tour, et le chœur s'avance sur lui, en s'inclinant à chaque pas et en s'accroupissant le plus souvent presque jusqu'à terre. Quand ils se relèvent, ils jettent un cri aigu et guttural qui achève de donner à cette danse le caractère le plus diabolique. A mesure qu'ils chantent en se dandinant, les faces de tous ces hommes prennent un caractère de plus en plus farouche, et après une demi-heure de cet exercice, ils ressemblent à de véritables bêtes féroces qui passent leur temps à se promettre quelque meurtre à accomplir. Ce spectacle, vu la nuit, dans un lieu pareil, et à la clarté des feux de bivouac, nous emeut et nous impressionne vivement; nous ne nous lassons pas plus de le contempler, que nos Bédouins ne se lassent de savourer ce plaisir de Peaux-rouges. Tous y prennent part, et ceux même qui ne figurent pas dans le chœur, battent des mains en cadence et accompagnent le chant. C'est le khatib lui-même, le diseur de prières, qui tient la droite de la file des chanteurs, et c'est Meydani qui brandit son sabre devant eux, en relevant sa robe de la main gauche, pour que ses mouvements saccadés soient plus libres.

Cette pantomime a duré pendant une heure entière, lorsque survient notre moukre Schariar, qui prend la place de Meydani, et nous montre son savoir-faire. Jamais je n'ai vu manœuvrer un sabre avec une dextérité pareille ; il semble que cet homme parvienne à s'entourer d'un cercle d'acier, tant la lame qu'il fait voltiger roule rapidement autour de toutes les parties de son corps ; évidemment Meydani n'est qu'un novice en comparaison de Schariar. Mais bientôt la danse du sabre cesse, et notre moukre qui est un beau-fils, coureur de cafés, et le chanteur émérite de Beyrouth, entonne à lui tout seul des chansons aussi salées que l'eau de la mer Morte, chansons qu'il assaisonne de gestes de haut goût. Rien ne saurait dépeindre l'enthousiasme de nos Bédouins : le ravissement et l'admiration se peignent sur leurs figures basanées, et des applaudissements frénétiques sont la récompense du beau talent de Schariar.

Comme nous ne pouvons regarder et écouter des Bédouins en goguettes, pendant toute la nuit, nous leur faisons distribuer du café, avec du sucre, ce qui exalte leur joie et leur reconnaissance, et nous allons nous coucher, car il faudra demain être en route au lever du soleil, pour aller visiter les ruines de Masada.

## 11 JANVIER.

Ce matin, avant le jour, nous étions tous sur pied. La course de Masada, à en juger par la hauteur que nous avions à escalader, promettait d'être rude; il était donc sage de partir avant que le soleil ne fût tant soit peu haut dans le ciel. Nous avons pressé Mattéo, et, après avoir, comme d'ordinaire, pris un potage où il ne manquait guère que du bouillon, après avoir savouré une tasse de café, un tchibouk et une goutte de raki, nous nous mettons en route. Notre fidèle Ahouad et deux Djahalin à moitié nus, nous servent seuls de guides et d'escorte; aussi avons-nous bourré nos poches et nos ceintures de pistolets bien chargés et dont nous avons préalablement vérifié les capsules. Nous entamons donc bravement l'affreuse escalade que nous avons à parfaire, pour arriver au curieux plateau que nous avons tant à cœur d'explorer (1).

La pente est roide et la rocaille roulante; mais

(1) Il faut lire dans l'historien Josèphe le récit de l'effroyable catastrophe dont Masada fut le théâtre, lorsque cette citadelle soutint un siége contre les Romains.

à tout prendre, nous avons vu de pires chemins. Au bout de quelques minutes, la route change de tournure; les chèvres seules s'en contenteraient, et encore faudrait-il qu'elles ne fussent pas difficiles. Il est très-clair que nous avançons sur le casse-cou que Josèphe appelle la Couleuvre; mais j'affirme, et mes compagnons ne me démentiront pas, que l'historien des Juifs l'a flatté. C'est une escalade sans interruption, et à quelques centaines de pieds de hauteur à pic, centaines de pieds qui vont toujours en augmentant de nombre.

Nous suivons, essoufflés et haletants, nos trois Bédouins, qui semblent parcourir une route royale. Nous avons l'amour-propre de ne vouloir pas reculer devant ce qui paraît facile à ces sauvages d'acier, et nous allons de l'avant. Enfin, nous touchons à une sorte de plateau fort tourmenté et fort étroit d'abord, sur lequel débouche un ravin déchiré qui s'éloigne vers le nord-ouest. Ce plateau s'élargit rapidement, et nous nous trouvons au milieu de décombres et de murailles, indices certains d'habitations antiques.

Les restes du plateau supérieur sont les seuls auxquels nous pensions en ce moment, et par

conséquent les seuls que nous croyions dignes d'intérêt.

En faisant face à l'est, nous avons devant nous le rocher à pic de Masada, rocher de deux cents pieds de hauteur, dans le flanc escarpé duquel paraissent de rares ouvertures semblables à celles des nécropoles, et placées à une cinquantaine de pieds au-dessous du sommet, sans aucune anfractuosité qui permette d'y parvenir. Il est bien certain qu'on n'y pouvait avoir accès que par quelque conduit souterrain, ouvert dans l'intérieur de la forteresse. C'est maintenant celle-ci qu'il s'agit d'atteindre; et nous comprenons d'un regard, que ce sera bien autre chose encore que sur le chemin que nous venons de quitter.

Une crête, étroite comme la lame d'un couteau domine une jetée factice, formée de terre blanche très-meuble, qui joint Leuké au flanc du rocher de Masada. Cette jetée, c'est ce qui reste de la jetée de Sylva. La plate-forme qui la couronnait s'est écroulée, par l'action des pluies et du temps sur le terrain peu solide qui lui servait de base; toutes les pierres ont roulé dans les précipices béants à droite et à gauche, et il n'est plus resté d'autre chemin que cette crête dangereuse que nous avons devant nous, et qu'il nous faut suivre

comme des danseurs de corde sans balancier. Nos trois Arabes passent d'abord, moi ensuite, puis tous mes amis. En quelques instants nous avons franchi l'abîme, et nous voila cramponnés au flanc du roc de Masada.

Ici recommence une escalade infernale, et à 50 pieds plus haut, nous atteignons un tronçon de rampe sur lequel nous pouvons reprendre haleine. Cette rampe est assise du côté du précipice, sur le reste d'un mur de soutènement, bâti en belles pierres de taille. Ce mur et la rampe n'ont plus que quelques mètres de longueur, ensuite de quoi l'escalade recommence, tout aussi difficile qu'auparavant.

Enfin nous touchons au sommet, nous y sommes tous parvenus sains et saufs, et comme nous ne nous sommes pas arrêtés une seule seconde, 50 minutes nous ont suffi pour arriver jusqu'ici.

La crête que nous avons atteinte, c'est-à-dire celle de l'ouest, est garnie d'édifices ouvrant sur le plateau et adossés au mur d'enceinte. Ce sont des espèces de cases carrées, bien conservées encore, et dans les parois desquelles paraissent fréquemment de petites ouvertures disposées en quinconce, comme les trous d'un pigeonnier.

Devant nous, à moins de cent pas, est une ruine qui ressemble presque à une petite église avec abside circulaire. C'est le Qasr (le palais), me disent mes Bédouins. J'y cours en hâte. La salle principale est terminée par une abside en cul de four, percée d'une petite fenêtre ronde. Toute l'abside est en belles pierres de taille d'appareil; les murailles contre lesquelles elle est appuyée, sont couvertes d'un crépi très-dur, dans lequel sont appliquées des mosaïques d'un genre tout neuf pour moi. Ce sont des milliers de petits fragments rougeâtres de pots cassés, encastrés dans le mortier et formant des dessins réguliers, seul ornement des murailles de cette salle. Quelques petits cubes de pierre, de couleur rouge, blanche et noire, me donnent à penser que la salle est pavée en véritable mosaïque ; j'encourage donc mes Bédouins par l'appât d'un bakhchich, et pendant que je prends le plan de la grande salle et des petites salles attenantes, pendant que Belly fait un croquis de cette ruine si étrange, les décombres sont écartés du sol, et une jolie mosaïque, formée d'entrelacs circulaires, est remise au jour. Elle est malheureusement tout effondrée, et je ne me fais pas dès lors le moindre scrupule d'en enlever quelques échan-

tillons. Quelques fragments de moulures en marbre blanc sont dessinés et cotés. Le sol est jonché de débris de poterie rouge et de morceaux de verre dont j'emporte des échantillons. Personne de nous ne perd son temps, et Edouard lève la porte ogivale d'entrée, pendant que Belly et moi nous travaillons de notre côté.

Quand nous avons fini nos croquis, nous commençons la visite du plateau entier. Partant donc du Qasr, qui est directement à l'est de la porte ogivale, et nous dirigeant vers le nord, nous trouvons une grande citerne rectangulaire, où naturellement il n'y a pas une goutte d'eau, et qui est aujourd'hui envahie par les broussailles. Plus loin, au nord-est du Qasr, est une enceinte quadrangulaire de construction beaucoup plus ancienne que le Qasr et que les autres édifices. Un fossé large et profond la sépare du reste du plateau, à partir du flanc gauche d'une tour carrée en ruine qui domine le terrain et qui est au centre de la face placée en regard du Qasr. Nous y montons et de là nous voyons tout l'intérieur de cette forteresse plus ancienne, coupé, dans le sens du sud au nord, par des files non interrompues de décombres formés de grosses pierres noires irrégulières, restes d'édifices écroulés sur

place. Je ne doute pas que cette enceinte ne soit celle de la Masada, bâtie par Jonathas, au dire de Josèphe. Tout le reste donc est l'œuvre d'Hérodē le Grand.

Quelques murs sont bâtis en grosses pierres régulières, reliées entre elles par des petites pierres tenant lieu des joints de ciment. Ce genre de construction se retrouve aux citernes de Jérusalem et d'Elbireh. Vers l'est, c'est-à-dire du côté de la mer Morte, il n'y a plus de traces d'une muraille aussi belle et aussi solidement bâtie. Cela se conçoit, il n'y avait pas d'attaque à craindre de ce côté que les oiseaux seuls peuvent atteindre directement. Un cordon de décombres borde cependant partout la crête du plateau de Masada.

Du bord où nous sommes alors, nous jugeons à merveille de l'état surprenant de conservation des travaux de siége exécutés sous les ordres de Sylva, et il m'est très-facile d'en prendre un plan cavalier.

Au reste, le plateau est libre d'édifices, si ce n'est vers la pointe nord où est le Qasr et une citerne, et vers la pointe sud où est une autre citerne et un amas de ruines appartenant peut-être à une caserne. Dans le flanc sud du rocher sont percés

un puits et un caveau garni, sur toutes ses parois, d'un ciment très-solide et très-uni. Pour y descendre, il faut s'exposer à un véritable danper, parce que l'on est pour ainsi dire suspendu au dessus de l'Ouad-el-Hafaf, placé à plus de 1,200 pieds au-dessous; il faut, dis-je, atteindre l'entrée d'un escalier de quelques marches qui débouche dans le souterrain. Il serait difficile de n'y pas reconnaître l'un de ces magasins dans lesquels étaient accumulés les provisions qui pouvaient rester à Masada des siècles entiers sans se détériorer. Chemin faisant, nous avions rencontré encore une citerne, ou mieux un puits, et revenant au côté ouest, c'est-à-dire au côté dans lequel est ouverte la porte d'entrée, et contre lequel sont appuyées des tours carrées et des habitations assez bien conservées, ayant l'aspect bizarre de pigeonniers, grâce aux trous réguliers dont leurs parois sont garnies, nous avons achevé tant bien que mal le tour de la place ! Mais combien je regrette aujourd'hui la précipitation avec laquelle nous avons visité ce lieu célèbre ! Certes ce n'eût pas été trop de deux journées, employées sans perte de temps, à recueillir des notes et des croquis dignes de Masada.

Nous étions restés plus de deux heures sur le

plateau ; nos Arabes nous pressaient de redescendre au camp ; ils faisaient sonner bien haut la nécessité d'aller coucher ce soir à un endroit où gens et bêtes pussent trouver de l'eau à boire, et cet argument, vu la chaleur affreuse dont nous souffrions, l'emporta sur notre amour des ruines. Nous nous mîmes donc en devoir de redescendre : monter était un jeu et nous ne pûmes nous rendre compte du danger qu'il y a à grimper à Masada, que lorsqu'il nous fallut reprendre en sens inverse le chemin qui, la première fois, nous avait paru si difficile.

Mattéo avait eu tout le temps de préparer notre déjeuner, auquel on peut croire que nous fîmes honneur. Tous nos fantassins étaient partis avec nos bagages ; nos scheikhs et leurs cavaliers causaient tranquillement, assis en cercle sous un soleil de feu, avec leurs chevaux attachés près d'eux, à la hampe de leurs lances.

A notre arrivée, Abou-Daouk, après le salut et les compliments d'usage, nous pria d'expédier promptement notre déjeuner, afin de pouvoir gagner avant la nuit le point où nous devions camper. Nous ne nous le fîmes pas répéter, et, mangeant les morceaux doubles, nous fûmes bientôt prêts à monter à cheval. J'avoue que,

pour ma part, ce fut avec un vif sentiment de bien-être que je me retrouvai en selle et que ce qui, en tout autre occasion, m'eût paru un exercice fatigant, après la course de Masada et malgré la nécessité de continuer ma carte du pays, me sembla le plus voluptueux des repos.

A 11 h. 20 m., nous sommes en selle, et nous quittons la place où nous avons campé la veille au soir. Après un premier crochet qui nous mène au bord du ravin qui se prolonge jusqu'au flanc droit de la montagne de Sebbeh, nous marchons directement au sud-sud-ouest.

A 1 h. 13 m., nous avons encore incliné vers le sud-sud-ouest; jusqu'à 1 h. 22 m., nous marchons dans cette direction. En ce moment, nous avons, à 40 mètres à droite dans le flanc de la montagne, le lit d'une cascade, auquel aboutit une ravine : nous traversons alors un petit plateau fort étroit, resserré entre la montagne qui est à 15 mètres seulement, et le rivage qui n'est qu'à 25 mètres à gauche. Ce plateau, qui se nomme Rabath-el-Djamous (le lien du buffle), est fermé devant nous par un promontoire de rochers bouleversés, qui avance dans la mer et qui se nomme Redjom-es-Senîn (le monceau des fragments de pierres).

L'occasion est belle pour nous de constater le goût de l'eau de la mer Morte en ce point, et nous sommes trop consciencieux pour nous en priver. Un de nos Bédouins va donc nous remplir deux bouteilles. Je ne crois pas qu'il existe au monde une eau plus effroyablement mauvaise, toute claire et toute limpide qu'elle est. Au premier moment, on lui trouve la saveur de l'eau de mer ordinaire; mais en moins d'une seconde, cette eau agit sur les lèvres, sur la langue et sur le palais, et il n'est pas possible de ne pas la rejeter aussitôt, avec un soulèvement de cœur. C'est un mélange de sel, de coloquinte et d'huile, qui jouit en outre de la propriété de faire éprouver une sensation de brûlure bien caractérisée. On a beau se débarrasser la bouche de cette affreuse liqueur, elle a si violemment agi sur toute la muqueuse, qu'elle vous laisse son goût pendant plusieurs minutes, en occasionnant une constriction assez douloureuse de la gorge. L'eau de la mer, puisée à la pointe nord, est horriblement amère et salée; mais c'est de la limonade, en comparaison de celle que nous venons de goûter.

A 1 h. 26 m., nous commençons à gravir le Redjom-es-Senîn dont nous atteignons la crête

à 1 h. 31 m. A notre droite est un piton élevé qui borde un ouad assez large dont nous traversons deux bras, c'est l'Ouad-omm-el-Bedoun (la vallée mère des antilopes). Nous cheminons sur une plage formée de petit gravier. Devant nous est une montagne toute brûlée et toute déchiquetée, sur le flanc de laquelle nous avons à gravir ; c'est le Djebel-Hatroura. A 1 h. 51 m., nous commençons à monter ; à 2 h. nous atteignons la crête, et à 2 h. 3 m., notre route redescend le long du flanc du Djebel-Hatroura. C'est la plus hideuse montagne qui puisse se voir. Son flanc, qui s'incline très-rapidement pour plonger dans la mer Morte, est un véritable chaos de blocs déchirés et bouleversés violemment. Sans doute nous sommes proches d'un volcan, et effectivement, bientôt nous trouvons en place une belle coulée de lave, qui vient de l'ouest et qui semble une voûte de fonte, formée de couches concentriques. Jusqu'à 2 h. 30 m., nous ne faisons que monter et descendre sur le flanc de la montagne, à travers les roches usées par les siècles. La vraie descente commence alors, et à 2 h. 34 m. nous traversons l'Ouad-Hatroura, qui va aboutir à un immense cratère encombré de roches éboulées; à 2 h. 40 m.

seulement, nous sommes en face de la limite sud de ce cratère.

Nous nous retrouvons alors sur la plage, à très-peu de distance de la rive et dans une plaine de près de 800 mètres de largeur, encombrée de mamelons de sable assez élevés, et qui nous sépare des hautes montagnes. A 3 h., nous sommes au pied d'un petit mamelon surmonté d'une ruiné carrée, bâtie en belles pierres de taille ; c'est un petit fort de construction antique nommé aujourd'hui Qalaat-Embarrheg. Il n'est guère qu'à 20 mètres à notre droite ; des décombres répandus sur une très-grande superficie avoisinent le Qalaat. Voilà des ruines qu'il faudrait visiter ; mais pour ce soir le plus pressant est de trouver de l'eau à boire et de rejoindre nos bagages. A la manière dont nos scheikhs nous ont pressés de marcher, pendant toute la journée, nous nous croyons bien éloignés encore de notre campement.

Au pied du Qalaat-Embarrheg est un ouad profond de 20 mètres, dans lequel nous entrons et que nous remontons, en inclinant directement à l'ouest ; l'ouad a 50 mètres de largeur à peu près. Au bout de quelques cents pas, nous reprenons la direction sud, et nous nous trou-

vons au milieu d'un immense espace fermé de tous côtés par des murailles de roches à pic, s'élevant à perte de vue. Là sont dressées nos tentes ; là nos chevaux, tout ragaillardis, mangent avec avidité de ces roseaux qu'ils aiment tant ; là notre cuisine est installée. Tout notre monde a repris un air de fête ; évidemment nous avons de l'eau à discrétion. Cet ouad se nomme, en effet, ouad-el-maïet-Embarrheg (vallée de l'eau d'Embarrheg, de l'eau qui murmure ?)

Sur le flanc occidental de l'espace où est assis notre camp, plusieurs pans de muraille, très-régulièrement bâtis et d'assez bel appareil, sont suspendus à 10 ou 15 mètres au-dessus du sol. A quoi pouvaient servir de telles murailles ? J'avoue que je n'en sais absolument rien ; demander des renseignements aux Arabes, quand on voudrait tirer d'eux autre chose que des noms de lieu, c'est peine perdue. A Sebbeh les redoutes de Sylva étaient pour Hamdan, Maqbourat-el-Belad, les cimetières de l'endroit. Ici, à Embarrheg, les ruines sont comme à Ayn-Djedy, Besathin, des jardins : me voilà bien avancé !

Une fois descendu de cheval, après avoir con-

templé quelques instants l'étrange salle rectangulaire à ciel ouvert, dans laquelle nous sommes logés et qui semble sans issue, je demande aux Arabes où ils ont trouvé des roseaux et de l'eau, et ils me montrent le fond méridional en me disant : Hon — là ! — Je serais bien tenté de croire qu'ils se moquent de moi, si je n'avais sous les yeux des preuves du contraire. Le plus sage est d'y aller voir. Nous partons donc, et qu'on juge de notre surprise, quand arrivés au fond de notre enclos, nous voyons s'ouvrir vers l'ouest, une véritable fissure de 8 ou 10 mètres de largeur au plus, encombrée de magnifiques roseaux, d'arbres nombreux de dix espèces différentes et de véritables lianes qui s'élancent des uns aux autres. Le bruit charmant de l'eau qui coule sur la rocaille, se fait entendre à quelques pas ; c'est celui d'un ruisseau frais et limpide, qui descend doucement et vient se perdre dans le sable le plus fin, au point même où l'on pénètre dans ce pittoresque ravin. Un autre bruit que celui de l'eau retentit dans le fourré, c'est celui des chants joyeux de nos Bédouins, des yataghans qui frappent à coups redoublés les roseaux et les arbres, et des craquements de ceux-ci quand ils tombent. D'autres Arabes

boivent et font les ablutions dont ils ont été sevrés, depuis Ayn-Djedy; cet exemple est trop bon pour que nous ne nous empressions pas de le suivre.

Belly et Loysel dessinent; Edouard, Rothschild et moi nous cherchons des insectes et des plantes, et jusqu'au moment où l'obscurité nous chasse de ce réduit enchanteur, nous ne songeons pas que notre festin nous attend. Nous rentrons enfin au camp où j'ai une longue conversation avec Abou-Daouk. Jusqu'à présent le brave scheikh nous avait détournés de passer sur la rive orientale du Bahr-Louth, et il nous avait laissé entrevoir qu'il ne se souciait pas le moins du monde de nous y accompagner. Ce soir il a changé d'avis; il nous accompagnera partout où nous voudrons, avec son monde, et notre joie est grande, on le pense bien, de voir que nos espérances sont sur le point de se réaliser. La bonne volonté présente du scheikh tient un peu, j'imagine, au service qne je lui ai rendu, en guérissant son ophthalmie. En lui conseillant l'emploi de la pommade de Régent, je lui avais annoncé qu'il souffrirait plus pendant les deux premiers jours, puis que le mieux se manifesterait; ma prédiction s'est accomplie; l'inflamma-

tion s'amortit, et Abou-Daouk, qui a le plus grand désir de me soutirer la petite boîte de pommade qui l'a tiré d'affaire, est prêt à faire tous les sacrifices pour l'obtenir ; toutefois, il n'ose pas encore me la demander, mais cela vindra incessamment. Il faudrait que je me fisse d'étranges illusions sur le caractère arabe, pour n'en pas être parfaitement sûr à l'avance.

Notre soirée est délicieuse ; la joie est assise autour de tous les feux ; tchibouk, café et causeries vont leur train ; je n'ai pas encore vu notre camp si franchement gai. A Sebbeh on chantait et on dansait, c'est vrai, mais on avait soif. Ce soir que nous manque-t-il? Rien. Nos hommes heureux de l'instant présent, insoucieux des heures à venir, se reposent sous le plus beau ciel de la terre, à l'abri du moindre souffle, avec l'abondance pour compagne.

La joie est contagieuse ; elle nous a tous gagnés, et n'était la fatigue qui nous reste de la dure matinée de Sebbeh, nous ne serions pas pressés de regagner nos couchettes. Mais demain nous avons une longue journée à faire, un mauvais pas à passer, nous dit-on ; reposons-nous donc, afin de faire face bravement aux difficultés qui nous attendent.

Le frère d'Abou-Daouk nous a quittés et a continué sa route ; il est allé en avant pour sonder les dispositions des tribus nomades dont nous avons à traverser le territoire ; des réponses qu'il rapportera, dépend le succès de notre voyage. Tout dort, excepté nos sentinelles ; j'ai terminé ma besogne du jour, et je puis enfin faire comme les autres, à ma très-vive satisfaction. A demain donc.

12 JANVIER.

Ce matin, ma première visite a été pour le beau ravin que nous allons quitter pour toujours, très-probablement. Il me paraît tout aussi frais et aussi riant qu'hier soir. C'est décidément un des endroits les plus pittoresques du monde entier, et je comprends à merveille que des ruines considérables attestent la présence d'une station militaire, auprès d'une source pure et abondante comme celle d'El-maïet-Embarrheg. A mon retour au camp, je trouve les tentes abattues et le déjeuner servi ; comme je ne veux pas partir sans avoir examiné de près le Qalaat-Embarrheg que je n'ai aperçu qu'en passant, et sans m'être formé une idée un peu plus nette sur la nature

et l'origine de cette ruine curieuse, je me hâte, j'appelle mon fidèle Ahouad, je monte à cheval, en jetant un dernier regard d'adieu au délicieux ouad qui nous a servi de gîte, et je cours aux ruines. C'est bien un *castellum* ou petit fort, bâti sur un mamelon qui domine de 50 mètres environ le plateau formant la rive gauche de l'ouad. Ce mamelon se relie au flanc de la montagne. L'appareil de la construction est semblable à celui de la piscine de Besetha et de certaines murailles de Masada, c'est-à-dire que les assises de belles pierres de taille, et ces pierres elles-mêmes, sont jointoyées par des pierres de très-petit échantillon.

Il me paraît assez naturel d'admettre que nous avons ici des ouvrages militaires, construits par les Juifs, enlevés plus tard par les Romains et utilisés par ceux-ci, pour fortifier une station aussi importante que celle que devait nécessairement présenter la plus belle de toutes les sources placées sur la route du pays de Canâan vers la Moabitide.

Pendant que je prends des notes et que je me rends compte de la disposition générale de la ville antique, quelle qu'elle soit, qui a existé à l'entrée de l'Ouad-el-maïet-Embarrheg, et que

j'identifie avec la Thamara d'Eusèbe, tout mon monde et tous nos bagages débouchent du ravin et, gravissant la rive droite, marchent directement au sud. Je me hâte de les rejoindre et je quitte le pied du *castellum* à 8 h. 49 m. Il me faut 5 m. pour être de l'autre côté de l'ouad. Je passe le mur méridional de l'enceinte de Thamara, après avoir traversé un assez vaste espace couvert, à droite et à gauche, de décombres semblables à ceux que j'ai observés à Ayn-Djedy.

Nous avons à notre droite une montagne élevée, dont le point culminant est à environ 2 kilomètres. Nous sommes sur la plage même, et la mer n'est qu'à 80 mètres de nous.

Depuis 9 h. 42 m., nous marchions directement au sud. A 9 h. 58 m., nous marchons au sud-sud-ouest. Nous apercevons à 500 mètres, le mur vertical d'un immense cratère encombré de monticules de sable. La plage n'a, en ce point, que 50 mètres de largeur, et au delà du cratère, s'ouvre, à 1,500 mètres, l'Ouad-ez-Zouera dont nous sommes séparés par une plaine couverte de mamelons de sable.

Ici nous faisons une première halte de 5 m., pour entendre les recommandations du scheikh Abou-Daouk. Il paraît que le pays dans lequel

nous entrons est mal famé, et qu'il y aurait de l'imprudence à laisser voyager nos bagages tout seuls.

A 10 h. 12 m., nous reprenons notre marche, en serrant le plus possible les rangs de la caravane, et nous cheminons au sud-est; ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, nous sommes alors à environ 1,500 mètres de l'embouchure de l'Ouad-ez-Zouera. A notre gauche, la plage s'élargit rapidement, et se couvre de petits arbres qui forment un véritable fourré, dans lequel paraissent des soudes ou kali de taille arborescente, et que l'on prendrait pour des tamariscs, si ce n'étaient évidemment des plantes grasses. La plaine que nous traversons est jonchée de grosses pierres et de cailloux roulés. Au sud, s'ouvre une autre plaine garnie de seyal clairsemé. C'est la plaine de Sdoum (de Sodome!) que borne à l'horizon le Djebel-el-Haoua. Le fond de cette petite plaine est couvert de mamelons de sable, qui commencent à 2 kilomètres environ, et règnent ensuite jusqu'au pied de la montagne.

Une autre montagne est devant nous, et ses premières pentes sont à 150 mètres au plus. Cette montagne, c'est le Djebel-Sdoum, ou Djebel-el-Melehh, la montagne de Sodome enfin.

Dieu soit loué! nous y sommes parvenus sains et saufs.

Pendant que nous contemplons, avec une joie bien vive, ce lieu que nous avons atteint sans danger, il est vrai, mais avec de cruelles fatigues, Belly, Loysel et Rothschild, sans prévenir personne, s'enfoncent dans le fourré, dans l'espérance d'y trouver un gibier imaginaire. Nos scheikhs se mettent en colère; ces taillis sont peuplés. à les entendre, de voleurs et d'assassins. Pendant quelques minutes, nous crions à tue-tête pour rappeler nos chasseurs intrépides; ils ne répondent pas, et nous envoyons quelques-uns de nos hommes courir après eux,

Abou-Daouk est furieux. « Si vous voulez que je vous accompagne, nous dit-il, et que je vous ramène vivants, ne vous écartez plus les uns des autres; car je ne répondrais plus de vous; d'ailleurs il n'y a pas que les voleurs à craindre ici. Voyez ce trou : c'est celui qu'a fait, il y a un an, un malheureux chameau qui s'est englouti dans un abîme sans fond, entr'ouvert subitement sous ses pieds. Voulez-vous qu'il vous en arrive autant? voulez-vous être assassinés ou tout au moins dépouillés? faites tout seuls des promenades du genre de celles que font en ce moment

vos compagnons, et vous n'attendrez pas longtemps ce que vous serez allés chercher, malgré mes conseils. » Heureusement nous en sommes quittes pour la peur. Nos Bédouins ont rattrapé les imprudents, qu'ils ramènent auprès de nous et que je gourmande le plus sérieusement que je puis, en leur montrant le trou affreux auprès duquel nous sommes arrêtés, afin de les dégoûter de la manie de courir des chances beaucoup plus fâcheuses que ne le vaudraient toutes les perdrix de la terre.

Une fois réunis, nous nous remettons en marche, et, nous dirigeant à l'est, pour contourner le pied de la montagne de Sel ou de Sodome, nous nous trouvons, à 10 h. 38 m., juste entre le pied de cette montagne étrange et la mer. Celle-ci est à 250 mètres de nous, et la montagne à 50 mètres seulement. La plage sur laquelle nous cheminons, est formée de sable couvert d'efflorescences salines et extrêmement meuble. Le pied de nos chevaux y enfonce constamment jusqu'au-dessus du boulet. A gauche, sont de petites flaques d'eau formant de véritables salines, qui produisent un sel parfaitement cristallisé et d'une blancheur éblouissante. Un Bédouin presque nu est là qui forme des tas de ce sel.

Nous nous approchons de lui, et nous lui en demandons une ou deux poignées, qu'il nous donne avec empressement. Comme nous lui donnons, à notre tour, deux ou trois piastres, en échange de son sel, il paraît tout émerveillé de notre munificence.

Après cinq minutes de halte auprès de notre salineur, nous reprenons assez péniblement notre marche dans ce terrain fatigant. A 10 h. 59 m., nous passons à côté d'un monticule de 15 mètres de diametre, couvert de grosses pierres brutes et à l'aspect calciné, qui ont évidemment fait, Dieu sait quand, partie d'un édifice rond, qui dominait le bord même de la mer! celle-ci n'est qu'à 30 mètres à notre gauche, et le flanc de la montagne à 20 mètres au plus. La vue de cette ruine me frappe vivement, et je pense tout naturellement à Sodome. J'interroge Abou-Daouk. « Qu'est-ce que cela ? lui dis-je. — Qasr-Qadim, un ancien château, me répond-il. —Et son nom : — Redjom-el- Mezorrhel (le monceau de pierres bouleversées, ou mieux versées, répandues ). »

J'ai sous les yeux les ruines d'un édifice qui fit jadis partie de Sodome. Le scheikh. Abou-Daouk est fort explicite sur ce point. Quand je

lui demande où était la ville de Sdoum : Ici, dit-il. — Et cette ruine était-elle de la ville maudite ? — Sahihh ! (sûrement). — Y a-t-il d'autres ruines de Sdoum ? — Nâam ! Fih kherabat ktir (oui, il y a beaucoup de ruines) — Où sont-elles ? — Hon oua bon ! (là et là), — et il me montre la pointe de la montagne de Sel, que nous venons de contourner, et la plaine plantée de seyal, qui s'étend au pied de cette montagne, jusque vers l'Ouad-ez-Zouera.

Trois fois hélas ! il est trop tard maintenant pour retourner en arrière et pour aller contempler ces ruines, ne fût-ce qu'un instant. Mais un bon averti en vaut deux ; et comme dans quelques jours nous reviendrons ici, je me promets bien de regarder un peu mieux et de voir ce que sont les ruines que mon brave scheikh vient de me signaler. Je ne sais pas, en vérité, si j'ai plus de plaisir à apprendre qu'au retour je pourrai contempler les ruines de la fameuse Sodome, que je n'ai de regret de n'en avoir aperçu aujourd'hui que cette espèce de poste avancé, placé comme un phare au bord même de la mer, et qui se nomme le Redjom-el-Mezorrhel. Au reste, la halte que j'ai dû faire au trou du chameau, pour ecevoir la semonce d'Abou-Daouk, et l'in-

quiétude que m'a causée, pendant quelques minutes, l'imprudence de mes compagnons, m'ont tout naturellement empêché d'examiner avec autant de soin que je l'eusse fait en toute autre circonstance, le pied et le flanc même de la montagne de Sel. Au retour des chasseurs, nous avons repris très-lestement notre marche, pour rattraper le temps perdu, et comme à mon tour j'ai péroré les promeneurs aventureux, j'ai en définitive une assez bonne excuse à me donner à moi-même, pour justifier en quelque sorte la négligence dont j'ai en ce moment un si cuisant regret. Au retour je la réparerai de mon mieux.

Pendant une heure, nous avons constamment marché dans le même terrain efflorescent et meuble, entre la montagne de Sel et la mer. Nous tenant toujours à égale distance à peu près de l'une et de l'autre, c'est-à-dire à 50 mètres environ du bord de l'eau, et à 30 mètres des escarpements, nous suivons ainsi tous les contours que forme le flanc de la montagne, qui en son point le plus élevé n'a guère que cent mètres de hauteur.

A 11 h. 52 m., nous nous arrêtons enfin pour déjeuner auprès d'une grotte qui traverse, dit-on, la montagne de Sodome d'un flanc à l'autre,

et qui s'appelle el-Morharrah, c'est-à-dire tout simplement la grotte. Dans cette grotte, nous dit Abou-Daouk, se réfugient les voleurs habitués à détrousser les rares passants qui s'aventurent dans ce pays. Pauvres voleurs ! ils doivent faire maigre chère, ils ont une triste demeure dans la grotte devant laquelle nous voici arrêtés, pour manger quelques poules étiques et du pain moisi.

Un mot maintenant sur l'aspect général de la montagne de Sel. Le djebel-el-Melehh ou djebel-Sdoum présente une masse compacte de sel gemme, dont la hauteur varie, mais ne dépasse guère 100 mètres. Sa teinte est grisâtre, mais certaines couches superposées sont colorées en vert et en rouge. Au sommet, le sel est recouvert d'une couche argileuse d'un blanc sale. En quelques points on distingue très-nettement, sur la montagne, des mamelons de sable verdâtre de même nature que ceux que nous avons déjà tant de fois rencontrés, à partir de Sebbeh. Tout le flanc que nous venons de longer présente de nombreuses fissures creusées par les eaux de l'hiver, et des éboulements considérables. En beaucoup de points paraissent d'énormes aiguilles de sel. Toutes les masses ébranlées, et

celles qui tiennent encore à la montagne, ont leur superficie profondément sillonnée à arêtes obtuses, par les pluies qui de temps en temps viennent en dissoudre la surface. Enfin partout où la roche surplombe, sa partie inférieure est tapissée de véritables stalactites de sel.

A midi 36 m., nous remontons à cheval et nous nous dirigeons en bon ordre au sud-sud-est. A peine sommes-nous en marche, à l'entrée d'une plaine effondrée et tout efflorescente, qu'un mouvement inaccoutumé se manifeste dans notre caravane. Abou-Daouk et les autres cavaliers partent au galop. Hamdan, qui est devenu pâle comme un mort, les suit presque aussitôt, et tous nos fantassins qui se sont dépêchés de tirer leurs fusils de dessus leurs épaules, et de retrousser leurs chemises, afin d'avoir tous leurs mouvements libres, vont en hâte se ranger autour de leurs scheikhs respectifs. L'un d'eux, qui était resté un peu en arrière, court à toutes jambes, en apprêtant son arme, probablement afin de ne pas être accusé de s'être attardé volontairement en ce moment. « Qu'est-ce donc? dis-je à Mohammed qui s'est rapproché de moi et qui a, comme tous les autres, saisi son fusil. — Tu les vois bien. — Qui? — Des voleurs! Ce

sont les Ahouethat ! » Je déclare qu'en ce moment je ne voyais absolument rien, et que ce ne fut que quelques minutes après, que j'aperçus une trentaine d'hommes à pied, de fort mauvaise mine, presque nus, mais armés de fusil à mèche, de yataghans et de dabbous ou massues de bois dur. Evidemment nous faisions là une mauvaise rencontre.

En un clin d'œil tous nos fusils furent armés, et tous nos pistolets disposés à portée de la main. Nos mulets de charge et nos moukres se tenant réunis à quelques pas derrière nous, n'avançaient qu'à contre-cœur. Lorsque Abou-Daouk arriva près des bandits, tous étaient assis sur un revers de la grève, caressant de la main les armes qu'ils avaient apportées. Un colloque s'était déjà établi entre eux, lorsque nous arrivâmes nous-mêmes en peloton serré sur le lieu de la scène. A la vue de nos fusils à deux coups, et de la foule de pistolets dont nous étions munis, les coquins jugèrent plus prudent de se dispenser de nous attaquer. Abou-Daouk leur avait dit : Je vous donne une demi-minute pour être tués jusqu'au dernier ; et quand ils furent convaincus que la chose était extrêmement probable, ils changèrent de ton. Se levant alors, cha-

cun d'eux s'approcha de l'un de nos hommes, colla son front contre le sien, en lui prenant la main, et l'embrassa ensuite à trois ou quatre reprises, comme aurait fait le plus tendre frère.

Il était alors midi 49 m. Les projets hostiles une fois mis de côté, nos nouveaux amis nous offrirent l'hospitalité dans leur campement, et nous ne savions trop encore si nous devions accepter, quand deux nouveaux cavaliers, accourant sur nous à fond de train, vinrent se mêler à la conversation; c'étaient le frère d'Abou-Daouk et un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, nommé Sellam-el-Lahman, scheik des voleurs avec lesquels nous venions de faire connaissance.

Le frère d'Abou-Daouk, ainsi que je l'ai déjà dit, avait pris les devants, pour aller sonder les dispositions des tribus établies de l'autre côté de la mer Morte, dans le Rhôr-Safieh où nous voulions aller camper ce soir même. Les premiers êtres vivants qu'il avait rencontrés, étaient ces Ahouethat, dont les tentes étaient dressées dans le Rhôr, à la sortie même de la plaine fangeuse qui se déroulait devant nous et que nous avions à traverser. Il s'était naturellement adressé à

leur scheikh Sellam qui avait consenti à nous recevoir dans son campement, grâce à l'appât d'un bakchich. Ses fidèles sujets avaient alors déclaré qu'ils en voulaient leur part; que sinon ils viendraient au-devant de nous, pour nous attaquer, nous tuer et nous dépouiller. — Vous n'aurez rien du tout, leur avait répondu Sellam; allez, et grand bien vous fasse !

Les bons avis du frère d'Abou-Daouk avaient décidé Sellam à ne pas se mêler d'une attaque où tous ses hommes se feraient infailliblement casser la tête, et voilà pourquoi ses subordonnés étaient arrivés les premiers, au point où ils comptaient bien se divertir à nos dépens. J'ai dit comment leur mauvais vouloir avait été de courte durée, et comment ces braves gens avaient eu le bon goût de préférer la paix à la guerre.

Sellam vint droit à moi, après quelques mots jetés à ses bandits, et que je n'entendis pas ; me prenant alors délicatement le bout de la barbe, il me la baisa le plus révérencieusement du monde en m'appelant son père, puis le drôle se mit à caracoler et à faire de la fantasia, en nous souriant à tous de l'air le plus galant. Il était monté à poil sur une petite bête bai-brun, qui

n'avait pour tout harnachement qu'un mauvais bout de ficelle, et qu'il maniait avec une agilité merveilleuse. Sellam n'avait qu'une courte chemise de toile grise et un kafieh. Sur son flanc gauche était attaché un yataghan à lame droite, engaîné entre deux plaques de bois reliées par des ficelles. Quelque misérable que fût l'accoutrement de ce scheikh, je dois avouer qu'il avait la meilleure grâce du monde, et que tous ses mouvements se mariaient si bien à ceux de son petit cheval, que tous deux semblaient un fragment vivant des frises du Parthénon.

Tout ce que je viens de raconter se passa en quatre minutes, et à midi 53 m., nous nous remîmes en marche, droit à travers la plaine qui s'ouvrait devant nous, et vers le sud-sud-ouest. Le flanc de la montagne de Sel était alors à 100 mètres sur notre droite; nous la longeâmes ainsi en nous éloignant de son pied, jusqu'à 1 h. 26 m., que nous nous trouvâmes vis-à-vis de son extrémité sud, et à 800 mètres de cette extrémité. Au delà recommençaient les éternels mamelons de sable verdâtre, si semblables à des ruines. Le terrain sur lequel nous avancions avec difficulté était fangeux, et formait une plaine effondrée, absolument nue, et dépouillée

de toute apparence de végétation. Cette plaine c'est le Sabkah (la plaine de boue salée).

A 1 h. 31 m., nous coupâmes un large lit de rivière où il y avait beaucoup d'eau. Ce cours d'eau et ceux que nous rèncontrâmes un peu plus loin, se nomment parmi les Arabes ech-Chothnah (les impétueux). Une fois sur l'autre rive, nous avons tourné à l'est-sud-est, puis immédiatement à l'est; il était alors 1 h. 33 m.

A ce moment tous les Ahouethat, sauf leur scheik Sellam, nous ont quittés, et allongeant vigoureusement le pas ils ont regagné, beaucoup plus rapidement que nous, la rive orientale de la mer Morte. Un immense fourré de roseaux est à quelques kilomètres devant nous; ce fourré sépare la Sabkhah du Rhôr-Safieh, et c'est là qu'est établi le campement de nos nouveaux amis, dans le dévouement desquels nous n'avons pas encore, je l'avoue, une confiance illimitée. Sellam ne cesse de faire de la fantasia autour de nous, en nous prodiguant les protestations les plus merveilleuses; mais je vois, à la figure un peu soucieuse d'Abou-Daouk et de Hamdan, que les belles phrases de Sellam sont une monnaie de peu de valeur, et d'instinct nous comprenons tous que nous ferons bien de

nous tenir dorénavant un peu mieux encore sur le qui-vive.

A notre droite nous avons une chaîne de collines élevées qui bornent au sud la Sabkhah dans laquelle nous sommes engagés.

Depuis 1 h. 47 m. jusqu'à 2 h. 12 m., nous traversons de nouveaux cours d'eau : tous sont assez rapides et coulent directement du sud au nord, c'est-à-dire qu'ils vont se jeter dans la mer Morte. Le sol, sur lequel nous n'avançons qu'avec de grandes difficultés, est profondément détrempé et glissant; les pieds de nos chevaux s'y enfoncent jusqu'au boulet, et les malheureuses bêtes ont toutes les peines du monde à se dégager de la fange tenace dans laquelle elles s'engluent à chaque pas. Nous avons soin de marcher les uns derrière les autres et de suivre exactement la piste tracée par nos cavaliers arabes. Cette précaution est fort sage, car les fondrières abondent dans cette plaine désolée.

A 2 h. 36 m., nous faisons un crochet pour couper un nouveau cours d'eau très-considérable; à 2 h. 49 m. nous entrons dans les roseaux qui sont d'une hauteur immense et tellement serrés, que nous avons besoin de prendre de grandes précautions pour ne pas nous séparer

les uns des autres. Les Ahouethat auraient beau jeu pour nous tuer là-dedans jusqu'au dernier, si l'envie leur en venait, et je confesse que nous nous préoccupons un peu du parti qu'ils ont pris de nous laisser en route, et de courir se jeter dans ces roseaux maudits où nous n'avançons qu'au hasard, et en ne voyant qu'à grand'peine le cavalier qui nous précède et celui qui nous suit.

Au bout de quelques minutes les roseaux disparaissent, le terrain se raffermit un peu, et nous entrons pour tout de bon dans le Rhôr-Safieh. Cette fois nous sommes dans une véritable forêt ; mais quelle étrange forêt ! Elle se compose de faisceaux de minces troncs d'arbres, entrelacés et serrés les uns contre les autres, comme les bâtons d'un fagot ; des milliers de branches, hérissées d'épines, s'entortillent, grimpent et retombent dans tous les sens autour de ces bouquets inextricables formant d'innombrables massifs de quelques pieds de diamètre, massifs qu'il est impossible de côtoyer sans y laisser accrochée quelque partie de son costume. Dans les intervalles des bouquets d'abres, la terre humide et grasse est couverte de tiges desséchées de doura, chaumes gigantesques de la moisson

dernière; partout le sol est profondément fouillé par les sangliers qui abondent dans le Rhôr et qui y vivent comme ils peuvent, en se garant des panthères. Sur toutes les hautes branches sont perchées de délicieuses petites tourterelles roses, qui nous regardent passer sans se préoccuper autrement de notre présence; il est clair que ces jolis oiseaux vivent en bonne intelligence avec les Bédouins. Par-ci par-là des colibris, à la collerette de rubis et d'émeraude, voltigent d'arbre en arbre, bien plutôt dérangés par le bruit que nous faisons en cheminant à travers les tiges sèches, qu'effrayés par la venue d'un danger connu.

Nous voilà donc décidément cette fois dans un monde tout nouveau pour nous; nos chasseurs voudraient bien se donner le plaisir d'abattre quelques-uns des oiseaux que nous admirons; mais j'ai formellement interdit les coups de fusil, car il suffirait du plus léger malentendu pour amener ici quelque fâcheuse collision. D'ailleurs nous voyons sans cesse courir sur nos flancs, à travers les petites clairières plantées de doura, des troupes de Bédouins armés, et en ce moment nous ne savons pas trop si ce sont des amis ou des ennemis qui attendent

une bonne occasion de nous envoyer à chacun une balle. Nous nous tenons donc sur nos gardes, bien que le scheikh Sellam continue à faire de la fantasia, en ne s'arrêtant que pour venir me prendre délicatement la barbe du bout de ses doigts, qu'il baise ensuite avec respect. Enfin nous arrivons à un espace de la forêt où les arbres ont été hachés par les hommes et les bêtes; dans tous les sens de petites tentes noires, hautes de trois ou quatre pieds au plus, sont accrochées aux broussailles, et nous mettons enfin pied à terre dans une clairière placée au centre du campement : c'est la place publique de la cité présente des Ahouethat.

Les hommes qui longeaient au pas de course notre colonne en marche, arrivent en même temps que nous : ce sont nos Thâamera et nos Djahalin qui, redoutant une embuscade, battaient les buissons à droite et à gauche, en éclaireurs habiles et dévoués. A la grâce de Dieu! maintenant nous sommes dans la gueule du loup; reste à faire tout ce que nous pourrons, pour nous en tirer avec le moins de désagrément possible.

En un clin d'œil, Sellam a ramené son petit cheval bai à sa tente, et il est revenu près de

nous, en bondissant à travers les halliers. Il commence par écarter assez cavalièrement tout son monde, qui nous entoure avec la curiosité de sauvages qui n'ont jamais vu d'Européens. Parmi eux nous retrouvons toutes les faces patibulaires que nous avions été si médiocrement flattés de rencontrer au Djebel-el-Melehh, quelques heures auparavant, et entre autres un grand vilain nègre auquel, d'un accord unanime mais tacite, nous avions destiné chacun notre première balle, tant il avait, plus que tous ses compagnons, une tournure désobligeante. Tout ce monde-là est resté en armes. Nous imitons ce bon exemple, et nous faisons admirer aux plus curieux nos pistolets et nos fusils, pendant que nos tentes se dressent.

Sellam se hâte de tracer autour de notre camp une ligne qu'il défend de franchir à ses subordonnés, et ceci fait, il nous dit que dans cette enceinte nous sommes sous sa protection, que nous n'avons absolument rien à craindre et qu'il ne nous sera rien dérobé. Effectivement, les Ahouèthat respectent nos limites, et bien qu'ils encombrent tous les abords de notre gîte et nous fassent voir beaucoup trop de figures peu gracieuses, nous en venons assez promptement

à nous accoutumer à cette curiosité tenace.

Quelques minutes après, Sellam se remontre à nous, traînant par les oreilles deux moutons qu'il m'offre en présent et qu'il se dispose à égorger à mes pieds pour me faire honneur; mais je le prie d'aller exercer plus loin son métier de boucher. Un peu plus loin, pour lui c'est trois pas, à ce qu'il paraît; car il se met très-rondement à l'œuvre, avec l'assistance de deux ou trois bandits de même farine, et, en quelques instants, les carcasses toutes pantelantes des deux pauvres bêtes sont livrées à Mattéo, à la vive satisfaction de nos Arabes qui voient enfin poindre le festin toujours promis, et jusqu'ici toujours remis à une occasion prochaine qui ne venait jamais.

Après son cadeau de moutons, Sellam, qui connaît à merveille, comme on le voit, les devoirs de l'hospitalité biblique, revient encore une fois suivi de son fils, petit bambin de trois à quatre ans, court vêtu comme monsieur son père, et portant entre les mains une écuelle de bois, crasseuse outre mesure, mais remplie de lait de chamelle. N'en pas boire, ce serait faire affront à notre hôte; je bois donc en fermant les yeux, mais sans grimace, et je me hâte de faire

passer à la ronde la bienheureuse écuelle, de laquelle chacun de mes compagnons tire, à son tour, un régal qu'il aurait volontiers laissé tout entier à autrui.

Quand Sellam n'est plus sur notre dos, Hamdan, qui n'est pas du tout rassuré, nous recommande une prudence et une surveillance infatigables. Abou-Daouk en fait autant; mais sa bonne grosse figure n'a pas perdu un atome de sa sérénité habituelle; son ophthalmie est guérie, c'est donc pour le quart d'heure une joie très-grande qui ne lui laisse pas le temps d'avoir peur. D'ailleurs, ce n'est pas son habitude, à ce qu'il paraît, et il rit d'aussi bon cœur aujourd'hui qu'hier, en montrant ses deux interminables dents. « Tu es chez d'affreux coquins, me dit-il ; tous ces Ahouetaht sont des voleurs de première qualité, mais nous les empêcherons bien de te prendre quoi que ce soit; seulement, ne fais pas de promenade loin du camp ; il pourrait t'arriver malheur. » Hamdan, dont la physionomie est singulièrement pâle et souffreteuse, a jugé à propos de quitter son turban, et il s'est embédouiné du mieux qu'il a pu, en se servant du kafieh à la méthode de nos hôtes, c'est-à dire en s'en couvrant la tête et en

le reliant autour de son tarbouch avec une corde de poil de chameau.

Pendant qu'on dresse nos tentes, les hommes de notre escorte exploitent le taillis et font la provision de bois nécessaire pour les feux de notre cuisine et des bivouacs. Nos deux moutons se rôtissent grand train, et Edouard, Philippe et moi, nous profitons de ce moment de liberté, pour faire, dans le fourré qui entoure notre camp, une riche moisson botanique. Ici, l'*asclepias procera* reparaît en énorme quantité; mêlée aux *neubp* et aux *âreq*, etc., etc., tous arbres que nous connaissons fort peu en Europe. Parmi les buissons, je trouve encore une charmante petite cucurbitacée, à fruit long, à feuillage et à tiges rudes au toucher comme une râpe qui court de branche en branche et s'y cramponne si bien, qu'il est très-difficile d'en extraire des échantillons. Enfin l'indigotier pullule.

Notre herborisation n'est pas de longue durée; car chaque fois que nous sommes à dix pas des tentes, un de nos Thâamera ou de nos Djahalin court nous supplier de rentrer et de ne pas nous exposer à quelque mésaventure. Nous serions bien tentés de ne pas trop tenir compte de ces avertissements que nous regardons déjà comme

inutiles, tant on est prompt à ne croire au danger que lorsqu'il est arrivé; mais le jour baisse rapidement, et nous nous décidons alors à regagner pour tout de bon notre camp.

Une fois revenus, nous nous extasions niaisement sur l'admirable hospitalité des Ahouethat; ce sont de bien braves gens, disons-nous à qui mieux mieux; et que ces mœurs sont touchantes! comme elles sont identiques avec tout ce que nous apprend la Bible! nous sommes en pleine vie de patriarches; c'est admirable! etc., etc. Je fais grâce au lecteur de nos élans d'enthousiasme, car nous eussions été mieux avisés de nous émerveiller un peu moins naïvement.

Somme toute, voilà encore une journée qui s'est passée sans autre chose qu'une alerte insignifiante, et nous nous figurons que ce sera toujours comme cela; confiance qui nous honorait et dont nous n'avons pas tardé à revenir, en appréciant plus sainement les hommes et les mœurs à qui nous avions à faire.

Après le dîner, qui s'est passé fort gaîment, nous avons travaillé, comme de coutume, à mettre en ordre nos notes et nos conquêtes de la journée; puis nous avons dormi sans la moindre inquiétude. Seulement je fais une remarque :

c'est que notre petite armée qui, à Sebbeh, chantait et dansait de joie à la seule annonce d'un mouton qui n'était pas venu, ne danse et ne chante pas ce soir, que le mouton a été dévoré par elle. Personne ne dort autour des feux ; décidément il paraît que notre position est moins riante ici que de l'autre côté de la mer Morte.

### 13 JANVIER.

Au petit jour, nous étions debout et nous avions retrouvé, au réveil, nos idées couleur de rose de la soirée précédente. Malheureusement, nous ne devions pas tarder à voir le revers de la médaille, c'est-à-dire à expérimenter la partie véreuse des mœurs patriarcales.

J'étais comme de coutume sorti de la tente, pour prendre les directions des principales montagnes et vallées qui se montraient devant nous ; Ahouad et quelques Ahouethat me fournissaient la nomenclature dont j'avais besoin ; je prenais donc mes notes et mes angles, et je me désolais de la nécessité de passer, sans pouvoir la visiter, en vue de la ruine de Safieh, qui, placée sur une petite montagne assez basse au sud-est de notre camp, avait à peu près l'apparence du Qalâat-Em-

harrheg, lorsque survient Hamdan qui, avec l'air le plus piteux du monde, me prie de rentrer dans ma tente et d'écouter ce qu'il a à me dire.

Les patriarches nous envoient la carte à payer, c'est-à-dire qu'il s'agit, avant de pouvoir déloger, de solder, en belles et bonnes piastres, l'hospitalité biblique de nos coquins d'amis. Hamdan et Abou-Daouk ont débattu depuis une heure déjà nos intérêts fort compromis, et nos aimables hôtes insistent pour que nous leur donnions le plus possible d'argent. Chacun, depuis le plus grand jusqu'au plus petit personnage de la tribu, réclame sa part de notre bienvenue, et chacun désire tout naturellement que sa part soit la plus grosse possible, faute de quoi ces messieurs, que notre société honore infiniment, sont disposés à la conserver longtemps, c'est-à-dire, en d'autres termes, à ne pas nous permettre de déguerpir.

Ceci devient grave. Nous sommes bien assez forts, il est vrai, pour passer sur le ventre de toute la canaille qui forme le campement au milieu duquel nous sommes logés; mais qui sait si d'autres campements de la tribu, répandus dans le Rhôr, ne sont pas déjà avertis et ne viendront pas à la rescousse ? En ce cas, pour-

rions-nous jamais retourner par la Sabkhah, sans nous faire fusiller jusqu'au dernier par les Ahouethat? Il est parfaitement clair que non. Mieux vaut donc nous exécuter de bonne grâce, et boursiller, tout en débattant opiniâtrément le taux de notre générosité.

Tout ceci n'est pas gai. Les figures de nos voleur ont pris une expression d'audace qui n'est pas rassurante; en vrais Bédouins que sont ces hommes, ils crient tous à la fois, et ils crient comme des brûlés! Il n'y a plus de barrière qui tienne; notre camp est envahi par ces braillards armés de fusils, de yataghans et de massues. Ils n'osent pas encore se ruer sur nos tentes; mais il est évident que cela ne se fera pas attendre, si nous n'expédions pas un peu lestement l'affaire.

Entre alors Sellam qui me baise et rebaise la barbe dix fois de suite, en m'appelant plus que jamais son père. « Mes hommes sont bien pauvres, me dit-il, tu es puissant et riche, donne-leur donc tout ce que tu as à donner. » Je n'ose pas l'envoyer au diable, et je cherche à l'amadouer par de petits cadeaux qui, dit-on, entretiennent l'amitié. C'est tout ce qu'il désire de moi, un souvenir, rien de plus! Il m'est si

dévoué ! il m'aime de si bon cœur ! et là-dessus rebaisement de ma barbe, à n'en pas finir.

Je me fais bien vite donner le sac aux bijoux de pacotille, et j'aborde la question.

« Puisque tu as un petit garçon qui m'a hier offert du lait, tu dois avoir une femme ?

— J'en ai trois !

— Aïe ! pensai-je, sans oser le dire. Comment, trois femmes, Sellam ! c'est beaucoup !

— Oh ! non, j'en aurai bientôt quatre. »

Je me dépêche de l'arrêter ; il finirait par me demander des cadeaux de noces pour cinq ou six mariages en perspective, et je lui montre ce que je mets à sa disposition : ce sont des bagues d'argent, à chaton en cornaline ; des cachets de même valeur, que je lui signale comme pouvant former de magnifiques pendants d'oreilles ; une montre d'argent qui vaut bien six francs ; puis un bracelet élastique en argent aussi, mais fort peu lourd. Le coquin soupèse tout cela et n'est pas ravi.

« C'est de l'argent, fait-il. — Certainement. — Comme c'est léger ! — C'est que l'argent est très-pur. » Et Sellam me regarde avec un air qui signifie clair et net : Est-ce que tu me prends pour un imbécile ?

Je n'avais certes pas envie de lui donner tout ce que je lui montrais; mais il a plus qu'envie de prendre tout ce qu'il voit, et il bourre sa chemise, en faisant semblant d'être satisfait; il me rebaise la barbe et sort.

Je m'en crois quitte ! quitte d'un Bédouin qui veut vous gruger, on ne l'est jamais! Cinq minutes après, Sellam rentre et me rapporte le bracelet, mais sans le lâcher, bien entendu. « Où est son frère ? me dit-il. Si tu n'en as qu'un, ma femme n'en veut pas; il lui en faut un pour chaque bras. » C'est ainsi que les bracelets, marchant deux par deux dans ce pays, s'appellent des frères. Je lui abandonne, en maugréant, le frère réclamé, et il repart.

Est-ce fini du coup? Moins que jamais; car voilà notre pillard ehonté qui rentre et qui me dit effrontément : « Et pour mes deux moutons, et pour mon lait, qu'est-ce que tu vas me donner ? » J'aurais bien envie, je l'avoue, et tous mes amis avec moi auraient envie de le jeter dehors; mais ce serait nous attirer immédiatement tous ses bandits sur les bras. Il faut hurler avec les loups : je crie donc, nous crions tous, et je déclare à Sellam que, pour cette affaire, je ne veux pas traiter directement avec lui. Hamdan

et Mattéo débattront le prix de son prétendu cadeau. Le scheikh nous laisse aussitôt et court auprès d'eux.

Le temps se passe et nous enrageons d'être entravés de la sorte; comme nous sommes honteux à cette heure de nos belles phrases sur l'hospitalité des Bédouins! Enfin, à 9 h., et après dix conciliabules, tenus à dix places différentes, car il paraît qu'entre Arabes, on change de place chaque fois qu'une proposition se modifie, Hamdan et notre maître d'hôtel reviennent assez penauds, nous apprendre que cinq cents piastres feront probablement le compte de messieurs les Ahouetat. Cinq cents piastres pour deux moutons et une écuelle de lait! c'est plus cher que nous ne croyions.

François, le drogman de Rothschild, est furibond; depuis quelques jours il voit, avec un désespoir muet, notre obstination à courir les aventures; maintenant que nous sommes dans la nasse où nous nous sommes jetés imprudemment, il faudrait, à l'entendre, tout refuser, massacrer tout le monde et passer de vive force. Heureusement ses conseils de héros nous touchent peu, et puisque nous pouvons en être quittes pour cinq cents piastres, payons-les bien vite et partons. Je rati-

fie donc le marché sans hésiter, et tous nos bagages sont enfin chargés sur le dos de nos mulets.

Dieu soit loué ! à 9 h. 21 m., nous quittons la place, et nous serions tout à fait heureux d'être partis, si nous ne voyions Sellam et sa bande se mettre en route avec nous. Que signifie cela ? Nous l'ignorons, mais nous en sommes fort ennuyés.

D'abord nous marchons au nord-ouest, à travers le Rhôr, c'est-à-dire au milieu de ces étranges bouquets d'arbres épineux, que j'ai décrits plus haut. A 9 h. 28 m., nous traversons un joli ruisseau d'eau vive qui court du sud-sud-est au nord-ouest ; il se nomme Nahr-Safieh. A 9 h. 31 m., nous tournons directement au nord, et, pour la première fois, j'ai la joie de pouvoir prendre mes notes, sans être aveuglé par le soleil.

En ce moment, à notre droite, s'élève un pâté de roches rougeâtres, éloigné de nous de 3,500 mètres environ. Cette montagne rouge est bientôt masquée par une montagne plus basse et toute déchirée, de la teinte la plus noire ; celle-ci n'est guère qu'à 3 kilomètres de nous. Entre ces deux élévations, dont les sombres couleurs tranchent vivement l'une sur l'autre, s'ouvre un ouad assez

resserré : c'est l'Ouad-el-Abiadh. Nous sommes toujours dans la forêt, mais nous en voyons déjà la lisière, entre les montagnes de Moab et nous. A 9 h. 37 m., nous atteignons un lit de torrent très-large et un très-beau cours d'eau qui coule, au point où nous le coupons, du sud-ouest au nord-ouest : c'est le Nahr-el-Karaki. Nous longeons alors la montagne noire que j'ai signalée tout à l'heure, et dont l'axe se rapproche sensiblement de notre route.

La limite du Rhôr (j'appelle ainsi plus spécialement la forêt) n'est guère qu'à 200 mètres à droite ; puis paraît une plaine rocailleuse qui monte doucement vers le pied de la montagne. A 9 h. 46 m., nous avons quitté la forêt et nous cheminons dans une plaine semée de gros blocs roulés de grès rouge. Notre route tourne alors au nord-nord-est ; elle suit cette direction jusqu'à 10 h., puis elle passe à l'est. A 10 h. 7 m., nous sommes vis-à-vis de la pointe nord de la montagne noire. Là se montre un vaste amphithéâtre, ou mieux un cratère, ouvert dans le flanc d'une seconde montagne rouge faisant suite à la première, et ayant le même axe que celle-ci. Derrière elle s'élève une très-haute montagne : c'est le Djebel-el-A'aza.

A 10 h. 23 m., nous arrivons à un campement beaucoup plus important que celui des Ahouethat : nous sommes chez les Beni-Sakhar, tribu puissante et riche. — El Beni-Sakhar koull' houm nas melahh ! (Tous les Beni-Sakhar sont de braves gens !) me crie Hamdan, qui semble avoir un poids énorme de moins sur la poitrine, et il fait signe à nos moukres de décharger les mules.

Comment ! voilà juste une heure que nous marchons et il faut nous arrêter déjà ? Nous avons beau nous récrier, il n'y a pas moyen de faire un pas de plus, sans le bon plaisir de nos nouveaux hôtes ; il faut donc avant tout gagner leur amitié. Gare alors ! Les Beni-Sakhar étant beaucoup plus riches que les Ahouethat, maintenant que nous sommes au fait des mœurs locales, nous comprenons tout seuls que leur amitié sera beaucoup plus chère. En ce pays on voyage comme on peut, jamais comme on veut ; nous faisons donc contre fortune bon cœur et nous prenons gîte.

Franchement il y a la différence du jour à la nuit, entre les misérables gueux chez qui nous avons logé hier et les Bédouins entre les mains desquels nous nous trouvons ce matin. Ici les

hommes ont bien meilleure tournure et une figure à peu près honnête; ils sont mieux vêtus, mieux armés. D'innombrables troupeaux de chameaux entourent le campement; de magnifiques chevaux sont attachés au piquet devant quelques tentes et de grandes lances, indices parlant de l'humeur guerrière des propriétaires, sont plantées devant celles-ci.

Les Ahouethat ne se sentent pas parfaitement à l'aise, au milieu de cette tribu qui n'aurait évidemment qu'à étendre la main pour les étrangler; aussi paraissent-ils aussi petits garçons en ce moment, qu'ils étaient arrogants et grossiers, il y a deux heures.

Hamdan et Abou-Daouk ont été immédiatement prendre langue avec les scheikhs qui nous sont bientôt amenés. A la bonne heure, ceux-là ressemblent à des gens comme il faut. Leur costume se compose d'une longue robe écarlate, serrée autour des reins par une ceinture à laquelle pend un vieux sabre recourbé; sur le dos ils ont une abaya noire, ou rayée de brun et de blanc; comme Hamdan et Abou-Daouk, ils ont des bottes rouges, et leur tête est recouverte d'un kafieh serré par une corde en poil de chameau. Ils sont trois; eux seuls pénètrent dans notre

tente qui est déjà dressée, et je leur offre la pipe et le café. Le populaire reste respectueusement à distance, quelque vive que soit son envie de venir admirer de plus près nos personnes. Sur quelques centaines qu'ils sont, il n'y en a peut-être pas un qui ait jamais vu un Européen; aussi nous examinent-ils tous avec des yeux ébahis. Tout dans notre costume les frappe de surprise; les boutons de nos habits, surtout, les intriguent vivement; ils les touchent avec un certain respect et sont convaincus que ce sont autant de talismans.

Celui des scheikhs qui semble le plus prévenant se nomme Samet-Aly; c'est un petit homme de 30 à 32 ans, d'assez jolie figure et parlant avec douceur. Le second, qui paraît du même rang que le premier, se nomme Selameh; il a 35 ans environ et il louche, ce qui lui donne un air peu gracieux. Quant au troisième, dont je n'ai jamais su le nom, c'est un vieux Bédouin d'une cinquantaine d'années; comme il laisse toujours parler les deux autres, j'en conclus qu'il est de condition inférieure. Après une demi-heure de conversation, les trois scheikhs nous quittent et rentrent dans le campement avec Abou-Daouk et Hamdan.

Nous croyions être débarrassés des Ahouethat; mais nous avions compté sans nos hôtes. Les 500 piastres convenues avaient été versées par nous, entre les mains de Hamdan, et nous nous figurions bonnement que celui-ci les avait remises à qui de droit; il n'en était rien, ou peut-être nos amis les scheikhs de la rive occidentale avaient-ils jugé convenable de prélever une dîme sur la somme. Ce qui est certain, c'est que les réclamations et les criailleries recommencent de plus belle. Sellam n'est pas le dernier à la besogne; je lui crie, plus fort que lui, que j'ai donné 500 piastres à Hamdan, pour lui et les siens, et qu'il s'en aille au diable, s'il n'est pas content. Evidemment, le brave garçon ignorait encore, à ce moment, que 500 piastres eussent été versées pour lui et pour sa bande, car à cette nouvelle il me baisa encore une fois la barbe et s'enfuit au plus vite de notre tente, afin, sans doute, d'aller porter ses réclamations ailleurs.

Enfin nous pouvons déjeuner ! Aussitôt après, Samet-Aly reparaît et m'engage à venir visiter avec lui le camp de la tribu. Edouard et Philippe m'accompagnent; Rothschild et François chassent autour de la tente; Belly, Loysel et Louis prennent au hasard un Bédouin avec eux et vont

aussi à la chasse. Il n'y a pas de danger, nous disent Hamdan et Samet-Aly ; nous allons donc chacun de notre côté, en pleine sécurité. D'abord nous faisons le tour du campement, au milieu duquel est un énorme espace, entièrement dégagé de tentes et formant une sorte de place publique ; c'est sur cette place qu'ouvrent toutes les tentes, formées de pièces d'étoffe noire ou noire rayée de blanc. Samet-Aly nous conduit avec un certain amour-propre, à la sienne qui est assez vaste et sous laquelle plusieurs femmes, vieilles et jeunes, uniformément vêtues d'une simple chemise bleue, tête, bras et jambes nus, font cuire, sur une plaque de fer, de ces minces galettes de farine qui constituent le pain des Arabes nomades. Toutes ces femmes, dont les cheveux sont graissés de beurre ou d'huile, ce qui les rend presque rousses, sont fort peu ragoûtantes ; quelques-unes d'entre elles ont d'assez belles formes, il est vrai, mais ce sont les très-jeunes femmes. D'ailleurs leur abominable chevelure et le tatouage bleu de leur figure en font de vrais laiderons ; elles ont de fort bonnes dents en général ; c'est là le plus clair et le plus net de leur beauté. Toutes ont la rage de la pipe et elles nous obsèdent pour avoir du tabac, que

nous leur distribuons avec une extrême parcimonie, parce que nous voyons venir le moment où nous n'en aurons plus pour nous-mêmes.

Samet-Aly, après nous avoir forcés d'accepter des galettes toutes chaudes, fricassées par ses femmes, nous fait admirer sa monture : c'est une belle jument noire qui, à coup sûr, n'a pas plus que les habitants du lieu l'habitude de voir des Européens, car elle renâcle et montre un effroi très-grand à la vue de notre costume, et son maître a beaucoup de peine à la calmer, en la caressant. Comme nous avons hâte de mettre un peu mieux à profit notre repos forcé d'un jour, nous demandons au scheikh un homme qui nous conduise promener vers la plage, dans l'espérance de trouver quelques nouveaux objets d'histoire naturelle. Un guide nous est donné et nous partons aussitôt.

Notre promenade a été fort insignifiante : pas d'insectes, pas de coquilles, si ce n'est quelques mélanies mortes et apportées par les torrents des montagnes ; quelques échantillons de belles roches, voilà tout ce que nous avons recueilli. Une fois sorti des halliers, dans lesquels paissent d'innombrables chameaux, nous avons trouvé une plaine sablonneuse, au bout de laquelle un

cours d'eau infranchissable et couvert de roseaux peu élevés nous a barré le passage ; nous avons donc repris le chemin du camp, après avoir rempli nos poches et chargé notre Bédouin de cailloux.

Au retour nous avons eu la désagréable surprise de trouver les cartes plus embrouillées que jamais. A peine sommes-nous rentrés dans notre tente, que Sellam y reparaît furieux ; il tient une poignée de piastres qu'il jette sur la table en me disant : « Je ne suis pas un mendiant ; j'ai chez moi autant d'argent qu'il m'en faut, et je ne veux pas d'aumône. » Là-dessus notre homme s'éloigne, laissant 80 piastres qu'il avait reçues, pour sa part des 500 que nous avions payées. Nous pensions ne plus le revoir et nous étions peinés de cette conclusion ; ceci prouve que nous ne connaissions pas encore suffisamment les Bédouins. Moins d'une demi-heure après, maître Sellam avait si bien regretté ses 80 piastres, qu'il était venu les réclamer ; il est vrai qu'à force d'obsessions, il parvenait à nous en extorquer 20 de plus, et après ces 20, 10 autres encore, pour faire ferrer son cheval, à ce qu'il disait. Une fois ce petit supplément obtenu, Sellam se montra ravi, il nous embrassa

tous, en nous donnant les poignées de main et les noms les plus tendres et il partit enfin pour tout de bon. Nous ne l'avons plus revu.

J'ai dit tout à l'heure que Belly, Loysel et Louis étaient allés de leur côté à la chasse, sous la protection de l'un des Bédouins du campement. Au bout d'une heure ils étaient rentrés un peu plus vite qu'ils n'étaient partis. Voici pourquoi. Lorsqu'ils furent arrivés à la limite du Rhôr, c'est-à-dire hors du fourré, leur guide se mit à courir, en poussant un cri et en se jetant à plat ventre ; à ce cri, une dizaine de Bédouins parurent hors des broussailles et s'approchèrent assez rapidement de nos amis, que cette étrange manœuvre intriguait singulièrement. Les arrivants disaient, en s'approchant, leur éternel Saoua ! Saoua ! (Ensemble ! Ensemble !) mot qui signifie d'ordinaire que l'on n'a pas de mauvaises intentions. Loysel, avec sa confiance habituelle, marchait donc à eux de son côté, lorsque Louis, grâce à son expérience des mœurs arabes, qu'il avait eu tout le temps d'étudier en Algérie, l'arrêta court. « Monsieur, monsieur, lui dit-il, vous ne connaissez pas ces gueusards-là. Prenez garde ; ils vont nous entourer, sauter sur nos armes, et nous régler notre compte, si

nous les laissons faire. Maintenons-les à distance. » Aussitôt les trois fusils furent armés, et les Arabes s'arrêtèrent incontinent. Ensuite de quoi, nos imprudents promeneurs se retirèrent en bon ordre et revinrent au camp, toujours prêts à faire feu ; ces gens, dont le bon vouloir était plus que problématique, n'osèrent les suivre et se dispersèrent. C'était évidemment un coup manqué.

Jusqu'au dîner, nous avons travaillé assez tranquillement dans notre tente ; mais après notre repas, de nouvelles tribulations sont venues nous assaillir. Voilà maintenant les Beni-Sakhar qui manifestent le désir de nous protéger tout seuls. « Sur leur territoire, disent-ils, ils ont le droit exclusif de nous escorter. » D'ailleurs ils sont assez forts pour que nous n'ayons plus besoin désormais d'une autre protection que la leur. En conséquence, ils nous demandent de renvoyer immédiatement Thâamera et Djahalin et de prendre parmi eux l'escorte qui nous est nécessaire pour aller plus loin. Hamdan, qui nous annonce ce nouvel imbroglio, a encore un peu pâli, je crois ; il n'a plus d'appétit, et il est en proie à mille terreurs. Il est évident que si

notre course était à recommencer, il ne nous offrirait plus si bravement une protection dont nous sommes bien obligés de reconnaître l'efficacité. Espérons pourtant que demain tout cela s'arrangera. Je réconforte de mon mieux le pauvre Hamdan, dont les hommes, et Ahouad surtout, montrent, je dois le dire, beaucoup plus de résolution que leur scheikh. Quant à Abou-Daouk, il n'a pas paru de la soirée.

Dès que la nuit est venue, un petit cri guttural retentit de tous les côtés à la fois, c'est le cri de rappel des chameaux, dont quelques centaines arrivent à la file, et viennent se parquer dans la clairière que nous regardions comme une sorte de place publique, et qui n'est en définitive que l'enceinte dans laquelle les troupeaux de la tribu sont enfermés d'habitude, pour passer la nuit. A peine tout le bétail est-il rentré, qu'une sorte de chant saccadé retentit dans le Rhôr; il est crié par un cavalier qui marche bon train, et dont la voix, après s'être rapprochée de nous, s'éloigne peu à peu et finit par s'éteindre dans le lointain. En entendant cette proclamation inattendue, nous étions sortis de notre tente, pour nous informer de ce qu'elle pouvait être, et nous apprîmes que c'était la ratification d'un

traité de paix, conclu entre les Djahalin et les Beni-Sakhar.

Il y a quelques mois, une douzaine de chameaux avaient été enlevés aux Beni-Sakhar, comme la chose se pratique entre gens du désert, et cela par les soins de maître Abou-Daouk ou par quelqu'un des siens. Depuis lors, Djahalin et Beni-Sakhar n'avaient plus eu de relations qu'à coups de fusil, et le scheikh des Djahalin, ennuyé de ces chicanes perpétuelles qui lui coûtaient de temps en temps quelques hommes ou quelques bêtes, avait eu l'heureuse idée de profiter de notre voyage, pour venir proposer la paix à la puissante tribu qu'il avait offensée. Aujourd'hui que je connais assez bien les Bédouins, je me demande comment Abou-Daouk fut assez audacieux pour s'aventurer sur le territoire des Beni-Sakhar, lorsqu'une pareille cause d'inimitié devait l'en tenir éloigné à tout jamais. Comment ce diable d'homme réussit-il à calmer tous les ressentiments, même en s'engageant à restituer les chameaux volés ? Je l'ignore. Probablement il graissa la patte à nos amis Samet-Aly et Selameh, et ceux-ci déclarèrent l'honneur satisfait.

Ce qui est certain, c'est que le légitime propriétaire des chameaux à rendre, était le cavalier

que nous entendions crier, en galoppant d'un campement à l'autre (car il y en avait plusieurs dans ce canton), et voici ce qu'il disait à tue-tête : « Paix ! paix ! amitié ! amitié entre les Djahalin et nous ! Dhaif-Oullah-Abou-Daouk a juré de nous rendre les chameaux qu'il avait pris. Paix ! paix ! amitié ! amitié ! » Ceci traduit littéralement signifiait, je pense : « ô Béni-Sakhar ! si demain matin vous rencontrez Abou-Daouk et ses gens se promenant sur notre territoire, ne leur cassez pas la tête d'un coup de fusil ou de dabbous ; ne les embrochez pas avec vos lances ou vos yataghans. Entre Bédouins, il n'y a que la main, et nous sommes redevenus les meilleurs amis du monde ; ils nous ont amené des bonnes gens à qui nous allons soutirer force bakhchikch et les plus gros possibles. Donc Abou-Daouk est notre excellent ami. Qu'on se le dise ! »

Petit à petit tous les bruits se sont éteints autour de nous. A part les gloussements des chameaux, les aboiements des chiens de la tribu et le pétillement des feux de bivouac, tout est retombé dans le silence. Enfin après une courte causerie, chacun de nous a gagné sa couchette, et nous avons passé malgré la vermine qui ne nous quitte plus, une nuit excellente.

14 JANVIER.

Nous avions espéré que tout cela s'arrangerait pour ce matin, et qu'il nous serait possible de nous mettre en route de bonne heure. Illusion de plus! Comme de coutume, nous étions sur un pied au petit jour, et les débats les plus vifs ont aussitôt commencé, entre les scheikhs des Beni-Sakhar, d'une part, et de l'autre, Abou-Daouk et Hamdan, stipulant pour notre compte. Il ne s'agit plus cette fois de petits voleurs comme les Abouethat; aujourd'hui nous avons affaire à des gens de distinction en ce genre, aussi n'est-ce plus par centaines de piastres, mais bien par milliers que parlent ces messieurs. C'est à se donner au diable. Dix fois de suite Hamdan ou Mattéo vient nous apporter un bulletin verbal de notre situation, et nous sommes bien tentés de croire que la discussion, qui ne fait qu'embrouiller les cartes de plus en plus, finira par s'envenimer si bien, que nous aurons toutes les peines du monde à nous tirer de là, si ce n'est la bourse parfaitement nette, et encore, dans ce cas, est-ce ce qui peut nous arriver de plus heureux.

Depuis plus de deux heures, les hautes parties

contractantes changent de place toutes les cinq minutes, et vont s'accroupir en cercle à quelques pas de la place où elles étaient assises auparavant afin de s'éclaircir les idées. Pendant ce temps-là, nous n'avons rien de mieux à faire que de fumer tranquillement notre tchibouk, en appelant la patience la plus obstinée à notre aide et en témoignant, autant que nous le pouvons, une parfaite indifférence pour l'issue de la discussion qui s'agite en ce moment. Nous sommes d'ailleurs entourés d'une masse de Bédouins des deux sexes, qui nous observent avec la plus impertinente curiosité, et qui nous extorquent le plus qu'ils peuvent de tabac à fumer, ou même de fourneaux de pipes.

Vers dix heures enfin, Hamdan vient me dire que les scheikhs des Beni-Sakhar demandent deux mille cinq cents piastres pour nous accompagner, pendant tout le reste de notre voyage, sur la rive orientale de la mer Morte. C'est un peu cher ; nous avons donc la maladresse d'hésiter ; mais comme surtout nous avons la sottise d'écouter le drogman François qui, par méchante humeur, nous pousse à refuser, lorsque nous nous décidons à acepter les conditions qui viennent de nous être proposées, il est trop tard ! A

peine avons-nous envoyé Hamdan et Mattéo dire que nous consentons à donner la somme demandée, qu'ils reviennent tout effarés nous annoncer que maintenant ce sont trois mille piastres qu'on exige.

Du coup, tous mes beaux semblants de calme et de patience s'évanouissent ; je jette ma pipe et je cours au point où se tient le conciliabule. Prenant alors par le bras le scheikh Selameh, je lui dis avec un ton fort animé par la colère, que nous Français nous n'avons qu'une parole, et que ce que nous disons une fois reste dans la mémoire d'Allah. « Nous aussi, me répond le scheikh.—Eh bien ! alors, prouve-le-moi mieux que tu ne viens de le faire. Tu m'as demandé deux mille cinq cents piastres ; je te les ai accordées ; et maintenant voilà que tu m'en demandes trois mille. Est-ce n'avoir qu'une parole, cela ? » Selameh et ses amis sont un peu penauds, d'autant plus que j'ai appelé tout mon arabe à mon aide, et que j'ai dit ces paroles assez haut pour que tous les curieux qui nous entourent, les aient parfaitement entendues. Je commence à espérer que mon reproche a bien produit l'effet que je voulais. Je prends donc la main du scheikh, et je lui dis le plus gravement que je

puis : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux, je jure que lorsque mes compagnons et moi nous serons revenus sains et saufs ici, à cette place, près de tes tentes, après que toi, et tes deux amis, vous nous aurez accompagnés et fidèlement protégés, je vous donnerai les trois mille piastres que vous demandez. J'ai juré par Allah; à ton tour maintenant, sheikh, jure aussi par Allah. Selameh me fait le serment que j'exige, ses deux compagnons le répètent après lui, et je suis enchanté. C'est trois mille piastres que cela nous coûte, mais je suis sûr maintenant du dévouement de ces hommes, qui se feraient plutôt hacher que de manquer à une parole aussi solennellement donnée.

Au reste, cette scène a produit un bon effet dans la tribu, et je m'aperçois que j'ai très-bien fait de faire intervenir le nom d'Allah dans notre marché ; à partir de ce moment, nous ne sommes plus des mécréants aux yeux de ces sauvages, et ils sont, à cette heure, tout disposés à nous respecter, et au besoin même à nous défendre.

Pendant que la discussion dont je viens de raconter la conclusion suivait son cours, nos tentes et nos bagages avaient été repliés et char-

gés. Tout était donc prêt pour le départ. Les trois scheikhs coururent à leur tente, prirent leur lance, sautèrent à cheval, et à 9 h. et demie nous étions en marche, tout heureux d'avoir encore vaincu une difficulté qui pouvait devenir fort sérieuse. J'arrive bien vite à notre itinéraire de la journée.

En sortant du campement des Beni-Sakhar, nous nous dirigeons un peu obliquement vers la montagne, c'est-à-dire à peu près directement à l'est. Nous sommes toujours dans le Rhôr-Safieh ; mais en quelques minutes nous sommes hors de la forêt, et nous entrons dans la plaine sablonneuse où la veille nous étions allés faire une promenade.

A 11 h. 16 m., après quelques instants de halte, nous marchons au nord-est. Une plaine de 2,000 mètres de largeur nous sépare alors de la montagne, qui est formée de roches noires, déchirées, et qui semblent avoir subi l'action du feu le plus vif. Derrière cette montagne noire est une autre montagne beaucoup plus élevée, formée de roches rougeâtres, et nommée le Djebel-A'acy.

A 10 h. 30 m. nous sommes en face de la pointe sud de la mer Morte, et à notre droite, la

montagne noire n'est plus qu'à 1,500 mètres. Nous marchons toujours au nord-est, et l'axe de la montagne converge avec la direction que nous suivons, de telle façon qu'à 10 h. 35 m. nous ne sommes plus éloignés que de 4 à 500 mètres du pied des rochers. Nous cheminons toujours sur un sol sablonneux et sans rocailles. Tout à coup, au moment où le vent nous apporte l'affreuse odeur d'une carcasse de chameau gisant sur le sable, à quelques cents pas de nous, plusieurs vautours prennent leur vol et abandonnent leur festin, tandis qu'une magnifique panthère, qui déjeunait en société avec eux, passe sous nos yeux, sans avoir l'air de se presser.

Nemr ! nemr ! — un tigre ! un tigre ! — crient tous nos Arabes, et deux ou trois d'entre eux se lancent à la poursuite de l'animal, qui n'a pas l'air d'en avoir le moindre souci; la panthère semble ramper plutôt que courir, et quand les cavaliers paraissent sur le point de l'atteindre, d'un bond elle franchit un espace énorme, et se remet à fuir tout aussi tranquillement qu'avant. Plusieurs fois elle répète ce manége de chat, et nos cavaliers jugent prudent de tourner bride, et de ne pas se fatiguer plus longtemps pour rien; bientôt la panthère rentre tranquillement

dans le fourré, et il n'en est plus question.

A 10 h. 35 m. nous traversons une rivière nommée el-Merouah, qui court en ce point du sud-est au nord-ouest. C'est le même cours d'eau qui nous avait hier barré le passage. A 10 h. 39 m. le bord de la mer est à 3 kilomètres environ sur notre gauche; la montagne noire, que nous suivons presque parallèlement, est à 400 mètres sur notre droite, et derrière elle s'élève majestueusement le Djebel-A'acy. A 10 h. 42 m. la montagne noire s'ouvre et forme l'Ouad-ez-Zaher, en avant duquel est une petite colline composée de monticules gris. Nous cheminons toujours sur le sable, et à 10 h. 46 m. le sol est jonché d'énormes puddings de cette admirable brèche que l'on connaît, dans les arts, sous le nom de brèche universelle; elle est formée d'une belle pâte de porphyre vert, dans laquelle sont noyés d'innombrables galets de granit de toutes les couleurs. On ne savait d'où provenait cette belle roche, employée par les anciens dans quelques-uns de leurs plus somptueux monuments; il est certain aujourd'hui qu'elle venait des montagnes de la Moabitide et du Djebel-A'acy. D'autres fragments de roche roulée sont de ce magnifique porphyre rouge antique, moucheté de blanc et à

pâte compacte. Au Djebel-A'acy donc se trouve aussi un gisement de cette roche précieuse.

A 10 h. 50 m. les puddings ont disparu; nous cheminons de nouveau dans un terrain de sable, et dans le flanc du Djebel-A'acy s'ouvre un immense cratère. La mer n'est plus, à 11 h., qu'à 700 mètres environ. A 11 h. 3 m. le terrain est toujours sablonneux, quoique jonché de gros blocs de grès roulé, mais de grès veiné des plus riches teintes.

Aussitôt que le terrain se présente dégagé devant nous, tous nos cavaliers arabes sont pris, comme de grands enfants, de la manie de faire de la fantasia en avant de la caravane; ils s'excitent, se poursuivent au galop et la lance dans les reins; on jurerait qu'ils vont se transpercer, et au moment où le fer de la lance du poursuivant effleure le dos du poursuivi, le premier fait une volte rapide, et les rôles changent. Ce jeu, fort niais d'ailleurs, est le seul qui émoustille vivement les Bédouins; il n'y a pas un d'entre eux qui tienne en place quand la course a commencé, et c'est, en définitive, un spectacle assez amusant.

Cette fois cependant, un accident sérieux interrompt brusquement les plaisirs de notre es-

corte. Mohammed, qui est d'ordinaire plus enragé que tous les autres, s'est lancé à fond de train sur la piste d'un des scheikhs des Beni-Sakhar, en faisant pirouetter son fusil qu'il manie comme une javeline. Tout à coup le cheval du scheikh trébuche, et s'élance d'un bond hors d'une place où le sable a cédé sous ses pieds; il est trop tard pour que Mohammed puisse éviter ce point dangereux, son cheval y arrive à l'instant même où le premier a franchi, et ses deux jarrets de derrière s'enfoncent. Aussitôt la bête et le cavalier font un effort impuissant; toute la croupe entre rapidement dans le sable mouvant. Le cavalier, sans quitter la bride, cherche à se dégager des étriers; il enfonce à son tour. Le malheureux cheval essaie de sortir de cette affreuse fondrière, par des efforts convulsifs qui ne font que l'enterrer plus profondément. Tous les fantassins accourent à l'instant; avec une audace incomparable, tous se cramponnent au harnais de tête et aux oreilles du cheval, au risque d'être engloutis avec lui dans l'abîme qui vient de s'ouvrir, et, par un effort surhumain, ils arrachent de son tombeau de sable, le cheval dont on ne voyait déjà plus que les naseaux.

Dieu soit loué! tout le monde, hommes et bêtes, est sauvé! Mohammed caresse avec amour sa monture, qui en un clin d'œil se couvre de sueur et d'écume, tant a été grand son effroi; puis il remonte en selle et cherche avec soin, à partir de ce moment, le terrain qui a l'apparence la plus rassurante. Pendant quelques minutes, nous avons assisté à cet horrible spectacle, qui nous a rappelé le trou de la plaine de Sodome, et nous nous remettons en marche, en nous éloignant de cette plage maudite. Il est alors 11 h. 27 m.

Que serait-il arrivé, si, tout à l'heure, l'un de nos chasseurs de panthère eût éprouvé le même accident que Mohammed? Monture et cavalier eussent infailliblement péri, étouffés dans le sable, avant qu'il eût été possible d'arriver jusqu'à eux, pour leur porter secours.

A 11 h. 42 m., nous faisons halte sous un seyal pour déjeuner.

A midi un quart, nous remontons à cheval, et nous nous dirigeons au nord-nord-est.

A midi 36 m., nous marchons au nord à travers les mimosas ou seyal, à 500 mètres du bord de l'eau et à 600 du pied de la montagne. Sur notre droite, se montrent les escarpements rou-

geâtres d'une haute montagne nommée le Djebel-Arraq, dont la base nous est masquée par une autre montagne formée de roches rougeâtres; à midi 46 m., la plaine couverte de mimosas, à travers laquelle nous cheminons, monte un peu, et une fois sur le plateau, nous nous trouvons au milieu de décombres immenses, qui portent le nom d'en-Nemaïreh.

A 20 mètres à droite, paraît d'abord un tertre couvert de ruines, puis à gauche, à 50 mètres, un édifice carré de 6 mètres de côté, bâti en grosses pierres et divisé en deux chambres. A midi 48 m., nous sommes en face et à 400 mètres d'un mamelon considérable tout couvert de décombres; le bord de la mer est alors à 1000 mètres sur notre gauche. Jusqu'à midi 53 m., nous traversons des ruines, c'est-à-dire que ces ruines occupent une étendue d'un kilomètre environ de longueur.

A midi 55 m., nous coupons, en marchant au nord-ouest, un joli ruisseau d'eau vive, dont le lit et les abords sont remplis de gros blocs roulés. Ce cours d'eau coule par quatre ravins différents; au delà commence le Sahel-en-Nemaïreh, borné à l'est par une montagne dont les roches sont grises à la base et rougeâtres vers le

sommet. Le pied de cette montagne est à 600 mètres de notre route, qui est revenue au nord. A 1 h. 3 m., nouveau ruisseau, au delà duquel reparaissent des décombrés, et entre autres ceux d'un édifice placé à 50 mètres de la route. Cet édifice est carré, et il a été flanqué, aux quatre angles, de tours qui forment aujourd'hui quatre monceaux de pierres bien distincts. Les Arabes le nomment Bordj-en-Nemaïreh. Un peu plus loin, se voit, à 400 mètres environ du chemin, un autre édifice en ruines, carré aussi, mais plus petit.

A 1 h. 10 m., nous traversons une plaine couverte de mimosas et semée de gros cailloux roulés. Elle a 900 mètres de largeur jusqu'à la mer, et 400 seulement jusqu'au pied des montagnes; c'est l'extrémité nord du Rhôr-en-Nemaïreh. La montagne que nous longeons est ravinée, et c'est très-probablement par le ravin que nous voyons, qu'ont roulé les cailloux qui jonchent le sol. Vers ce point, le flanc de la montagne présente une énorme tache formée de deux teintes, violette et verte, superposées. Cette tache a de loin l'apparence, en très-grand, de certaines couches des marnes irisées que l'on rencontre dans l'est de la France.

A 1 h. 50 m., nous marchons au nord-nord-est, et à 1 h. 53 m., au nord-nord-ouest. En ce moment, la plage a environ 80 mètres de largeur, et la montagne est à 120 mètres de notre route. Tout ce terrain est planté de mimosas, et le bord de l'eau est partout garni de sa large lisière de roseaux, qui suit tous les contours que forme la plage. Nous arrivons alors en face d'un nouvel ouad, qui monte vers la terre de Moab, et qui se nomme Talâa-Semâan ou Sebâan. C'est le Djebel-es-Salth qui en forme le flanc nord.

A 2 h. 37 m., nous traversons un joli ruisseau d'eau vive. A 2 h. 40 m., nous passons entre les tentes d'un campement des Beni-Sakhar; et, quelques moments après, nous arrivons enfin à un second campement établi au lieu nommé spécialement el-Eçal, et en face du point où débouche une nouvelle vallée nommée par les uns Ouad-Katzrabba, et Ouad-Katzroubba par les autres. Nous sommes chez des amis, et c'est là que nous allons passer le reste de la journée et la nuit.

En arrivant, nous nous apercevons tout d'abord, à l'espèce de respect avec lequel on nous entoure, que la protection des trois scheikhs

Beni-Sakhar, si elle ne nous débarrasse pas de la curiosité des Bédouins, n'est pas pour cela à dédaigner. Ce qui est certain, c'est que jusqu'ici voilà la première fois qu'on nous témoigne autant d'égards. La chaleur est très-forte, et bien plus considérable encore que sur la rive occidentale ; il semble que nous soyons dans une fournaise, bien que le seïmoun ne soit pour rien dans la température dont nous souffrons.

Nous profitons de tout le reste du jour pour faire une chasse obstinée aux insectes qui pullulent sous toutes les pierres, en compagnie des plus magnifiques scorpions noirs que j'aie jamais vus. Il en est, en vérité, qui ont la taille d'une écrevisse, et, quelque beaux qu'ils soient, nous leur faisons avec persévérance payer l'inquiétude qu'ils nous causent, lorsqu'ils se montrent à nous à l'improviste.

Les roses de Jéricho (*anastatica hierichuntica*) se rencontrent ici en abondance ; elles sont profondément enracinées dans le sol sur lequel elles ont vécu de leur vie de fleur. Toutes, à cause de la sécheresse, sont crispées et recroquevillées, et leur couleur, qui se confond avec celle du terrain, les rend assez difficiles à apercevoir. Nous commençons à en faire une ample provision.

Quand l'obscurité arrive, nous rentrons au camp, où nous continuons à jouir de la sécurité et du calme le plus parfaits. Après le dîner, lorsque toute la besogne de la journée est finie, nous cherchons, tout en fumant tranquillement notre tchibouk, ce que pouvait être la ville dont nous avons traversé aujourd'hui les vastes ruines. Leur nom arabe de Kharbet-en-Nemaïreh, nous fait tout d'abord penser à Gomorrhe, l'A'amoura de l'Ecriture et des Arabes; mais le nom significatif d'en-Nemaïreh nous force bien vite à changer d'avis. Il ne me paraît pas possible, en effet de voir mieux qu'une analogie illusoire entre les deux dénominations. Il faut donc trouver autre chose. Eusèbe mentionne une localité au nord de Zoar du nom de Bennamarim.

Saint Jérôme transcrit *Benamerium* le nom de cette localité. Il y a si près de Bennamerim à en-Nemaïreh, que je ne doute pas que la localité moabitique, dont il s'agit dans ce passage, n'ait été réellement un village important, bâti sur l'emplacement des ruines de Séboïm.

Je reste, à la première vue, dans le doute le plus complet sur l'identification de ces vastes ruines, et je dirai à l'avance que ce fut au re-

tour, et après avoir traversé le cratère effrayant qui domine cette localité, qu'en y revenant à travers d'autres ruines qui jonchent le sol du Talâa-Semâan ou Sebâan, je fus tout naturellement conduit à penser que nous foulions l'emplacement de la Séboïm de l'Ecriture.

Je n'ajouterai plus qu'un mot, c'est que ces ruines signalées par Irby et Mangles, et revues depuis par Lynch, ont été prises à tort, par ces voyageurs, pour les ruines de Zoar. Il suffit de lire, dans la Genèse, la narration qui concerne la catastrophe de Sodome et la fuite de Loth, pour demeurer parfaitement convaincu que Zoar, où Loth, parti de Sodome au point du jour, arriva lorsque le soleil se montrait, ne peut en aucune façon être recherchée sur l'autre rive de la mer Morte et encore moins au Kharbet-en-Nemaïreh. Car, même en adoptant l'hypothèse absurde et insoutenable de l'apparition subite de la mer Morte, il n'y en aurait pas moins quelques lieues de distance, à vol d'oiseau, entre Sodome et la prétendue Zoar. Quelque rapide qu'eût été la course de Loth et de ses filles, il leur eût été tout à fait impossible de faire la dixième partie du chemin qui séparait ces deux points, dans l'espace de temps qui s'écoule, en ce pays, entre

l'aube et le lever du soleil. C'est donc une question jugée et sur le compte de laquelle peuvent se tromper, en le voulant bien toutefois, ceux-là seulement qui n'ont pas visité les lieux. Pour ma part, aujourd'hui que je crois connaître, aussi bien que personne, les rivages de la mer Morte et les contrées voisines, je suis convaincu que ce sont bien Séboïm qu'il faut voir aux ruines de Talâa-Sebâan, et Bennamarim au Kharbet-en-Nemaïreh qui se rattache évidemment aux ruines de Séboïm. Enfin, à en juger par l'énorme étendue des ruines, Séboïm était une ville pour le moins aussi grande que Sodome. Plus tard j'ai retrouvé l'emplacement certain de Gomorrhe, emplacement visité par bien des pèlerins, et toujours méconnu jusqu'à ce jour. Mais n'anticipons pas.

Notre nuit a éte excellente, et le repos nous a rendu notre ardeur et notre gaîté. En vérité, tout jusqu'ici nous réussit à souhait, et nous devons être reconnaissants envers la Providence qui nous protége manifestement et se charge d'aplanir, devant nous, toutes les difficultés d'un semblable voyage.

## 15 JANVIER.

Ce matin au point du jour, j'ai pris une ample série de recoupements sur tous les points importants des deux rives de la mer Morte.

Nous sommes ici sur la presqu'île nommée de toute antiquité, comme aujourd'hui, el-Liçan — la langue. — Dans l'Ecriture sainte, en effet, nous en trouvons la mention dans le verset 2 du chapitre xv de Josué, où il est question des limites du territoire de la tribu de Juda : « Leur limite au sud partit de l'extrémité de la mer Salée, depuis la *Langue* qui tourne vers le sud. »

Il y avait jadis une route qui traversait la presqu'île ; cette route, dont la tradition a conservé le souvenir, s'appelait Dharb-el-Liçan, mais elle n'existe plus. Enfin, dans le centre de la presqu'île il n'y a pas de ruines ; les Bédouins qui m'entourent sont unanimes en me l'affirmant.

Semet-Aly et Selameh vinrent avec le frère de Selameh, beau garçon de trente-cinq ans, et scheikh du campement où nous venions de loger, me prier de me rendre dans la tente de celui-ci, pour prendre le café. Je m'y rendis aussitôt avec

eux, et je trouvai dans une tente assez spacieuse, garnie de nattes et de tapis, mais entièrement ouverte à l'orient, une nombreuse réunion de personnages de distinction, de la tribu des Beni-Sakhar. Les scheikhs portaient tous, sous leur abaya, la longue robe rouge, qui semble un insigne de suprématie. Nos cavaliers, Hamdan et Abou-Daouk en tête, étaient déjà réunis dans la tente, où je fus accueilli avec toutes sortes de prévenances et de gracieusetés.

Après la pipe vint le café : mais quel café, bon Dieu ! la liqueur qu'on me fit boire sous ce pseudonyme, était une véritable décoction de clous de girofle. J'eus tout naturellement l'air de trouver la chose délicieuse, et la conversation roula sur la France. Je fus questionné cent fois de suite sur la puissance de mon pays, sur la force de ses armées, sur le nombre de ses canons, de ses cavaliers, de ses vaisseaux. Toujours revenait le nom magique de Bounabarteh, et j'eus toutes les peines du monde à faire comprendre à mes auditeurs ce que c'était qu'une république. Comment, vous n'avez pas de soulthan ! me répétaient-ils en chœur, mais c'est impossible ! mais ça ne peut pas aller ! mais il vous faut un soulthan ! mais un pays sans soulthan, c'est

un cheval sans cavalier, c'est une tribu sans scheikh, etc., etc. Je n'essayai pas de leur persuader que le contraire pouvait avoir lieu chez nous; j'y aurais infailliblement perdu, non pas mon latin, mais tout ce que je sais d'arabe.

Il n'y a si bonne société, dit-on, qu'il ne faille quitter à la longue; je pris donc congé de mes hôtes, et je regagnai bien vite notre camp, emportant des témoignages vivants et fort nombreux de l'aimable hospitalité dont j'avais été honoré.

A 8 h. 53 m., nous avons repris notre route, en marchant à peu près directement au nord, mais à quelques degrés de l'ouest.

A 9 h. 32 m., nous nous sommes trouvés à côté d'une vaste citerne antique. Elle est carrée et a 28 mètres de côte. Sur la face est vient aboutir un canal ou conduit maçonné en grosses pierres, qui se retourne brusquement à angle droit vers le nord, et peut se suivre encore sur une assez grande longueur.

A 9 h. 48 m., nous coupons un petit vallon d'environ 60 mètres de largeur, rempli de broussailles et de mimosas. Ce vallon est borné, au nord, par un lit de ruisseau garni d'arbres nombreux. Au delà, nous retrouvons encore les n

melons blanchâtres, mais cette fois nous apercevons, sur chacun d'eux, les taches de déjections volcaniques rougeâtres, que nous avions étudiées sur l'autre rive, et qui nous avaient révélé l'existence des cratères.

Le pays dans lequel nous cheminons en ce moment, s'appelle Ardh-el-Eçal, comme qui dirait le Pays des buissons d'épines.

La vaste plaine où nous entrons s'appelle la plaine d'el-Mezrâah. Des ruines semblables à celles d'en-Nemaïreh se montrent à droite. A 10 h. 20 m., nous passons trois ruisseaux de suite, coulant entre des mimosas, au milieu de terres qui ont été cultivées; puis nous rencontrons de nouvelles ruines à gauche.

A 10 h. 26 m., nous ne sommes plus qu'à 250 mètres du pied d'une immense roche à pic qui domine, au nord, un large ouad qui s'enfonce, à l'est, à travers les hautes montagnes, c'est l'Ouad-el-Karak, appelé aussi Ouad-ed-Drâa, du nom du charmant cours d'eau qui s'en échappe et qui vient fertiliser la plaine d'el-Mezrâah. Au pied des roches, continuent les ruines que les Arabes nomment ici Taouahines-Soukkar (les moulins à sucre). En ce point,

s'ouvre devant nous une large plaine, bien arrosée, et que les mamelons bornent à l'ouest, à 5 ou 6 kilomètres de distance : c'est le Rhôr-el-Mezrâah.

Nous perdons quelques minutes à examiner le terrain et à traverser les différents ruisseaux que nous rencontrons, et nous nous arrêtons enfin pour déjeuner, à 10 h. 35 m., au bord du ruisseau nommé Nahr-ed-Drâa (la rivière du bras), et précisément en face du point où débouche l'Ouad-el-Karak.

Pendant que nous déjeunons, quelques-uns de nos Arabes profitent de l'occasion pour prendre un bain. Ils se dépouillent de leurs vêtements et se jettent dans le ruisseau; mais comme le ruisseau nous sert de carafe, nous prions nos amis de faire leurs ablutions au-dessous du courant, ce qui semble les étonner singulièrement. Ils nous trouvent bien délicats, sans doute, mais enfin ils obéissent, et c'est tout ce que nous voulons.

Après notre frugal repas, nous exploitons le terrain au milieu duquel nous nous sommes arrêtés, et qui nous fournit une ample collection d'insectes et de charmantes petites plantes en

fleur. Nous resterions beaucoup plus longtemps à fourrager; mais nos scheikhs nous prient de reprendre notre route.

La chaleur d'hier n'était rien auprès de celle d'aujourd'hui, et le soleil de juillet arrive rarement, en France, à être aussi brutal que celui dont les rayons nous étouffent ici le 15 janvier. Nous marchons au nord-nord-ouest, à travers des ruines. A 1,200 mètres sur notre droite, reparaissent les monticules blancs, et les sommets du Djebel-Adjerrah les dominent.

A 11 h. 48 m., nous nous dirigeons exactement au nord-ouest, et toujours à travers les ruines; puis, à 11 h. 56 m., après avoir repris notre première direction, et traversé des terrains cultivés, sur lesquels sont encore debout les chaumes de Doura, nous coupons un ruisseau d'eau vive, semblable à celui au bord duquel nous avons fait halte. Comme lui, il reçoit le nom d'ed-Drâa; c'est donc une seconde branche du cours d'eau qui sort de l'Oued-el-Karak, et qui porte la fertilité dans le Rhôr-el-Mezrâah. Ce ruisseau, avant que nous le franchissions, coule quelques instants parallèlement à la route que nous suivons; puis, au delà du gué, il se dirige à l'ouest, pour aller se jeter dans la mer

Morte. Sur l'autre rive, commence une plaine semée de cailloux roulés et assez bien plantée d'arbres. Là reparaissent les mimosas et les areqs, au milieu de halliers et de broussailles très-fourrées. Jusqu'à 2 kilomètres sur notre droite, s'étend la région boisée de la sorte.

Nous rencontrons d'autres ruisseaux coulant de l'est à l'ouest. Depuis midi, nous cheminons dans un fourré assez semblable à celui du Rhôr-Safieh, et les *asclepias procera* reparaissent en grande quantité. En ce moment, on me montre au nord, et à 3 kilomètres environ, une autre plaine boisée, nommée el-Hadits. Ici mes Arabes, qui méprisent singulièrement les Rhaouarna d'el-Mezrâah, me disent que nous sommes dans le Rhôr des Beni-Okbâ, tribu plus noble à leurs yeux que celles des misérables Bédouins, à moitié Fellahs, qui vivent en ce lieu, Dieu sait comment ! Pour eux, en effet, tout ce qui ne vit pas de la vie nomade, est de condition infime et quasi méprisable.

Enfin, à midi 15 m., après avoir traversé le dernier ruisseau, au delà duquel le terrain est garni de véritables trous de loup, semblables à ceux dont on garnit les ouvrages de fortification passagère, nous touchons à une espèce de vil-

lage, formé de tentes et de huttes de torchis et de branchages : c'est le Mezrâah, village établi à poste fixe, et où restent, l'été comme l'hiver, les Arabes de la pauvre tribu des Rhaouarna : là nous mettons pied à terre, et nos tentes se dressent en hâte. Nous en avons besoin, car le soleil est ardent, et nous espérons bien être un peu garantis, sous notre toit ordinaire. Quand les tentes sont plantées, nous avons peine à y rester ; nous y étouffons, et, pour pouvoir travailler comme d'ordinaire, nous sommes obligés de mettre habit bas. A peine sommes-nous installés, que nous nous voyons assaillis par de nouveaux hôtes. Ce sont des voleurs émérites, et, à chaque instant, naissent des scènes fâcheuses, issues de quelque nouvelle tentative de vol. Ce sont des criailleries et des querelles à n'en pas finir ; cela me donne peu le désir de quitter notre tente ; mais mes compagnons vont tirer sur les tourterelles quelques coups de fusil, à petite distance, il est vrai; car je leur ai recommandé une prudence extrême, qui me paraît d'urgence dans ce fâcheux voisinage.

Une espèce de scheikh en haillons nous aide bien, en chassant de temps en temps, à coups de gourdin, les drôles qui viennent effrontément

se faufiler près de nous, pour essayer de dérober quelque chose, quoi que ce soit. Des disputes violentes s'ensuivent, voilà tout. D'abord ce sont des courroies et des fontes qui sont enlevées de nos selles, puis des poules, du pain, du tabac, et jusqu'à la provision de bois sec que nos Arabes ont été chercher pour la cuisine et les feux du bivouac. Tout cela finira mal évidemment, et je suis fort tourmenté des suites probables de la convoitise éhontée des Rhaouarna.

Mes compagnons, mal à l'aise dans leurs essais de promenade, rentrent successivement et je leur fais part de la médiocre opinion que j'ai de la nuit que nous allons passer à el-Mezrâah. Je les engage à s'assurer du bon état de leurs armes et à se tenir prêts à tout événement.

Cependant, la nuit est venue, tout semble s'être calmé autour de nous ; Dieu soit loué ! Les curieux ont regagné leurs huttes, et ceux qui s'obstinaient à rester accroupis autour de notre cantine, ont fini par être délogés rudement de la place qu'ils avaient choisie ; enfin, notre dîner nous est servi, et, quoique un peu préoccupés encore, nous y faisons honneur comme d'habitude.

Vers 8 h., chacun est au travail, sans songer à

mal, lorsqu'un effroyable vacarme se fait entendre autour de nous ; chacun de jeter sa plume et de prêter l'oreille; arrive Ahouad, l'œil en feu, qui se précipite dans notre tente et me crie d'une voix brève et stridente : « Ya Sidy, khod el baroudy ! (Seigneur, prends ton fusil.) » Je ne me le fais pas répéter deux fois. Tous mes amis ont compris l'invitation d'Ahouad, et ils n'ont, en réalité, pas besoin du cri — aux armes ! — que je leur jette, en sautant sur mon fusil et sur mes pistolets ; en moins de temps qu'il ne m'en faut pour le dire, nous sommes tous hors de la tente.

A cette heure, on n'entendrait pas Dieu tonner. C'est un horrible tumulte, au milieu des nuages de poussière qui s'élèvent, sous le plus beau clair de lune du monde. Dans le village, les hommes crient, les chiens crient plus fort, les femmes crient plus fort que les chiens cet affreux gloussement — Lou-lou-lou-lou,— qu'elles poussent quand elles sont joyeuses, quand elles veulent gémir, et, à ce qu'il paraît, quand elles cherchent à exciter l'ardeur guerrière de leurs maris. Il est clair que nous sommes attaqués ; par qui et pourquoi ? Nous n'en savons rien encore, mais nous le devinons. Messieurs les Rhaouarna se sont lassés

de nous voler en détail, et ils se sont décidés à faire cette noble besogne en gros, en tâchant de nous exterminer.

Franchement, la position n'est pas riante. Vaincus, nous sommes irrémissiblement perdus; il faut donc être vainqueurs à tout prix.

Mohammed et quelques-uns de nos Thâamera sont près de nous; Mohammed reste calme et froid; les Arabes témoignent une exaltation fébrile: fusils, yataghans et khandjars sont en l'air, attendant le moment de frapper à tort et à travers. Nos moukres eux-mêmes sentent qu'il n'y a plus d'espoir de salut que dans la défaite de nos ennemis, et chacun d'eux s'est armé de ce qu'il a pu. L'un d'eux, nommé Beïtouny, brave homme qui ne fait que rire ou dormir, et qui jusqu'ici n'a su faire que cela, brandit un vrai tronc d'arbre, avec lequel il est capable d'assommer d'un coup dix de ces Rhaouarna.

Selim, le Barabra dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, Selim, qui ne se sent pas à l'aise à pareille fête, a peur que les démonstrations martiales de nos moukres n'excitent les assaillants; il essaie de persuader à Beïtouny de se tenir tranquille; il fait mieux encore, il s'efforce de lui enlever sa perche, et Schariar, qui, en qualité de général

en chef des moukres, se tient bravement à leur tête, le sabre à la main, envoie d'une bourrade le pauvre Selim à dix pas de là.

Le tapage continue; à travers la poussière, nous voyons, de temps en temps, un cavalier qui se démène comme un possédé : c'est qu'en un clin d'œil nos amis ont été en selle et se sont mis à l'œuvre.

Pendant qu'ils s'escriment sur les Rhaouarna, je place mes amis sur une ligne, à quelques pas de distance l'un de l'autre, afin de leur laisser les mouvements libres, et je leur recommande plus de prudence que jamais; je défends de tirer un coup de feu, avant que j'en aie donné l'exemple, et nous attendons que notre tour arrive pour entrer en danse. Édouard est à ma gauche. Je lui prends la main en lui disant que je vois notre position un peu plus que hasardée et qu'il ne nous reste plus qu'à vendre chèrement notre vie. « Sois tranquille, me répond simplement le brave enfant, je saurai me faire tuer proprement. »

Au bout de quelques minutes cependant, les hurlements diminuent et cessent tout d'un coup, la poussière s'abat, et tous nos Arabes reviennent successivement auprès de nous; il n'en manque

pas un à l'appel ; mais leurs sabres sont rouges de sang, et il est clair qu'ils n'y ont pas été de main morte.

Le frère de Selameh, celui qui m'avait offert le café le matin, est le plus animé de tous; il me prend la main en souriant : « Tout est fini, me dit-il ; quelques bons coups de sabre ont arrangé l'affaire ; ne crains rien, tu es notre ami, et nous sommes là pour te défendre. » Abou-Daouk revient le dernier, il rit plus haut que jamais, tout en rengaînant son sabre ; quant à Hamdan, il rit moins encore que les jours précédents.

« Mais qu'est-ce donc? leur dis-je, que s'est-il passé? » Abou-Daouk me répond que ce sont deux envoyés des Beni-Oqbâ qui sont venus avec hauteur réclamer le droit de nous protéger, c'est-à-dire de nous pressurer; qu'ils ont eu l'impudence de déclarer qu'ils ne nous laisseraient pas passer sur leur territoire, si leur demande n'était pas accueillie; qu'alors eux ont répondu que nous leur passerions tous sur le ventre, — bis-seif, — avec le sabre, — et qu'en effet les deux envoyés ont été chassés d'el-Mezrâah, avec quelques bonnes estafilades sur la figure.

Tout d'abord, il nous semble fort étrange

qu'une bataille, dans laquelle il n'y avait qu'une armée ennemie de deux hommes, ait fait tant de tapage, et qu'Ahouad nous ait jeté le cri d'alarme qui nous a fait nous préparer au combat. Nous avions raison de nous étonner, car l'histoire racontée par Abou-Daouk était un conte et rien de plus. Nous n'avons su la vérité que plus tard. C'étaient bien réellement tous les Rhaouarna qui avaient essayé d'enlever notre camp; mais nos amis veillaient, et les quelques centaines de bandits mal armés, qui avaient espéré avoir bon marché d'une poignée d'hommes fatigués, avaient été si rudement reçus à coups de sabre et de lance, qu'ils avaient jugé plus sage de lâcher pied et d'abandonner la partie. D'ailleurs, ils se mettaient toute la tribu des Beni-Sakhar sur les bras, et c'était, à coup sûr, provoquer l'extermination de leur misérable village. Aussi, dès que les plus audacieux eurent été mis hors de combat, tous se sauvèrent à qui mieux mieux; les blessés allèrent bassiner et panser leurs horions, les autres se rejetèrent dans leurs tentes où ils firent prudemment les morts.

Je reviens à notre soirée. Maintenant que le calme est rétabli, tous nos amis rient et parlent haut autour des feux, tandis que pas une voi

ne se fait entendre du côté du village; nous visitons tous nos bivouacs; nous remercions nos Arabes, qui ont l'air ravi de nous avoir prouvé que nous pouvions compter sur eux; et comme nous pensons qu'il est toujours sage de compter encore mieux sur nous-mêmes, nous nous décidons à monter la garde à tour de rôle. Bientôt le factionnaire de service reste seul éveillé, et tous les autres dorment sur leur couchette et à portée de leurs armes, aussi tranquillement que s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire. Notre vigilance était presque de luxe, car la nuit qui a été splendide, grâce à la lune, n'a plus été troublée par aucun incident fâcheux.

### 16 JANVIER.

Ce matin au lever, il n'est plus question de la bourrasque d'hier soir. Les Rhaouarna sont beaucoup moins nombreux autour de notre camp, et ceux qui s'y hasardent sont devenus polis et prévenants. Ils nous extorquent bien, par-ci par-là, à force d'obsessions, quelques pipes de tabac, mais c'est tout. Le scheikh dépenaillé, qui rossait hier ses administrés avec tant d'abandon, vient seul causer avec nous, et comme

toute peine mérite son salaire, nous lui donnons une vingtaine de piastres; ce n'est certainement pas un sou par coup de bâton distribué, et voilà la première fois qu'une marchandise bédouine nous est livrée à si bon compte et en aussi belle condition.

Nous sommes fort pressés de déguerpir, mais comme nous croyons encore aux Beni-Oqbâ inventés par Abou-Daouk, nous nous figurons que nous avons à redouter quelque embuscade de la tribu dont les prétentions ont été si cavalièrement repoussées, et nous nous préparons à tout événement. Papigny surtout est d'un comique charmant, en disposant le plus qu'il peut de cartouches à portée de sa main. « Riez, riez, nous dit-il, vous ne connaissez pas ces gredins-là. Il y en a toujours une nichée dans un buisson quelconque, et vous entendrez siffler les balles, plus vite que vous ne voudrez. »

Heureusement, je l'ai déjà dit, les Beni-Oqbâ ne pensaient guère aux coups qu'ils avaient reçus sur le nez des Rhaouarna, et la prophétie, d'ailleurs assez sage, de Papigny, resta inaccomplie.

A 8 h. 6 m., nous étions tous à cheval et nous prenions congé des hôtes qui nous avaient traités

avec tant d'affabilité. Nous marchons d'abord à travers le fourré d'*asclépias* et d'*areqs* au nord-nord-est. Le rivage de la mer est alors à 400 mètres à notre gauche, où il forme un petit golfe peu profond.

A 8 h. 46 m., nous entrons dans un large ravin abondamment couvert de roseaux et de saules (*salix babylonica*), au milieu desquels coule une rivière d'eau vive, nommée Seil-Ouad-ebni-Hammid). Il nous faut une dizaine de minutes pour passer la rivière, dont nous suivons quelque temps le lit. Nous entrons alors dans un vallon resserré entre des roches à pic : c'est l'Ouad-el-Djerrah ou Adjerrah.

Avant de partir, nous avions tenu conseil, avec les scheikhs qui nous escortaient, pour choisir la route que nous prendrions pendant la journée. Ils nous annonçaient bien qu'il était possible d'avancer jusqu'à bord de l'Ouad-el-Moudjeb, c'est-à-dire de l'Arnon, mais que nous ne pourrions pas franchir cette rivière, et que d'ailleurs, le pussions-nous, nous trouverions, au delà, une plage trop resserrée pour être praticable, et en définitive le Jourdain, qu'il nous serait impossible de traverser en cette saison, vu l'abondance de ses eaux. Ces excellentes raisons, jointes au

désir de visiter la Moabitide, nous avaient décidés à gagner le haut pays et à entrer par l'Ouad-Ajerrah dans les montagnes de Moab.

J'ignore si l'assertion des scheikhs mérite toute confiance; ce que je puis affirmer, c'est que de loin, vers les points où débouchent l'Ouad-el-Moudjeb et l'Ouad-Zerka-Mayn, les montagnes ont l'air de plonger dans la mer Morte, sans plage intermédiaire, toute verdure cessant de se montrer au delà de la plaine boisée que j'ai signalée plus haut et qui se nomme el-Hadits. Du reste, il n'y avait pas de difficulté à gagner la rive méridionale de l'Ouad-el-Moudjeb; et d'el-Mezrâah, il fallait tout au plus deux heures pour atteindre ce point.

L'Ouad-Adjerrah, au point où nous avons pénétré, s'ouvre directement à l'est, et nous commençons aussitôt à le gravir en suivant tous les contours qu'il fait; notre route est un ravin rempli de gravier, c'est-à-dire le lit d'un véritable torrent, à droite et à gauche duquel paraissent des mamelons assez élevés. A 9 h. 5 m., nous marchons à l'est-sud-est, pour reprendre, quelques minutes après, une direction parfaitement est.

Nous cheminons toujours à travers de mame-

lons élevés dont, à 9 h. 9 m., nous atteignons la crête. Nous sommes alors à 8 kilomètres environ d'une montagne élevée dont les roches brunes sont déchiquetées, comme si elles avaient été calcinées. A gauche s'étend un plateau, garni de mamelons blanchâtres, et qui descend vers la mer Morte. Devant nous s'ouvre un ouad abrupt, de 100 mètres de profondeur au moins, et de 200 mètres de largeur, se dirigeant à l'est-nord-est, c'est l'Ouad-ebni-Hammid.

A 9 h. 16 m., nous trouvons sur notre chemin une tour ruinée, au point où la route fait un coude brusque au sud, pour contourner la base d'un piton de roche brune déchirée. A 9 h. 22 m., un mur antique en ruine coupe le chemin, puis commencent à paraître les traces perpetuelles d'une voie pavée antique, garnie à droite et à gauche, sur tous les mamelons sans exception, de décombres de tours et d'édifices, placés là évidemment pour constituer un système formidable de défense du pays dans lequel cette route antique donnait accès. Je ne doute pas que la voie romaine qui conduisait de Jérusalem à Areopolis, n'ait passé par l'Ouad-ebni-Hammid, qui était occupé militairement sur toute sa longueur.

A 9 h. 31 m., nous marchons toujours à l'est, et nous longeons, à 15 mètres de distance seulement, les flancs déchirés en aiguilles d'une roche brunâtre. A droite et à gauche paraissent incessamment les décombres des postes défensifs ou tours qui barraient le passage, et qui sont souvent reliés entre eux par des murailles. A 9 h. 37 m., nous arrivons à un petit plateau de 200 mètres de longueur, à l'entrée duquel se trouve, à gauche du chemin, la base d'une large tour ronde, nommée el-Bordj. Sur le plateau et en arrière d'un mur qui longe la route, sont les décombres de six tours, dont quatre sont placées en ligne droite parallèle au mur, et les deux autres à environ 80 mètres en arrière.

Au delà de ce plateau, sur lequel nous faisons une halte d'un quart-d'heure, pour laisser à toute la caravane le temps de se réunir, commence une descente qui n'est autre chose qu'un tronçon de voie antique. Il est 8 h. 56 m. quand nous quittons le plateau, pour gagner le lit d'un torrent de 10 mètres de largeur au plus, et au fond duquel nous cheminons à l'est-nord-est d'abord, puis à l'est; après un défilé au milieu de roches à pic, rencontré à 10 h. 3 m., nous entrons sur un plateau mamelonné, dominé, à droite et à

gauche, par de forts mamelons, couverts, comme lui, de décombres nombreux.

A 10 h. 7 m., nous sommes en face d'une tour ruinée placée à notre gauche, puis nous traversons, en marchant au nord-est, un plateau pierreux qui s'étend à droite, jusqu'au pied d'une colline peu élevée. A gauche est un mamelon couvert de décombres, puis s'élève le Djebel-Adjerrah, haute montagne dont les flancs sont couverts de ces déjections volcaniques dont nous avons déjà parlé tant de fois. A 10 h. 17 m., nous descendons dans un nouveau ravin dont l'entrée est garnie, à droite et à gauche, de deux tours rondes en ruine, et nous suivons, à partir de ce moment, le lit du torrent.

A 10 51 m., nouvelles traces de la voie pavée antique. Nous marchons alors au nord-est, toujours sur la rive gauche de l'ouad, dans lequel vient déboucher, du nord-ouest, un large ravin. De hautes collines se reliant à la montagne dont j'ai parlé tout à l'heure se terminent ici en mamelons assez élevés. L'ouad est devenu un véritable lit de torrent, et la voie antique se montre de nouveau. Nous redescendons alors dans le lit du torrent, qui se dirige à l'est, et qui est bordé, à gauche, de roches coupées à pic. A 11 heures,

nous faisons halte contre les rochers, pour prendre notre repas du matin.

Comme cette fois nous sommes pressés de gagner du terrain, à 11 h. 25 m. nous nous remettons en marche.

A midi 21 m., nous montons sur le flanc d'une colline placée devant nous, et des deux côtés de laquelle se prolongent des ravins abrupts. C'est toujours la voie antique que nous suivons, et nous ne pouvons en méconnaître les traces.

En ce moment, nous rencontrons quelques chameaux conduits par des Bédouins qui les montent tranquillement, pendant que leurs femmes les suivent à pied. Les survenants sont parfaitement inoffensifs d'ailleurs, et échangent avec nous le Selam de rigueur.

A midi 28 m., nous laissons à notre droite la ruine d'une tour carrée, auprès de laquelle se trouve un puits profond et en entonnoir, nommé le Bir-el-Hafayeh, auprès duquel nous arrivons à midi 32 m. A 200 mètres plus loin, est un autre puits semblable et qui porte le même nom. En ce moment, nous apercevons devant nous, et à 3 kilomètres environ, une ligne de montagnes élevées ; c'est le Djebel-en-Nouêhin (ou Nouêhid), qui forme la crête supérieure de la côte orientale

de la mer Morte, et dont le plateau commence la vaste plaine de la Moabitide. Comme nous sommes informés que là-haut nous ne trouverons ni sources, ni puits, force nous est de faire nos provisions d'eau au Bir-el-Hafayeh, et nos moukres se mettent en devoir de remplir nos tonneaux et nos outres. Cette opération, vu la difficulté de puiser au fond du bir, prend beaucoup plus de temps que nous ne le voudrions.

Nous avons gravi un petit plateau situé au-dessus des deux puits, et là, pour attendre plus patiemment que notre caravane se remette en marche, nous faisons une chasse entomologique très-abondante, sous les pierres qui gisent au milieu des mauves dont le plateau est couvert. Il est 1 h. 38 m., quand nous pouvons reprendre notre route. Pendant cette halte, Hamdan, Abou-Daouk et les autres scheikhs, à l'exception du seul Samet-Aly, nous ont plantés là, pour aller festiner dans quelque campement voisin, chez les Beni-Hammid. Nous repartons donc assez ennuyés de cet abandon, que nous n'approuvons pas, parce que nous ne savons pas trop ce que nous avons à espérer ou à craindre des habitants du pays où nous sommes. Il nous est resté dans la tête quelque souvenance de la scène de la

veille, et nous sommes assez enclins à croire encore que nous pouvons, à chaque instant, nous trouver en face des Beni-Oqbâ, si maltraités et si rudement éconduits la veille au soir. On voit qu'en ce moment nous ne sommes pas encore parfaitement édifiés sur le compte des Rhaouarna, puisque nous ne leur attribuons pas l'honneur de l'attaque nocturne qui nous a mis si fortement en émoi.

Néanmoins, comme nous ne pouvons rester là, nous gravissons le flanc d'une colline assez roide, en suivant toujours les sinuosités de la voie antique, qui y est réellement assez bien conservée pour pouvoir servir de route sans inconvénient. A 1 h. 47 m., nous trouvons une tour ruinée, et nous arrivons à un premier plateau que domine, à notre droite, une assez haute montagne. Notre route est revenue à l'est. Ce plateau une fois traversé, se présente une nouvelle montée que nous commençons à gravir, à 1 h. 50 m. En ce point, nous tournons complétement le dos à la direction que nous suivions précédemment, et en marchant à l'ouest, nous arrivons à 2 h. précises à un second plateau, sur lequel se montrent toujours les traces de la voie antique rencontrée par nous pendant toute la journée.

A partir de ce moment, nous cheminons directement au sud, à travers des décombres qui couvrent le terrain et le flanc de la montagne placée à notre gauche. A droite et à 15 mètres seulement, est un large tertre couvert de ruines; c'est le Kharbet-el-Hafayeh. Là évidemment a existé une ville antique. Après avoir coupé à sa naissance un ravin qui va s'élargissant et plongeant rapidement vers l'ouest, nous continuons à marcher sur un plateau verdoyant et couvert de ruines. C'est d'abord un cimetière arabe formé de monceaux de pierres, que nous traversons, puis nous apercevons, au pied de la montagne à pic qui est à notre gauche, des murs antiques de soutènement, formés de très-grosses pierres non taillées. A notre droite, le plateau n'a guère que 150 mètres de large, et que 80 mètres de long. A gauche, les ruines se montrent partout.

Enfin, à 2 h. 26 m., nous nous arrêtons au pied d'un monticule crayeux, contre lequel nous faisons dresser nos tentes. Le vent est violent et froid, et le contraste de la température d'aujourd'hui, comparée à celle d'hier, nous est on ne peut plus désagréable. Heureusement, le monticule au pied duquel nous sommes établis, nous

abrite un peu contre les aigres rafales qui nous glacent.

Une fois que nous sommes installés dans notre nouveau gîte, nous commençons, comme d'habitude, à battre le terrain, pour recueillir des insectes et des plantes. Nous sommes pourtant un peu préoccupés de l'absence de nos scheiks et de notre escorte, absence que nous avons peine à nous expliquer ; notre préoccupation ne fait que se développer d'une façon assez désagréable, quand nous voyons arriver des Bédouins à figures parfaitement inconnues pour nous, et qui viennent sans façon s'installer à la porte de notre tente.

D'où sortent ces gracieux hôtes ? et le terrain sur lequel nous nous trouvons, doit-il nous en fournir beaucoup comme ceux-là ? deux questions que nous voudrions bien voir résolues de façon à nous tirer d'inquiétude ! Quant à la première, elle reçoit presque immédiatement sa solution. Loysel, qui, le fusil au poing, avait grimpé au sommet du tertre de craie, auquel notre campement est adossé, avec le désir ardent d'y trouver enfin le gibier fantastique qu'il poursuit avec tant de peine ; Loysel fait plus belle chasse qu'il ne l'espérait : il a trouvé au gîte, à

quelques cents mètres au sud de nous et dans un creux de l'Ouad-ebni Hammid, un très respectable campement, formé d'une multitude de petites tentes noires, habitées par la population dont les échantillons sont déjà sur nos épaules. Que faire? Quand nous accablerions de malédictions les scheikhs qui nous ont faussé bande, nous n'y gagnerions rien. D'ailleurs, Scheikh-Samet-Aly fait si bonne contenance, qu'évidemment il n'a pas la moindre crainte d'une collision avec nos voisins. Dès lors le seul parti sage qui nous reste, c'est de l'imiter et d'avoir l'air parfaitement à notre aise, et surtout enchantés de la visite dont ces messieurs ont bien voulu nous honorer.

Il y a mieux ! nous faisons du commerce avec eux, et nous leur achetons des moutons pour notre dîner, ce qui achève d'établir entre nous les rapports les plus agréables. Dès lors nous reprenons nos explorations de naturalistes et d'antiquaires, et nous constatons partout, autour de notre tente, la présence d'arasements de murs antiques en bloc de lave.

Lorsque la nuit se fait, les Bédouins du campement me voient mettre des plantes en herbier; ils voient mes compagnons piquer des insectes,

et il va sans dire que les questions sur le double *pourquoi* sortent de toutes les bouches. Je leur réponds effrontément que je suis un hakim, à la recherche de remèdes nouveaux, et que j'étudie toutes les merveilles des créatures d'Allah ; je leur jette ainsi aux oreilles, sans y rien changer, le titre d'un manuscrit arabe que j'ai eu jadis entre les mains (Adjaib-Makloukat-Allah), et je produis l'effet désiré. Nous voilà tous respectés comme de grands sages, et nous pouvons être parfaitement tranquilles ; mais gare les consultations ! elles ne manqueront pas d'arriver.

La nuit est presque close, lorsque Samet-Aly nous annonce la venue de Hamdan, qu'il aperçoit d'une distance fabuleuse, et à travers les ténèbres. Décidément l'ouïe et la vue sont développées chez les Bédouins, d'une façon qui passe toute croyance pour nous autres Européens, qui avons presque toujours besoin de lunettes pour apercevoir même ce qui n'est qu'à quelques pas de nous.

Avec Hamdan rentre toute notre petite armée, dont la désertion nous avait si fort tourmentés, et le mot de l'énigme nous est donné par le scheickh des Thâamera. Les Beni-Hammid, sur

le territoire desquels nous sommes arrivés, ont été, il y a quelques années, sauvés de la ruine la plus complète par la générosité de Hamdan et de sa tribu ; aussi lui sont-ils dévoués de cœur et d'âme, et nous pouvons être aussi peu inquiets sur leur territoire, que nous le serions dans le pays de Hamdan lui-même. Les bienfaiteurs sont allés se faire régaler par leurs obligés, dans les campements des Beni-Hammid, et voilà comment l'attrait du festin nous a fait abandonner, au beau milieu du chemin, par toute notre escorte, charmée de pouvoir banqueter une fois en passant. Nous voilà tout à fait rassurés sur notre sort. Les Arabes du campement voisin font à Hamdan mille et une caresses ; il est clair qu'eux aussi sont des Beni-Hammid, et nous pouvons désormais être parfaitement tranquilles; il ne nous arrivera ici aucune mésaventure.

Le vent est devenu de plus en plus vif ; aussi nous hâtons-nous de terminer la besogne de la journée, afin de gagner au plus vite nos couchettes et de nous abriter, sous nos couvertures turques, contre le froid glacial qui nous pénètre jusqu'aux os. Tout est calme autour de nous, et il nous est permis cette fois de dormir en paix.

17 JANVIER.

A 8 h., nous sommes à cheval, nos tentes sont reployées, tous nos bagages chargés, et nous avons hâte de nous remettre en route. Le soleil a beau être clair et brillant, un vent glacial souffle avec une violence extrême, et comme il augmente à chaque instant, nous sommes transis sur nos montures.

Ce matin, avant le départ, j'ai fait une nouvelle promenade autour et sur le sommet du monticule de craie auquel notre camp était adossé ; et contre le flanc nord de ce monticule, j'ai reconnu les fondations d'un petit édifice carré, qui était bâti en blocs de lave et auprès duquel gît un tronçon de colonne également en lave, mais de faible dimension.

Il s'agit aujourd'hui d'escalader la dernière assise de montagnes qui nous sépare encore du plateau moabite, et nous avons la prétention d'aller camper à Schihan. Au départ, nous marchons droit au sud ; à notre gauche, nous avons à quelque 10 mètres, plus ou moins, l'escarpement que nous allons aborder ; à droite, à 150 mètres au plus, les déclivités de l'Ouad-ebni-

Hammid, dans lequel nous apercevons, fort près de nous, le campement de Bédouins dont quelques habitants nous avaient fait hier l'honneur de nous visiter.

La montagne à gravir, c'est le Djebel-en-Nouêhin. A 200 mètres du point de départ, nous nous engageons sur le flanc de la montagne, en tournant droit à l'est. C'est une véritable escalade, et cette fois encore, le chemin, si chemin il y a, serait tout au plus bon pour des chèvres. D'ailleurs il est, à chaque pas, jonché de blocs de lave grossièrement équarris, et qui ont dû faire partie de constructions antiques situées sur le plateau. Lorsque nous allons atteindre celui-ci, à 8 h. 30 m., nous franchissons un mur ruiné, construit en blocs de lave, semblables à ceux que nous avons trouvés en abondance sur toute la montée. C'est donc sans doute de ce mur que ces blocs se seront détachés et auront roulé sur la route. Au delà de ce mur, nous marchons d'abord au nord-nord-est : l'escarpement de la vallée que nous venons de quitter est alors à notre gauche, et cet escarpement se trouve garni, à la crête, de trois bases de tours en blocs de lave. Devant nous commencent des ruines énormes qui garnissent tout le

reste de la montée. A ces ruines les Bédouins donnent le nom de Kharbet-Sarfah; mais, ainsi que que je l'ai déjà dit, la montagne qu'elles couronnent, se nomme Djebel-en-Nouêhin.

A 8 h. 42 m., après quelques lacets au milieu des ruines, nous atteignons enfin le plateau moabite. Nous marchons directement à l'est, et nous longeons parallèlement à sa direction l'Ouad-ebni-Hammid, qui n'est guère qu'à 150 mètres sur notre droite. Toutes les crêtes de cet ouad sont littéralement couvertes de murs ruinés, et, sans aucun doute, ces ruines devaient constituer une ville très-considérable. Rien d'étrange comme la teinte noire de ces constructions, dans lesquelles on n'a employé que des blocs de lave plus que grossièrement équarris, et qui ont, par conséquent, une assez grande ressemblance avec des constructions cyclopéennes.

De temps à autre notre route passe sur des arasements de longues murailles; mais ce qui nous étonne le plus, c'est une allée formée de deux rangées de blocs de lave, fichés en terre à environ un mètre de distance l'un de l'autre, et qui nous rappellent en quelque sorte les allées celtiques de Karnac. Ici la largeur de l'allée est

de 4 mètres seulement. Très-certainement c'était là le tracé d'une route antique ; aussi le chemin que nous suivons ne s'en écarte-t-il pas. Où leurs pères ont passé, les Bédouins passent et passeront toujours ; nous sommes donc sur une route moabite.

C'est à 8 h. 47 m. que nous avons commencé à cheminer entre les deux rangées de pierres de l'allée ; à 8 h. 51 m., un long mur vient recouper perpendiculairement la rangée de gauche. Cent pas plus loin, une enceinte très-grande et resserrée à son extrémité s'appuie sur le même côté de la route ; puis vient un long mur, à l'extrémité duquel est un amas de décombres indiquant la préexistence d'un édifice quelconque. Au point où nous sommes arrivés, nous voyons s'ouvrir à gauche une vallée large et profonde ; c'est l'Ouad-ech-Cheqiq (ici les Bédouins prononcent ce nom, ech-Cheguig). La crête de l'Ouad-ebni-Hammid est garnie d'une muraille qui la couronne, et qui se rapproche parfois jusqu'à une vingtaine de mètres du chemin que nous suivons.

A 8 h. 59 m., nous avons à notre gauche, et à 40 mètres environ, une ruine considérable. A 15 mètres seulement, sur notre droite, passe

le mur qui couronne la crête de l'Ouad-ebni-Hammid, et nous entrons dans des terrains cultivés. A 9 h., nous trouvons, à droite, un puits nommé Bir-Sarfah, et un peu plus loin, à gauche, une citerne carrée creusée dans le roc. Enfin, à cent pas plus loin, nous nous arrêtons devant un édifice curieux, dont nous désirons examiner la structure. Il est entouré de murs de 1 mètre 40 centimètres d'épaisseur, et il n'est pas difficile de reconnaître que, sur une construction très-antique, on a, à une époque relativement assez récente, enté des parties d'apparence moderne, et dont le caractère contraste fortement avec celui des premières.

Cet édifice est ouvert au nord, et une porte carrée, dont les montants, le linteau et le seuil sont formés de blocs de lave, y donne accès. On entre dans ce qui, jadis, était une salle de 15 mètres de longueur et de 12 mètres de largeur : elle est remplie de décombres. A gauche de cette salle, et à 7 mètres du mur de face, est un mur de refend qui forme l'entrée d'une nef de 18 mètres de longueur, et qui, à des intervalles réguliers de 3 mètres, offre des arceaux en ogive, mais dont il ne reste que les nervures. Le mur de droite de cette sorte de nef s'appuie sur un

coude du mur de l'enceinte primitive, dont il forme le prolongement, et qui est en saillie de 10 mètres sur la face sud. Enfin, à gauche de l'entrée principale, est appuyé, contre le mur de face, un petit édifice de 4 mètres carrés, encombré de pierres, et dont l'entrée, qui est adjacente à celle de l'édifice principal, est en ogive.

En avant, et à quelques pas seulement de cette ruine curieuse, sont trois ou quatre tombes arabes, mais d'un style tout particulier. Ce ne sont plus, comme d'ordinaire, des amas de pierres qui recouvrent la fosse : ici l'on voit des tertres oblongs qui semblent fraîchement remués, et sur lesquels sont déposés des instruments aratoires qui ont sans doute appartenu aux défunts. De chaque côté des tertres funéraires, sont plantés des piquets, dont les deux têtes sont réunies par une ficelle, et à cette ficelle sont attachées nombreuses touffes de cheveux humains, cheveux de femmes et cheveux d'hommes. J'avoue que la vue de ces gages de douleur déposés sur des tombes, m'émeut singulièrement. Sont-ce des Musulmans qui ont enterré de la sorte quelques-uns des leurs? J'en doute fort. Il y a des Arabes chrétiens dans le pays, et peut-être faut-il leur attribuer cette

touchante coutume, qui veut que parents et amis donnent aux morts ce que, dans notre civilisation à nous, on ne donne qu'aux vivants, comme gage de tendresse ou comme souvenir d'un être aimé qui n'est plus.

Que fut jadis cet édifice qué je viens de décrire? Probablement une enceinte sacrée. Sur l'emplacement de quelque temple moabite, se sera implanté un temple romain, puis une église chrétienne, dont je retrouve la nef ornée de cinq arceaux gothiques, puis peut-être un petit oualy musulman qui est accolé au mur de face. Quoi qu'il en soit de ces suppositions, qui n'ont rien que d'assez raisonnable, je me suis arrêté à cette ruine étrange, juste ce qu'il m'a fallu de emps pour la comprendre et pour en lever le plan.

A 9 h. 19 m., nous quittons cet endroit, et nous continuons notre marche, en nous dirigeant au sud-est. Nous passons par-dessus une muraille en blocs de lave, qui traverse perpendiculairement le chemin que nous suivons et va couronner, sur notre droite, la crête de l'Ouad. A 500 mètres environ de la ruine dont j'ai longuement parlé tout à l'heure, se présente devant nous un mamelon, régulièrement arrondi,

de peu d'élévation, et que je suppose artificiel; il est complétement couvert des décombres de maisons à demi enterrées; c'est là certainement l'emplacement d'une ville; les Arabes en nomment les ruines Kharbet-Sarfah.

A 9 h. 32 m., nous quittons le mamelon de Sarfah. Au point où nous sortons des ruines, un mur d'enceinte assez bien conservé, et construit en blocs de lave, s'infléchit, à notre gauche, pour aller très-probablement se réunir au mur dont nous avons franchi les décombres, avant d'arriver au monticule de Sarfah, et qui va former le couronnement de l'Ouad-ebni-Hammid. En ce point où nous rentrons dans la plaine, était probablement la porte de la ville antique, puisque la route que nous suivons passe entre deux rangées intactes de blocs de lave, qui forment une de ces étranges allées de pierres, qui bordaient, à coup sûr, les grandes routes tracées dans la plaine de la Moabitide. Cette allée, à partir de Kharbet-Sarfah, est dirigée au nord-est, et nous la suivons sur une étendue d'un kilomètre au moins, à travers des champs cultivés.

A 9 h. 35 m., nous avons laissé, à notre gauche, et à 400 mètres de l'allée de pierres dans

laquelle nous cheminions, un plateau élevé de 5 à 6 mètres au-dessus de la plaine, et couvert de ruines; les Arabes le nomment Redjom-el-Mahfour (le monceau creusé). Il m'a été impossible de pousser une reconnaissance jusque là. Les particularités de la route que nous suivions suffisaient bien en effet pour captiver toute mon attention.

A 9 h. 41 m., le terrain s'élève insensiblement, et nous quittons l'allée de pierres, pour rentrer aussitôt dans les ruines. Ce sont des fondations de murs d'une grande longueur, qui se recoupent en tous sens, mais dont quelques-uns forment la continuation de l'allée de pierres. Ces ruines, qui se nomment Kharbet-Emrâah, ont près d'un kilomètre d'étendue.

A 9 h. 57 m., les ruines recommencent, et celles que nous traversons alors, portent le nom particulier de Redjom-el-Hammah (le monceau des bains, ou de la source chaude?). A 10 h. 10 m., nous voyons, à notre droite, des ruines immenses, et à notre gauche, à 150 mètres environ, un nouvel amas de décombres. Des traces d'allées de pierres reparaissent, et nous nous dirigeons alors vers un ravin, abrité par un plateau de 200 mètres de large, et couvert de ruines

énormes qui sont aussi nommées Kharbet-Emrâah. Ici nous voyons des pans de murs en belles pierres de taille et des constructions probablement romaines, qui garnissent, sur le ravin, le saillant du plateau d'Emrâah.

La direction du ravin est généralement du sud au nord. Il est peu profond, d'une dizaine de mètres au plus, mais cela suffit pour nous garantir du vent, qui ne cesse de souffler avec rage depuis hier, et qui nous fatigue extrêmement. Nous nous hâtons de déjeuner en ce point, et, à onze heures précises, après une halte de trois quarts d'heure, nous remontons à cheval. Nous traversons alors des ruines énormes, qui couvrent le plateau formant le revers droit de l'ouad dans lequel nous avons déjeuné. Nous avons repris notre marche au nord-est, et, au sortir des ruines d'Emrâah, nous retrouvons une allée de pierres, qui traverse une portion de terrain cultivé et sans ruines apparentes. Ce terrain longe d'assez près un ouad large et très-profond, sur le flanc duquel les ruines recommencent à se montrer. A partir de ce moment, les traces de murs en blocs de lave non équarris sont innombrables, et la route sur laquelle nous cheminons, est constamment bordée de blocs fichés,

formant deux rangées parallèles, que recoupent, à droite, les murs ruinés que je viens de signaler ; à gauche, les traces de muraille ne paraissent que très-rarement, à cause du peu de largeur du terrain : l'allée que nous suivons n'est plus, en effet, séparée de l'ouad que de quelques mètres.

A 11 h. 30 m. nous marchons directement au nord, et nous rencontrons un puits creusé au milieu de longues files de murailles placées, en ce moment, à droite et à gauche de la route que nous suivons. A partir de ce point, nous tournons directement à l'ouest, et nous arrivons, à 11 h. 40 m., au pied d'un monticule arrondi, formé de blocs de lave équarris, en partie recouverts de terre, et qui semblent former la base d'une petite tour ronde. Cette ruine se nomme le Redjom-el-Aabéd (le monceau de l'esclave), et quand j'y arrive, je trouve mes Bédouins assis auprès d'un gros bloc de lave, qu'ils me montrent du doigt. « Regarde, me disent-ils, voilà une pierre comme celle que tu cherches ! »

Je regarde, et je me trouve en face d'une magnifique stèle en lave noire compacte, représentant un bas-relief d'une antiquité que je ne me permettrai pas de fixer, même approximative-

ment. C'est une figure aussi haute que nature, dont toute la partie inférieure manque à partir des genoux, et qui, toute mutilée qu'elle est ainsi, offre un monument d'art inappréciable. A coup sûr, nous sommes en face d'une sculpture moabite. Un personnage, la tête coiffée d'un casque de forme assyrienne, tient à deux mains un javelot à large fer, dont il semble frapper un homme qui devrait être à ses genoux. Le haut du corps est nu, mais, à partir des hanches jusqu'aux genoux, il est enveloppé d'une petite tunique courte, complétement analogue à la tunique des Égyptiens. Sur l'épaule droite du personnage, et derrière son dos, est suspendu un arc recourbé, sans corde apparente. Derrière le guerrier, est une figure de lion de petite dimension, et qui ne peut être évidemment que le montant d'un trône, précisément à cause de sa taille exiguë. Le relief est considérable, le mouvement de la figure est bien accentué, même d'une énergie sauvage.

Au premier coup d'œil, il est impossible de n'y pas reconnaître une œuvre hybride, dans laquelle se reflètent à la fois l'art égyptien et l'art assyrien. On peut juger facilement de ma joie à la vue de ce trésor. Cette joie, je la laisse éclater

sous les yeux des Bédouins qui m'entourent; j'exprime niaisement mon désir de m'approprier ce morceau de sculpture, pour l'enlèvement duquel j'offre sottement 1,200 piastres; et je m'aperçois trop tard que, malgré la réserve que je m'étais bien promis de conserver en toute circonstance, j'ai complétement gâté mon affaire, et que je serai certainement condamné à laisser là ce précieux bas-relief.

A peine ai-je parlé des 1,200 piastres, que les histoires de trésor résonnent autour de moi. Les Beni-Hammid, qui habitent le pays, sont les premiers à mettre en avant des contes de la force du suivant : Tous les ans, et le même jour de l'année, quelqu'un de la tribu trouve une pièce d'or, un dynar, au Redjom-el-Aabed, et sous la pierre que je viens d'admirer comme un enfant, au lieu de la déprécier ouvertement. Donc ce bloc a le ventre plein de pièces d'or, et si je tiens à l'emporter, c'est que je connais ce qu'il vaut et ce qu'il contient. Je veux alors jouer l'indifférence. Je m'éloigne au plus vite du bas-relief, mais je comprends trop tard, je le répète, que j'ai moi-même étouffé dans l'œuf mon projet de conquérir cet inappréciable morceau.

A 100 mètres plus loin, je fais dresser nos tentes au milieu de ruines énormes et à côté d'une large cave, soutenue par un pilier, et qui servira d'écurie à nos bêtes et d'appartement à nos moukres.

Les vastes ruines au milieu desquelles nous sommes campés pour aujourd'hui sont nommées, par les Arabes du pays, Kharbet Fouqoûa (les ruines rougeâtres). Sans aucune espèce de doute possible, nous sommes ici sur l'emplacement d'une ville moabite d'une très-haute antiquité. Le terrain est jonché de débris de poteries peintes et grossières, complétement analogue à ces poteries primitives, retrouvées à Santorin, dans les terres recouvertes par des couches volcaniques d'un âge inconnu. Je ramasse à chaque pas de gros cubes de mosaïque primitive, blancs, noirs et rouges. Nous verrons un peu plus loin quelle est la ville dont nous foulons en ce moment les ruines.

Schihan est directement à l'est devant nous : c'est une ruine qui couronne un monticule isolé, et qui domine toute la vaste plaine de Moab ; il y a peut-être là des découvertes importantes à faire : nous avons plusieurs heures de jour à consacrer à cette course ; nous prenons donc le

parti d'aller immédiatement à Schihan. Nous laissons à notre monde le soin de dresser les tentes, d'installer nos bagages et notre cantine, et nous repartons à midi 10 m., sans autre escorte que deux Arabes des Beni-Hammid, qui nous suivent à pied.

Nous laissons bientôt à notre droite une citerne, et après avoir traversé des champs cultivés, sans décombres, nous arrivons, à travers un nouvel amas de ruines, au bord d'un ouad peu profond, garni de ruines sur ses deux revers, et que nous traversons à sa naissance, où il est barré par quatre ou cinq gros murs cyclopéens, alternés et destinés à soutenir les terres, tout en permettant aux eaux pluviales de s'écouler dans le fond du ravin. Cet ouad, qui n'est autre que le prolongement de celui que couronnent à droite et à gauche les ruines au milieu desquelles est assis notre camp, se nomme l'Ouad-Emdebêa.

Entre notre campement et l'Ouad-Emdebeâ, nous avons encore suivi une allée de pierres. Au delà de l'ouad, nous traversons de nouveau une petite plaine cultivée, que domine un mamelon fort bas, sur lequel se trouve une citerne entourée de murs construits en blocs de lave. A notre droite, la plaine présente des traces de mu-

railles antiques jusqu'à perte de vue. Nous marchons alors au nord-est, et à midi 35 m. nous sortons des ruines.

A midi 46 m., nous rencontrons de nouveau quelques longues files de murs, par-dessus lesquels nous passons. A midi 51 m. le terrain à notre gauche présente de nombreuses ruines, tandis qu'elles sont fort clair-semées à droite. A midi 54 m. nous tournons à l'est et nous rencontrons la base très-apparente d'une construction circulaire, probablement d'une tour, au delà de laquelle reparaissent des murailles nombreuses, dont nous sortons de nouveau pour commencer à gravir la pente fort douce du monticule de Schihan. A 1 h. nous rencontrons une citerne creusée dans le roc et entourée d'une muraille. Enfin à 1 h. 6 m. nous mettons pied à terre à l'entrée de l'étrange ruine de Schihan.

Pendant notre course, un vanneau avait été tué par Rothschild ; nous le donnons à nos deux Beni-Hammid, qui s'empressent de le plumer et de le faire rôtir tant bien que mal, à l'aide de quelques broussailles sèches qu'ils arrachent et qu'ils allument. Nous leur confions la garde de nos chevaux, et nous commençons immédiatement notre exploration de la ruine que nous ve-

nons de visiter. Était-ce un temple, était-ce une forteresse, était-ce un palais? Je ne me permettrai pas de le décider. Quoi qu'il en soit, voici la description de ce qui reste de cet antique édifice. C'est un carré dont les quatre faces ont un développement de 50 mètres. L'entrée était sur la face ouest. Sur celle-ci est une large brèche recouverte par un tertre arrondi et à 28 mètres de l'angle sud-ouest de l'enceinte, et à 18 mètres seulement de l'angle nord-ouest. Sur la face gauche, c'est-à-dire sur celle qui regarde le nord, est appliquée en avant-corps une tour carrée, de 10 mètres de côté, et dont les angles rentrants sont de chaque côté à 20 mètres des angles nord-est et nord-ouest de l'enceinte. Les deux faces est et sud sont rectilignes.

Il est fort difficile de juger aujourd'hui de la disposition intérieure, grâce aux décombres accumulés et aux broussailles qui, depuis tant de siècles, ont caché les murs sous des amas de détritus végétaux. Il est possible néanmoins de reconnaître l'emplacement d'une grande salle centrale, au milieu de laquelle paraît un puits ouvrant sur une cave ou citerne profonde. A la face est, sont appuyés les murs de refend de deux chambres carrées; et enfin, parallèlement

à la face d'entrée, on reconnaît les murs d'une salle, dont les faces forment un parallélogramme placé à la droite de l'entrée. Une seconde ouverture, donnant aussi sur une citerne, probablement la même que la citerne centrale, se voit à droite et en avant du premier puits que j'ai signalé. La face nord était recouverte, à 30 mètres en avant, d'une muraille parallèle à celle de l'édifice, et dont il ne reste que des affleurements; de même, la face est était recouverte par un mur semblable, construit à 60 mètres en avant. Quelques traces d'autres murailles parallèles à celles de l'édifice, se voient encore vers l'angle nord-ouest et vers l'angle sud-est; mais ce qu'il importe de noter, c'est que sur les faces nord et sud, d'autres murs recoupaient à angle droit les murs d'enceinte extérieure, et d'autres murs établis sur le prolongement des faces même de l'édifice de façon à faire de véritables enclos en deçà de ces murailles extérieures.

Du reste, il n'y a pas la moindre analogie entre la construction des murailles de l'edifice proprement dit et celle des murs d'enceinte. Pour former les faces de l'édifice, le rocher a été taillé et revêtu de murs en blocs de lave, tandis que les murs extérieurs ne consistent plus au-

jourd'hui qu'en arasements formés de blocs de pierres non équarris, c'est-à-dire analogues à tous ces longs murs que nous avons longés et coupés depuis quelques heures.

Là je retrouve un de ces cubes grossiers de mosaïque, auxquels je me permets d'attribuer une antiquité très-reculée, et sa présence me suffit pour être convaincu qu'à Schian a existé un monument antérieur aux civilisations grecque et romaine, si, comme je le crois fermement, ce ne sont pas les ruines de ce monument lui-même que nous venons de visiter.

Quelques fragments d'architecture, malheureusement en petit nombre, gisent parmi les décombres, et je m'empresse d'en esquisser les profils. Ce sont : 1° un fragment en lave qui formait probablement la base du pilastre latéral d'une porte. Les moulures de cette base de pilastre engagé, sont à peu près semblables à ce que nous fournit l'architecture classique. Il en est de même d'un autre fragment de corniche en calcaire gris.

Mais ce qui m'intéresse surtout au plus haut point, c'est un chapiteau de colonne, également en calcaire gris, de 40 centimètres de hauteur et

de 85 centimètres de diamètre supérieur, tandis que le fût de la colonne n'avait que 52 centimètres de diamètre. C'est bien un chapiteau ionique, mais de la facture la plus étrange : ainsi, les volutes, qui sont de très-petite dimension, sont séparées par deux oves énormes, et entre les volutes et les oves qui leur sont adjacentes, se présentent des palmettes sur le fût. Certes, un pareil chapiteau n'a qu'une analogie fort éloignée avec le chapiteau ionique, et ceux qui l'ont taillé étaient à coup sûr de véritables sauvages, qui ont plus probablement précédé que suivi les artistes grecs auxquels nous devons les belles proportions de l'ordre ionique.

Du haut de la ruine de Schihan nous dominons la plaine de Moab; au sud, cette plaine s'étend à perte de vue; à l'est, elle nous paraît close par une chaîne de montagnes bleuâtres, mais trop éloignées pour que nous en puissions juger. Au nord, à une demi-lieue de nous, s'ouvre l'Ouad-el-Moudjeb, qui coupe brusquement la plaine et semble une immense déchirure du terrain. Cet ouad semble venir directement de l'ouest jusqu'à la hauteur de Schihan; mais, à partir de là, il s'infléchit visiblement vers le sud-est.

Pendant que nous étions tout occupés à rechercher dans l'intérieur de l'édifice ruiné de Schian, qui des insectes, qui des débris antiques, j'entends une conversation animée au dehors de l'enceinte. Je monte sur le mur extérieur, et j'aperçois cinq Arabes à pied, armés de fusils, de yataghans ou de khandjars, qui causent d'assez loin encore avec nos deux guides, en train de croquer leur vanneau à moitié cuit.

D'où sont sortis ces nouveaux venus? Dieu le sait. Nous nous étions fiés à la nature même du site de Schihan, pour ne redouter aucune mauvaise rencontre; du haut d'un tertre pareil nous devions dominer toute la plaine à perte de vue, et voilà qu'à l'improviste nous avons cinq Bédouins sur les bras, et cinq Bédouins venus avec de mauvaises intentions; car je n'en pus douter un instant, à la nature des phrases que nos guides échangeaient avec les survenants.

— Que voulez-vous?

— Dépouiller les voyageurs que vous avez conduits ici.

— Ils sont sous notre protection, et vous ne le ferez pas.

— Allons donc! laissez-nous faire, et nous partagerons.

— N'avancez pas! — Et un fusil fut braqué sur les bandits. Je vis alors l'un d'eux s'approcher malgré cet avertissement, et notre second ami, qui n'avait pour toute armé qu'un dabbous ou massue de bois dur, lui en asséna un coup si vigoureux sur l'épaule, que le drôle fit une grimace épouvantable et s'arrêta en tâtant son épaule disloquée.

J'avais bien vite saisi le fusil que je portais en bandoulière, et j'en avais armé les deux coups, tout prêt à envoyer une balle à deux des coquins qui nous faisaient visite.

Au coup de dabbous tous s'étaient arrêtés : je jetai un cri d'alarme à mes compagnons : — Aux armes et à nos chevaux! nous sommes attaqués! — En un clin d'œil nous étions réunis, et cinq bons fusils à deux coups se montrèrent inopinément aux braves gens qui se figuraient qu'ils n'avaient affaire qu'à d'imprudents promeneurs. La vue de nos armes produisit cette fois encore son effet immanquable, et les cinq bandits se firent incontinent humbles et polis.

Nous nous remîmes en selle, et, une fois à cheval, j'ordonnai aux nouveaux venus de passer devant et de faire attention à eux, s'ils ne voulaient pas manger de la poudre et du plomb;

c'est dans ce pays, entre gens qui se comprennent, l'expression consacrée. Il fut inutile de leur répéter une seconde fois notre invitation, et nos Bédouins, sots comme des renards qu'une poule aurait pris, se mirent immédiatement à cheminer devant nous, sur la route de notre campement.

Une fois en route, leur contenance se fit la plus honnête qu'elle put, et ils prirent l'allure de gens qui font une partie de chasse Pour les dégoûter de l'idée de nous envoyer une volée de coups de fusil, nous marchions isolément et à peu de distance derrière eux, prêts à faire feu nous-mêmes au moindre signe d'hostilité. Tou se passa donc le plus gracieusement du monde.

En route nous rencontrâmes des perdrix, et nos amis de fraîche date nous engagèrent à les tirer. Je le défendis expressément à mes compagnons, qui comprirent, sans que j'eusse la peine d'insister, que le moment n'était pas venu de jeter notre poudre aux moineaux, et je rendis aux Bédouins leur politesse, en les priant de tirer eux-mêmes le gibier qu'ils nous avaient montré. L'un d'eux alors se traîna à plat ventre, comme une couleuvre. pendant plus de cent pas, se cachant, je ne sais en vérité comment, derrière des pierres qui n'étaient guère plus grosses

que le poing ; il parvint ainsi jusqu'à portée des pauvres perdrix, se colla contre terre, derrière un bloc de pierre, visa pendant près d'une minute avec l'escopette démesurée qui lui servait de fusil, et de sa balle coupa en deux l'une des perdrix.

Décidément ces messieurs étaient de forts tireurs, mais ils y mettaient le temps. Une fois son coup lâché, il alla ramasser ses deux morceaux de gibier, et me les apporta triomphalement. Je les refusai, et lui donnai deux piastres de bakhchich pour le récompenser du beau coup qu'il venait de nous faire admirer.

Ces hommes avaient compris qu'il n'y avait rien à faire avec nous, et qu'ils s'étaient imprudemment lancés dans une entreprise qu'ils ne mèneraient pas à bien ; ils ne se préoccupèrent donc plus que du moyen de nous fausser bande et de ne pas pousser leur promenade jusqu'à nos tentes, où quelque scheikh de nos amis pourrait les étriller de la bonne façon. Lors donc que nous fûmes revenus à l'Ouad-Emdebêa, ils disparurent tout aussi subitement qu'ils avaient paru, et nous nous retrouvâmes au milieu de nos gens, sans autre escorte que les deux Beni-Hammid qui nous avaient accompagnés au départ. Cette petite aventure nous servit de leçon,

et nous apprit, par expérience, que la prudence n'était pas de luxe, au milieu des sauvages chez lesquels nous étions venus nous jeter tête baissée.

Le reste de la journée s'est passé à retourner au Redjom-el-Aabed, et à nous garantir contre le vent diabolique qui nous glace. Belly m'a dessiné avec une exactitude merveilleuse le bas-relief moabite que nous avons à côté de nous ; je fais des efforts d'imagination pour découvrir un moyen d'escamoter celui-ci ; mais j'ai beau me creuser la tête, il n'y a pas à songer à enlever un bloc de lave compacte, qui a quatre pieds de long, un pied et demi d'épaisseur et deux pieds de large. Ce bloc doit peser bien plus de mille kilogrammes, et il n'y a pas de bête de charge qui puisse colporter un poids pareil. Comment faire ? Faudra-t-il donc abandonner un semblable trésor ? J'ai quelque envie d'expédier un Bédouin à Karak pour en ramener un tailleur de pierres, qui amincira la stèle du côté opposé à la figure, ce qui diminuera d'autant le poids du fardeau à emporter. Un homme s'offre bien, mais il lui faut huit heures pour aller, huit heures pour revenir ; et trouvera-t-il un tailleur de pierres qui se charge de me mettre à même d'enlever cette figure, au risque d'encourir l'a-

nimadversion de toute une tribu, qui a la prétention d'en recevoir chaque année un dynar? Ne sera-ce pas nous mettre à nous-mêmes toute la tribu sur les bras? Tout bien considéré, j'y renonce; je congédie mon courrier de bonne volonté, et je me résigne à me contenter de ce que j'ai en portefeuille, c'est-à-dire d'une copie parfaite du bas-relief en question; demain matin, d'ailleurs, j'espère en pouvoir prendre un estampage.

Notre soirée se passe comme d'habitude : après le dîner vient le travail de la journée, que nous expédions le plus rondement possible, tant est vive et glaciale la bise qui nous fouette à travers les toiles de notre tente, et tant nous avons le désir de nous en garantir sous nos couvertures.

Avant de nous coucher nous avons eu le plaisir de voir une magnifique éclipse de lune, sur laquelle j'avoue que nous ne comptions guère. Comme nous ne sommes pas venus en ce pays pour faire des observations astronomiques, nous admirons lestement notre éclipse et nous nous couchons le plus vite possible.

FIN DU TOME PREMIER.

BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE

DE

# VOYAGES ET DE ROMANS

---

SÉRIE DES VOYAGES.

# VOYAGE

AUTOUR

# DE LA MER MORTE

BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE,

# DE VOYAGES ET DE ROMANS

16 volumes grand in-18 par an ; 4 volumes tous les trois mois ; format de la Bibliothèque nouvelle.

**80 centimes le volume, collection prise au Bureau central de Paris; 1 fr. le vol. collection expédiée *franco* par la poste; 1 fr. le vol. acheté séparément.**

Directeur : M. l'abbé DOMENECH, chanoine honoraire de Montpellier, Ancien missionnaire au Texas et au Mexique.

## PROSPECTUS.

Depuis longtemps les familles chrétiennes se plaignent de n'avoir pas de bons romans qu'elles puissent dire et laisser lire sans danger. C'est donc, à notre époque, une œuvre éminemment utile que celle qui répandra une littérature à la fois inoffensive et attrayante.

Tel est le but de notre Bibliothèque.

L'accueil fait chaque jour aux premiers volumes par les souscriptions du Clergé de presque tous les diocèses de France est une preuve que nous avons su répondre à ce besoin.

Pour donner au public religieux une garantie de l'orthodoxie de nos livres, ils ont été soumis à la censure d'un docteur de la Faculté de théologie de Paris.

On souscrit en adressant une simple demande à M. POUGET-COULON, libraire, rue Caumartin, 44 (affranchir) On paie ensuite par un ou plusieurs mandats sur la poste. Les volumes sont toujours expédiés *franco* aux souscripteurs avant la fin du trimestre.

Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

# VOYAGE

AUTOUR

# DE LA MER MORTE

PAR

F. DE SAULCY

MEMBRE DE L'INSTITUT

TOME II

PARIS

AU BUREAU CENTRAL,

LIBRAIRIE RELIGIEUSE DE POUGET-COULON,

rue Caumartin, 44.

DOUNIOL, rue de Tournon, 29. || SARLIT, rue Saint-Sulpice, 25.

MAILLET-SCHMITZ, rue Tronchet, 15.

1858

# VOYAGE

AUTOUR

# DE LA MER MORTE

---

## 18 JANVIER.

Le froid a été si vif cette nuit, que tous nos feux de bivouac ont été abandonnés; notre fidèle Ahouad a seul tenu bon, et ce matin il est entré transi, mais toujours de bonne humeur, dans notre tente, afin de s'assurer que nous n'avions pas souffert. Noble créature que cet homme dont le dévouement est sans bornes, et qui semble tout fier de la confiance absolue que nous avons en lui.

Petit à petit, tous nos Arabes sortent des caves ruinées, des citernes et des trous de toute espèce dans lesquels ils se sont abrités contre la bise, et notre petite armée se retrouve au grand complet; seulement les pauvres gens qui la composent, et qui ne sont pas accoutumés à cette

# VOYAGE

AUTOUR

# DE LA MER MORTE

---

18 JANVIER.

Le froid a été si vif cette nuit, que tous nos feux de bivouac ont été abandonnés; notre fidèle Ahmed a seul [illegible] on, et ce matin il est entré [illegible] mais [illegible] de bonne humeur, dans [illegible] te. [illegible] surer que nous n'avions [illegible] ture que cet homme dont [illegible] us bornes, et qui semble [illegible] ce absolue que nous avons

[illegible] nos Arabes sortent de [illegible] s et des trous de [illegible] ils se sont abrités [illegible] armée se retrouve [illegible] les pauvres gens qui [illegible] sont pas [illegible]

température glaciale, grelottent et ont la mine fort piteuse.

Dès que le jour est revenu, je prends de notre campement quelques directions à la boussole. Au fond de l'Ouad-ech-Cheqiq, et sur le revers opposé à celui sur lequel nous avons passé la nuit, paraissent quelques points noirs : ce sont les tentes d'un campement de Beni-Hammid qni se sont établis auprès d'une source, et c'est à cette source que la provision d'eau pour notre table a été faite hier.

Le campement de Bédouins, dont je viens de signaler la présence, nous envoie, dès que le petit jour a reparu, des visiteurs aussi nombreux que la veille. Je leur adresse force questions sur les ruines au milieu desquelles nous sommes campés, et je cherche à savoir par eux s'il existe d'autres pierres, écrites ou sculptées, que celles du Redjom-el-Aabed. L'un d'eux me parle alors d'une grotte taillée dans le roc, et qui ne se trouve qu'à quelques centaines de mètres du camp, vers l'extrémité orientale des Kharbet-Foukoûa. Cette grotte s'appelle Morharrat-ed-Daraouich (la grotte du Derviche), et je n'hésite pas à m'y faire conduire immédiatement, espérant que j'y rencontrerai quelque an-

tiquaille qui m'indemnisera de la peine que je vais prendre ; mais lorsque j'y arrive, je ne trouve qu'une citerne ronde de 11 mètres de diamètre, taillée dans le roc et dont l'entrée est assez malaisée.

Mes notes prises, je me hâtai de regagner le camp, toujours préoccupé de mon bas-relief moabite. Le moment était venu d'en prendre l'estampage et je me mis incontinent à l'œuvre. Pendant près d'une heure, je luttai pour en venir à bout, contre un diabolique vent d'est qui enlevait les feuilles mouillées appliquées sur la figure, à mesure que ma main les abandonnait. C'était sans cesse à recommencer. J'essayai bien de me faire un paravent de la table de notre cantine, et j'eus beau gâcher une énorme quantité de mon papier d'herbier, pour faire une pâte capable d'envelopper tous les reliefs, toujours le vent, au moment où je croyais avoir fait un progrès, arrachait la pâte que je cessai de comprimer. Je dus quitter la partie ; je n'étais pas le plus fort. Je renonce prudemment à dire ici tout ce que j'exhalai de dépit et de mauvaise humeur, dans cette malencontreuse tentative.

Une fois mon parti bien pris, je donnai l'ordre de décamper au plus vite ; j'avais bien assez

comme cela dépensé mon temps en pure perte, et d'ailleurs j'emportais, pour ma consolation, un excellent dessin de monument.

A 9 h. 7 m., notre petite troupe se mit en marche, et nous quittâmes Rharbet-Fouqoûa en nous dirigeant à l'est d'abord et en repassant à 20 mètres du Redjom-el-Aabed, auquel je jetai un dernier coup d'œil de convoitise et de regret. Arrivés à la citerne, qui avoisine le monument et qui n'est éloignée que d'une centaine de mètres de la crête de l'Ouad-ech-Cheqiq, nous tournâmes au sud-sud-est, laissant à notre droite des ruines très-nombreuses, tandis qu'elles étaient clair-semées à notre gauche. En ce point, où le plateau a 300 mètres jusqu'à la crête de l'ouad, nous marchâmes à côté d'une allée de pierres, qui était d'abord à 15 mètres sur notre droite, se rapproche de notre route, et nous cheminons entre les deux rangées de blocs de lave. En ce point l'Ouad-ech-Cheqiq était éloigné de nous de 600 mètres environ, et il continuait à s'écarter de notre route, en se dirigeant au sud, tandis que nous avancions toujours dans le sud-sud-est.

Ici nous entrons dans les terres cultivées, sans autre apparence de ruines que l'allée de pierres

que nous suivons sans nous en écarter. A 9 h. 24 m., cette allée disparaît, mais elle fait place à une voie pavée en blocs de lave. A droite et à gauche reparaissent des ruines de peu d'étendue. Nous voyons à notre gauche, à 100 mètres environ, une double enceinte circulaire de blocs de lave, d'une centaine de mètres de diamètre, et au milieu de laquelle paraît un amas de décombres. Cette enceinte est placée au bord d'un ruisseau bourbeux que nous traversons et qui rend le terrain très-fangeux.

Aussitôt ce ruisseau franchi, l'allée de pierres se remontre à 10 mètres à gauche de notre route qu'elle vient couper, en s'inclinant un peu pour disparaître bientôt au sud. A gauche, de rares ruines se rencontrent par-ci par-là, et nous marchons toujours en vue de Schihan, qui domine toute la plaine dans laquelle nous sommes engagés. A 9 h. 40 m., nous rencontrons un amas de décombres auxquels aboutissent deux murs à angle droit, et dont l'un est exactement orienté du nord au sud. Immédiatement après, recommence l'allée de pierres dans laquelle nous cheminons.

Ici se voient de nouveau des ruines très-considérables, consistant en murs d'une grande lon-

gueur, qui viennent recouper l'allée de pierres, et en amas circulaires de décombres. Ces ruines sont appelées par les Arabes qui m'accompagnent, de façon à me dérouter tout d'abord : le premier que j'interroge me répond que leur nom est Kharbet-Bizdalen, et cette prononciation étrange m'empêche de comprendre le nom. Comme je me méfie de sa correction, j'en questionne d'autres, et j'en trouve qui prononcent Kharbet-Medjeleïn. Je reconnais alors le duel du mot Medjdel. Ces ruines sont donc nommées ruines des deux forteresses.

A 9 h. 45 m., nous suivons de nouveau une allée de pierres, sur laquelle s'embranche à droite une allée semblable dirigée vers le sud-ouest. Enfin à 9 h. 50 m., nous sommes au milieu des ruines énormes d'une ville, à laquelle aboutit l'allée de pierres que nous avons suivie, et qui couronne le revers septentrional d'un ouad peu profond en ce point et dont nous avons atteint la naissance. Le revers opposé de l'ouad est formé de rochers à pic, mais peu élevés, et sur ce revers nous voyons devant nous une tour carrée antique, de bel appareil, probablement romaine et fort bien conservée.

Toutes les ruines au milieu desquelles nous

nous arrêtons sont des maisons écrasées, malgré la solidité de leur bâtisse, et aux trois quarts enterrées; ce qui fait que toutes ont l'air d'être munies de caves, tandis que ces prétendues caves ne sont que les rez-de-chaussée des anciennes habitations. Quelques fragments de sculpture me fournissent des moulures étranges dont je me hâte de prendre des croquis. Près de la crête de l'ouad, l'allée de pierres forme un carrefour dont deux branches se dirigent l'une à l'est et l'autre à l'ouest, en longeant l'ouad, qui n'est que l'origine de l'Ouad-ebni-Hammid.

Après une halte d'un quart-d'heure, nous reprenons notre marche en tournant à l'est, pour revenir presque immédiatement à notre direction constante du sud-est. Ici la route que nous suivons traverse une enceinte carrée de 100 mètres à peu près de côté, partagée en cinq bandes parallèles par des murs écartés de 20 mètres l'un de l'autre. Au delà de cette enceinte les ruines cessent. A 10 h. 15 m., nous sommes à 250 mètres de la tour carrée signalée plus haut, et nous apercevons à 150 mètres devant nous, à droite un vaste tertre rectangulaire, peu élevé et couvert de ruines énormes, et à gauche un monticule aplati, de 40 à 50 mètres de diamètre, égale-

ment couvert de ruines. A 10 h. 26 m., nous sommes entre les deux ruines qui portent en commun le nom de Kharbet-Tedoum.

Nous mettons bien vite pied à terre dans l'espoir de faire là quelque intéressante trouvaille, et cet espoir n'est pas trompé. Un edifice construit en pierres de taille est placé sur la face nord de la grande enceinte, et c'est tout naturellement vers lui que nous nous dirigeons.

L'édifice que nous sommes venus examiner est un carré de 10 mètres 30 centimètres, de côté, ses murs ont 90 centimètres d'épaisseur, et encore plus de 2 mètres de hauteur. Sur trois de ses faces, nord, est, sud, sont percées des portes, dont l'une, celle du nord, est aujourd'hui condamnée ; c'était, à en juger par ses dimensions, la porte primitive principale ; elle a 2 mètres 30 centimètres de largeur, et elle a été très-proprement murée avec de gros blocs de pierre. L'entablement de cette porte qui est en partie enterrée, est formé d'un seul bloc de 2 mètres 90 centimètres de longueur et de 50 centimètres de hauteur; il offre un système de moulures des plus étranges et dans lequel il n'y a pas d'autre génératrice que la ligne droite ; sur l'une des plates-bandes intermédiaires a été tracée, en grands caractères

koufiques datant des premières années de la conquête musulmane, la formule *Bism-Illal* (au nom de Dieu). Peut-être cette formule a-t-elle été appliquée là, au moment où cet édifice ayant transformé en édifice religieux de l'islamisme, son ancienne porte aura été condamnée.

Cet édifice antique avait probablement une destination religieuse, et de temple du paganisme il sera peut-être devenu une église chrétienne, et plus tard encore, c'est-à-dire lors de la conquête musulmane, une mosquée des sectateurs de Mahomet. Ce qui me donne lieu de penser que là s'est trouvée une église chrétienne, lors de la domination byzantine, c'est la présence, au pied de la muraille septentrionale, d'un chapiteau carré, mais évidé centralement sur chacune de ses faces et couvert d'élégants entrelacs. A première vue, ce chapiteau m'a rappelé d'une manière frappante les chapiteaux des deux beaux piliers de marbre, emportés de l'église de Saint-Saba-d'Acre, par les Vénitiens et placés à droite de l'église Saint-Marc, à l'entrée du Palais des Doges.

J'aurais bien voulu pouvoir consacrer plus de temps à l'étude des ruines intéressantes accumulées sur ce point ; mais la matinée s'écoulait ra-

pidement ; nous étions loin encore de Karak où nous voulions aller prendre gîte, et il était déjà plus de 11 heures. Impossible donc de nous arrêter plus longtemps, sans nous exposer à cheminer à nuit close, ce qui n'est jamais du goût des Arabes, et ce qui, je l'avoue, ne l'était plus du tout du nôtre.

A 11 h. 15 m., nous quittons Kharbet-Tedoum, en tournant à l'est et en nous dirigeant sur le tertre couvert de ruines, que j'ai signalé plus haut. Celui-ci n'est qu'à 200 mètres de l'édifice que je viens de décrire. Sur ce tertre, qui a au moins 40 mètres de diamètre, a dû, sans aucun doute, exister un édifice important.

Une fois ce tertre franchi, nous reprenons d'abord notre route au sud-sud-est ; mais depuis une heure nous apercevons au loin, sur notre gauche, un édifice carré qui semble très-important. Qu'est-ce que cela ? ai-je demandé à nos Arabes. Rien de curieux, m'ont-ils répondu sans hésiter, et avec le désir bien évident de ne pas faire le crochet qui doit nous y mener. C'est Beit-el-Kerm (la maison de la vigne). — Voilà tout ce que j'en puis tirer. J'avoue qu'au milieu d'une plaine aussi nue et aussi rasée, un édifice de pareille importance me semble assez étrange.

J'hésite pourtant ; tourmenté par l'idée de la nuit qui peut nous surprendre en route, je suis fort tenté de passer outre ; je capitule même avec ma conscience et je résiste quelque peu aux instances da Gustave de Rothschild, qui ne voudrait pas avoir aperçu ce monument sans être allé voir au moins ce qu'il peut être. Je lui réponds que nous nous arrêterons à Er-Rabbah ; que probablement nous serons forcés d'y camper, et que nous viendrons de là visiter Beit-el-Kerm. Rothschild insiste, et enfin nous nous décidons à laisser continuer nos bagages qui sont déjà bien loin devant nous, à quitter notre route et à marcher droit sur la ruine en vue, au grand déplaisir de tous nos scheîkhs.

Il est 11 h. 20 m. quand nous nous décidons à faire ce détour, et nous forçons l'allure de nos chevaux pour perdre le moins de temps possible. En ce moment nous cheminons directement à l'est, et nous longeons une ruine isolée, ou pour mieux dire un amas de décombres informes. Quand nous ne sommes plus quand cent pas du Beit-el-Kerm, Rothschild prend le galop, arrive à la ruine derrière laquelle il disparaît un instant, et reparaît aussitôt en jetant des cris d'admiration :

— Venez vite ! c'est aussi beau que Bâalbek !

Et nous de courir à notre tour.

A 11 h. 35 m., nous avons tous mis pied à terre, et nous partageons franchement l'admiration de notre compagnon de voyage, car nous sommes en face des débris d'un magnifique temple tétrastyle, de la même époque que les temples de Bâalbek, c'est-à-dire du temps d'Adrien ou des Antonins à peu près.

Le sol est jonché de tambours de colonne, de chapiteaux, de fragments de corniches; quel malheur qu'un si beau monument ait été renversé ! Sa destruction est-elle l'œuvre d'un tremblement de terre, ou celle des hommes ? J'aime mieux croire à la catastrophe indépendante de la volonté humaine. Quoi qu'il en soit, voici la description de ce qui reste de ce merveilleux édifice, dont tous les murs ont encore 4 ou 5 mètres de hauteur.

C'est un rectangle parfaitement orienté à l'est, dont les faces antérieure et postérieure ont 31 m. 85 c. de développement, et les deux faces latérales, 27 m. 10 c. seulement. Les murs ont 1 m. 90 c. d'épaisseur. Aux quatre angles, les murs ont de légères saillies de 10 c. sur les faces, et

ces saillies ont 5 m. 85 c. de développement sur les faces latérales, et 6 m. 55 c. sur la façade et le mur du fond. Le temple a 28 m. 10 c. de largeur à l'intérieur, et 19 m. 60 c. de profondeur seulement.

Sur la façade antérieure étaient placées quatre colonnes énormes, de 1 m. 30 c. de diamètre, et dont les tambours inférieurs sont restés en place. Les deux colonnes intermédiaires sont séparées de 6 m. 20 c., d'axe en axe. 4 m. 20 c., d'axe en axe, séparent ces colonnes des colonnes d'angle, et l'axe de celles-ci est à 2 m. 17 c. de la face interne du vestibule. Ce vestibule est profond de 3 m. 70 c. La porte du temple a 3 m. 45 c. d'ouverture. A droite et à gauche sont appliquées à la muraille deux consoles en saillie, de 1 m. 36 c. de largeur, et à 2 m. 84 c. des montants de la porte. Un panneau en saillie, de 1 m. 52 c. de largeur, précède la console et n'est placé qu'à 62 c. du bord de la porte. A l'extérieur, les saillies angulaires des murailles sont réunies par une saillie moindre, de 7 c. seulement, et formant une sorte de base générale, à environ 1 m. au-dessus du sol actuel.

Au fond du temple deux murs, également de 1 m. 90 c. d'épaisseur, perpendiculaires à la

muraille et séparés de 7 m., forment une *cella* de 7 m. carrés, dont l'aire est prolongée en avant, en arc de cercle de 3 m. 50 c. de rayon. Tout l'intérieur de l'édifice est encombré de blocs de pierre, de tambours de colonne et de chapiteaux; c'est un véritable chaos au milieu duquel on a toutes les peines du monde à marcher et à se reconnaître.

Cet intérieur sert souvent d'asile aux Bédouins, à ce qu'il paraît; des broussailles, ou mieux du fumier accumulé pour servir de litière, de la fiente de bestiaux qui sèche au soleil, pour être employée plus tard comme combustible, voilà ce qui nous dénote la présence fréquente de l'homme dans ce temple ruiné. Ou les habitants ordinaires du lieu sont à la promenade, ou ils se sont cachés dans quelque trou, de peur apparemment d'être volés par nous; ce qui est sûr, c'est que nous n'en apercevons pas un seul.

Parmi les beaux fragments de sculpture répandus à foison autour du temple, et dont on a fait des sortes de clôture un peu trop à claire-voie, nous trouvons un beau claveau portant un buste d'Apollon à tête nimbée et ornée de rayons, un magnifique mufle de lion qui a servi de gargouille au temple, de nombreux chapiteaux co-

rinthiens plus ou moins frustes, et des fragments de corniche ornés de riches rinceaux. Tous ces fragments proviennent du temple, mais il en est d'autres aussi qui ne peuvent lui avoir appartenu. Ainsi quelques moulures, quelques bases de colonnes d'un dessin beaucoup plus simple, se rencontrent par-ci par-là; quelques blocs de lave, et quelques fragments d'architecture, également en lave, sont l'indice évident de la préexistence d'édifices beaucoup plus antiques en ce lieu, et d'édifices d'origine probablement moabitique.

Nous n'avons donc qu'à nous féliciter de nous être dérangés de notre route, pour examiner cette somptueuse ruine qui est, à coup sûr, fort peu connue encore, et cependant nous ne sommes pas les premiers qui la visitons, car nous lisons sur la muraille du vestibule le nom HYDE, suivi de la date 1822, le tout péniblement gravé avec une lame de couteau. Qui est ce voyageur? Je l'ignore complétement. Notre ami Loysel, qui s'est senti humilié de rencontrer à Beit-el-Kerm la carte de visite de M. Hyde, a eu l'idée d'écrire son nom au-dessus de celui que nous avons trouvé, et de le faire suivre des mots : *Venu*

*avant ! ! !* Inutile de dire combien cette bouffonnerie nous a mis en gaîté.

Beit-el-Kerm est mentionné sur la carte de Zimmermann; mais en avant de la localité désignée ainsi, est placée une véritable montagne, qui, je puis l'affirmer, n'existe pas. Rien n'est plat comme le terrain sur lequel s'élève cette belle ruine. Au nord, le monticule de Schihan est le seul mouvement de terrain qui paraisse, et derrière nous, au sud, nous ne voyons qu'une colline assez basse, qui sert d'assiette aux ruines d'er-Rabbah.

Il est midi 50 m.; nous avons encore dépensé une heure et demie à Beit-el-Kerm. Il est visible que ces haltes ne font pas le compte de nos scheikhs. A chaque instant, ils nous prient de nous presser et de remonter à cheval; enfin nous nous y décidons bien à contre-cœur, et nous marchons à travers la plaine, presque directement au sud, en inclinant de quelques degrés à peine vers l'est. Nous longeons une sorte d'enceinte renfermant des ruines énormes dont je ne puis obtenir le nom, des Arabes qui m'accompagnent; ils ne l'ont jamais entendu prononcer. En ce moment nous cheminons évidemment sur les traces d'une voie antique, et elle

nous conduit au sud-sud-ouest. A 1 h. 20 m., à 700 mètres sur notre gauche, se présentent de nouvelles ruines plus considérables encore; mais aucune des deux n'a de nom particulier connu des Arabes qui m'accompagnent.

A 1 h. 27 m., nous passons devant les ruines d'un petit temple carré, de construction probablement romaine. Trois colonnes sont encore debout, et à côté d'elles un chapiteau gît sur le sol qui présente une aire pavée. Au point où le terrain s'élève doucement devant nous, c'est-à-dire à cent pas de la ruine que je viens d'indiquer, nous rentrons dans une allée de pierres qui nous introduit au milieu des décombres d'er-Rabbah; nous touchons à ces ruines, et enfin nous faisons halte.

Nous espérions trouver nos bagages arrêtés à er-Rabbah; hélas! hélas! ils ont filé plus loin, et avec eux notre cuisinier. Décidément, nous ne pouvons pas camper ici, et il faut pousser jusqu'à Karak. Car, ainsi que nos Arabes nous en avaient prévenus, il n'y a pas une goutte d'eau à er-Rabbah; hommes et animaux auraient donc trop à pâtir. Heureusement nous voyons apparaître notre macédonien Nicolas, qui a eu le bon esprit de nous attendre, ou

plutôt que Mattéo a mis en faction à er-Rabbah, avec quelques vivres ; nous pouvons donc profiter de notre halte, pour prendre un repas plus que frugal, mais dont nous avons très-grand besoin. Quelques œufs durs et des poules plus dures encore que les œufs, voilà, comme toujours, notre festin.

Une fois que nous y avons fait honneur en voyageurs affamés, nous nous hâtons de voir au moins les ruines qui nous entourent. Chacun court de son côté, et franchissant les amas de décombres, se met en chasse des monuments. A 80 mètres du point où nous nous sommes arrêtés, est une belle porte romaine qu'un tremblement de terre a disloquée. L'arcade principale s'est écroulée, mais à droite et à gauche subsistent encore, parfaitement intactes, de petites arcatures latérales qui sont murées, et qui n'ont jamais été, je crois, que des fausses portes. Au-dessus de la petite porte de droite, les pierres de taille, secouées par le tremblement de terre qui a détruit le monument, ont glissé les unes sur les autres, de sorte qu'elles ont l'air suspendues et prêtes à crouler au moindre choc. En deçà paraissent debout quelques fûts de colonne restés en place. Hormis quelques tronçons et quel-

ques chapiteaux de colonne gisant sur le terrain par-ci par-là, il semble que cet emplacement n'ait jamais été couvert de constructions, et que ce soit un espace qui était destiné à rester dégagé, c'est-à-dire une sorte de place publique.

De riches fragments analogues forment une véritable bordure à droite de la route qui nous a conduits en ce point, et cette bordure commence au bas même de la colline recouverte par les ruines d'er-Rabbah.

Un peu au sud de la porte romaine, et à 50 mètres seulement du chemin, est une citerne carrée, de dimension ordinaire; mais plus loin et à 100 mètres sur la droite, se voit une seconde citerne carrée, trois fois plus grande que la première; c'est-à-dire que celle-ci est énorme. Les décombres les entourent au loin, et tout un quartier de la ville a évidemment existé de ce côté du chemin. A gauche de celui-ci le terrain est un peu plus élevé de quelques mètres, et les ruines s'étendent de tous les côtés, sans interruption.

A 200 mètres, à gauche, est une enceinte carrée, dont les murs ont encore 2 mètres de hauteur, qui fut très-probablement jardis le parvis d'un temple. Cette enceinte, ouverte au

nord, est pavée de blocs équarris de lave noire, et au centre se voit un trou qui donne accès dans une cave que nous n'avons pas été tentés de visiter. Dans les décombres se rencontrent fréquemment des blocs de lave travaillée et qui appartiennent à une civilisation antérieure à la venue des Romains. L'un d'eux est un fragment de chambranle de porte ou de fenêtre, garni de moulures et d'un fleuron à l'angle. Comme il ne pèse pas exorbitamment, nous en chargeons Nicolas pour remplacer en poids les œufs, les deux poules et le pain dont nous avons allégé son bagage. Le brave homme prend l'énorme pierre sans murmurer et se remet en route, trottinant après nos bagages qu'il rattrapera Dieu sait quand. Disons tout de suite que ce fragment de sculpture moabite est aujourd'hui au Louvre.

Il est 2 h. 27 m. Les instances de nos scheikhs sont très-vives, et la prudence d'ailleurs nous dit assez qu'il est temps de déguerpir; nous remontons donc à cheval, déplorant la nécessité qui nous force de traverser aussi rapidement ces curieuses ruines, et nous nous remettons en route, en marchant directement au sud. Le terrain sur lequel était bâtie er-Rabbah forme

une éminence semi-lunaire, qui embrasse au sud un espace de terrain plat, formant promontoire entre les deux côtés de la ville. Sur cet espace enfermé, que nous traversons suivant son axe, c'est-à-dire du nord au sud, le roc nu affleure presque partout.

Tout le rideau de terrain qui s'étend à notre droite continue à être couvert de décombres. Enfin, à gauche de la route et aussitôt que nous sommes arrivés au bas de la colline, ou, pour mieux dire, à la limite de la ville antique, commence une allée de pierres qui s'étend au loin devant nous, et que nous rejoignons en un point où deux immenses arasements de ces mêmes murs en blocs de lave, séparés l'un de l'autre de 100 mètres, viennent recouper perpendiculairement la rangée de pierres de droite. De l'extrémité du mur inférieur part vers le nord un autre mur semblable d'une très-grande longueur. En ce même point se termine la pointe gauche de la colline en croissant, d'er-Rabbah.

Une fois rentrés en plaine, nous perdons presque immédiatement l'allée de pierres, qui est remplacée par des traces non équivoques d'une voie pavée antique.

A 3 h. 22 m., notre route s'est infléchie vers le sud-sud-ouest, en se rapprochant d'un coteau couvert de ruines que nous avons en vue depuis quelques minutes.

En ce moment, nous voyons sortir des ruines cinq Bédouins à cheval, armés de lances et qui accourent au galop vers nous, Tous nos scheikhs forment aussitôt un petit peloton d'avant-garde; chacun de nous, à tout hasard, prend son fusil, et nous marchons côte à côte, vers le point où doit avoir lieu la rencontre avec nos visiteurs. Déjà Hamdan, Abou-Daouk et nos scheikhs Beni-Sakhar se sont arrêtés pour recevoir les cinq cavaliers qui fondaient sur nous comme une avalanche, bien que plusieurs d'entre eux fussent montés sur des juments pleines. Tous se saluent froidement et d'un air peu gracieux, lorsque nous entrons nous-mêmes en scène. C'est le neveu du scheikh de Karak, Scheikh-Selameh, qui est venu avec des amis au-devant de nous. Depuis trois jours déjà, ils nous attendent dans les décombres dont nous venons de les voir sortir comme des chakals.

Ces beaucoup trop d'honneur que ces messieurs nous font. Il serait difficile, je crois, de rencontrer ailleurs des figures de bandits auss

affreusement caractérisées. Le scheikh Selameh porte une robe rouge et une abaya noire un peu plus que râpée ; il a la figure longue, les lèvres minces, le nez pointu et l'air d'un brutal de la pire espèce. Tous ses traits sont abîmés par la petite vérole, qui lui a éraillé les paupières ; somme toute, c'est un vilain monsieur qui m'inspire une confiance fort limitée. Du reste, ses compagnons n'ont pas une tournure plus agréable que la sienne.

Je m'approche et je décoche à Selameh un selam-âleikoum que le drôle ne me rend pas ; il a bien l'air de marmotter quelques paroles, mais elles ne franchissent pas le bord de ses lèvres, et Dieu sait quelles bénédictions elles m'auraient apportées ! Décidément, nous avons fait une mauvaise connaissance, et mon salut non rendu me préoccupe un peu, je l'avoue ; mais le vin est tiré, il faut le boire bravement. D'un geste, Selameh nous fait signe de nous remettre en route, et nous cheminons assez penauds derrière lui, en nous entretenant, à voix basse, des surprises plus ou moins agréables qui, suivant toute apparence, nous attendent à Karak.

Selameh et ses quatre bandits sont muets.

comme des carpes. Abou-Daouk n'a pas quitté son air riant, et nos Beni-Sakhar ont pris le maintien de princes hautains et fiers. Mohammed fronce son sourcil noir et caresse la crosse de son fusil ; quant à Hamdan, il est d'une pâleur extrême et visiblement oppressé par une inquiétude horrible.

A 3 h. 22 m., nous avons repris notre allure ordinaire, et, à peine sommes-nous en marche que Scheikh-Selameh, qui voit Loysel allumer une pipe pour lui-même, la lui prend des mains et se met tranquillement à la fumer : Diable! diable ! diable ! se dit au fond du cœur chacun de nous, et moi plus que tous les autres, tout ceci n'est pas d'une gaîté folle ! Nous nous sommes fourrés, la tête la première, dans un magnifique guêpier !

Comme il n'y a plus à reculer, nous faisons bonne mine à mauvais jeu, et la pensée du danger palpable qui nous menace, réagit promptement en sens inverse de l'intimidation. Notre bonne humeur habituelle vient d'avoir une syncope : elle se réveille, et nous nous faisons du bruit à nous-mêmes, en goaillant Loysel sur sa bienheureuse pipe, afin de nous étourdir un peu. Maintenant advienne que pourra, on n'aura pas

aussi bon marché de nous que de perdreaux, et à la grâce de Dieu !

Je reprends donc ma besogne géographique avec Édouard, et je continue à étudier le pays. Il est toujours aussi nu, car de Schihan jusqu'au bord de l'Ouad-el-Karak, il n'y a pas un arbre, pas un arbrisseau.

Nous arrivons bientôt à un petit plateau aboutissant à un ouad effroyable, qui s'ouvre comme un abîme béant devant nous : c'est l'Ouad-el-Karak.

Sa vue n'est pas faite pour nous rendre des idées couleur de rose, et jamais pareil repaire de bandits n'a existé dans le monde entier ; c'est là, du moins, notre première impression, à la vivacité de laquelle contribue, sans doute, l'aspect du ciel qui est couvert de nuages gris et d'une tristesse accablante. Nous avons quelque chose comme trois cents mètres presque à pic à descendre, et un peu plus à remonter, pour arriver à l'affreux nid de vautours qui s'appelle Karak.

En ce moment, Hamdan, tout effaré, s'approche de moi et me dit tout bas : Ne va pas te loger à la ville; reste au fond de la vallée, à la fontaine que nous allons rencontrer, et dis que tu

préfères camper en cet endroit, à cause du voisinage de la fontaine. Les habitants de Karak sont d'affreux brigands; Dieu sait ce qui nous menace tous, si tu consens à entrer dans leur ville.

Il n'y avait pas dans cet avertissement de quoi me rassurer beaucoup; mais comment nous dispenser d'aller prendre gîte à la ville, sans donner à croire que nous avions peur? A tout prix nous devions éviter de laisser percer la moindre inquiétude, si nous voulions imposer quelque semblant de respect à ces bandits; et d'ailleurs que faire, que devenir en cas d'une attaque, au fond d'un gouffre pareil? Il suffirait de dix moellons jetés d'en haut, pendant la nuit, pour nous exterminer et nous broyer comme dans un mortier. Je répondis donc nettement à Hamdan, que nous étions venus pour visiter Karak; que nous voulions nous y arrêter au moins un jour, et que, par conséquent, ce qui nous restait à faire était d'aller loger dans la ville même, et de prouver ainsi que nous étions au-dessus de la crainte.

— Ala Khatrak — à ta volonté, — me répondit Hamdan en soupirant, et il s'éloigna de moi.

J'ai dit que nous étions arrivés à un point à

partir duquel nous n'avions plus qu'à descendre, pour atteindre le fond de l'Ouad-el-Karak. A notre gauche, s'ouvre une vallée très-creuse, qui se prolonge vers le sud, et au fond de laquelle mes Arabes me signalent une ruine nommée el-Boueïreh (la petite citerne). Une sorte de cap étroit, sur lequel nous nous engageons, s'avance sur l'Ouad-el-Karak et longe l'entrée de l'ouad où est el-Boueïreh : premier casse-cou sur lequel nous effectuons notre périlleuse descente au fond de la vallée.

Nous y touchons sains et saufs à 4 h. 23 m. En ce point, ainsi que me l'avait annoncé Hamdan, nous trouvons une fontaine et deux grottes taillées dans le roc, probablement deux antiques grottes sépulcrales. La nuit vient; il est trop tard pour les examiner autrement qu'en leur donnant un coup d'œil que nous leur jetons en passant. Nous sommes alors en face de l'abominable chemin de chèvres qui doit nous mener au sommet du piton parfaitement isolé, qui s'élève du fond de la vallée, et sur lequel est bâti Karak.

Le scheikh Selameh ne nous laisse pas le temps de lui faire des compliments sur les jolies routes de son pays ; il engage son cheval dans la montée, et nous l'imitons, en veillant avec soin

aux faux pas qui seraient infailliblement autant d'arrêts de mort. Cette ascension phénoménale dure 12 minutes, pendant lesquelles nous escaladons une longue série de lacets si rapprochés les uns des autres, que chaque cavalier a sans cesse sur la tête le ventre des chevaux qu'il suit, de même qu'il est sur la tête de ceux qui le suivent. C'est à prendre cent fois le vertige. Ajoutez à l'agrément de cette route la nécessité de faire grimper à son cheval de perpétuelles marches de roc glissant et d'un demi-mètre de hauteur, et vous comprendrez qu'en arrivant au sommet de cette côte infernale, on respire à l'aise, en se sentant dégagé d'un horrible cauchemar.

A 4 h. 35 m., un dernier lacet nous amène au pied d'une tour carrée, d'une vingtaine de mètres de hauteur, et qui défend le débouché du joli chemin que nous venons de parcourir, ce qui, par parenthèse, ne doit pas être difficile. Cette tour occupe un des angles saillants de la ville de Karak, et à ses flancs se rattache une mauvaise muraille d'enceinte qui s'étend au sud, mais dont nous suivons la branche dirigée à l'ouest.

La population est apparemment enthousiasmée de notre visite, et elle désire nous faire

honneur ; car nous trouvons réuni, au pied du mur d'enceinte, un rassemblement de hideuses figures ; un cordon de figures semblables fait la doublure au-dessus de la muraille.

L'obscurité arrive grand train, et, après quelques minutes, nous franchissons par une brèche la muraille de la ville ; nous avançons à travers les décombres infects, et nous mettons pied à terre dans une espèce d'enclos, attenant à une petite maison de pierre, qu'une cour, étroite de quelques mètres, sépare d'un autre édifice de pierre. Le premier est le couvent chrétien de Karak ; le second, l'église dépendante de ce couvent. Deux religieux grecs habitent ce triste lieu, et c'est à eux que nous venons demander l'hospitalité.

Le scheikh Selameh a disparu, sans que nous fissions attention à lui.

Il y a à Karak quelques centaines d'Arabes chrétiens ; leurs chefs, et entre autres un beau et brave vieillard, nommé Abd-Allah-Sennâ, qui est leur scheikh, sont accourus en armes auprès de nous. Les bonnes gens nous font le meilleur accueil qu'ils peuvent ; ils nous prennent et nous baisent les mains, en nous souhaitant la bienvenue. Nous avons là sans doute des

défenseurs nés, pour le cas possible d'une attaque de la part de la population musulmane.

Une fois descendus de cheval, nous avons à grimper par un escalier étroit et sans garde-fou, appliqué contre le mur faisant face à l'église, et qui nous mène à la hauteur d'un premier étage. C'est là que demeurent les deux moines grecs. Ceux-ci déménagent, le plus lestement qu'ils peuvent, une pièce carrée dans laquelle le jour ne pénètre que par deux fenêtres sans vitres, fermées par des volets en bois mal joints; de sorte que quand il fait mauvais temps, on est en plein jour condamné à avoir de la lumière. Notre cantine s'installe dans une salle basse ouverte à tout venant; nos couchettes de voyage sont établies dans la salle carrée qui nous est offerte par les bons religieux, et nous voilà dans le trébuchet. En sortirons-nous avec toutes nos plumes? Dieu le sait! mais il est probable que non.

A peine sommes-nous en possession de notre chambre à coucher, que celle-ci est immédiatement transformée en salon de réception. Une vingtaine d'habitants du lieu, chrétiens et musulmans, y pénètrent bon gré mal gré, et s'accroupissent sans façon dans tous les coins;

comme leur nombre augmente à chaque instant, ils s'entassent comme ils peuvent, en nous laissant à peine l'espace nécessaire pour nous-mêmes. Sans doute cet empressement est très-flatteur, mais nous nous en passerions bien, car nous jouons là le rôle de bêtes curieuses. Les moines, pour nous offrir le café, nous font sortir tour à tour de notre chambre, et nous conduisent dans un petit réduit qui contient leurs literies extraites de notre gîte, empilées les unes sur les autres.

Mattéo, de son côté, apporte le café aux personnages de distinction qui sont réunis chez nous; mais le fretin s'en passe. Après le café vient la pipe, et MM. les Karakois se montrent extrêmement friands de notre tabac. Ce qu'ils fument, faute de *Tutun* véritable, est un hachis grossier de feuilles et de tiges de je ne sais quelle drogue, peut-être de *Datura stramonium*. Nous en essayons; je leur déclare courtoisement, au nom de mes amis, qu'il est excellent, et nous sommes unanimes pour trouver la chose exécrable.

Nous ne pouvons pourtant pas garder nos visiteurs à perpétuité chez nous; la faim et la fatigue nous font désirer ardemment un peu moins

d'honneur et un peu plus de solitude, et nous réussissons enfin à rester les maîtres exclusifs de notre chambre. Bien vite nous nous y enfermons à clef, et nous attendons le dîner en nous faisant part de nos impressions. Nous ne sommes plus surveillés cette fois, et nous pouvons nous dire franchement ce que nous pensons de notre position présente. Touchante unanimité ! nous sommes tous convaincus que nous serons bien heureux de nous tirer en vie de la noble ville de Karak.

Une fois notre dîner terminé, nous nous jetons tout habillés sur nos couchettes, avec tout notre arsenal à portée de la main.

### 19 JANVIER.

Pour cette nuit toutes nos appréhensions ont été vaines; nous avons reposé le plus tranquillement du monde, malgré la vermine toujours plus drue qui nous assiége. Le temps, qui a été fort mauvais toute la nuit, s'est un peu relevé. Le vent souffle toujours avec violence, mais les rafales de pluie ont cessé pour le moment, et nous avons extrêmement froid. Nous qui sortons des bords de la mer Morte, nous ne sommes

plus habitués à la rude température des hautes plaines, et nous passons notre temps à grelotter.

Ce matin, j'ai jugé prudent d'entamer les pourparlers avec le scheikh de Karak, et de faire tâter le terrain pour savoir comment nous serions traités. Hamdan et Mattéo, ce dernier surtout, sont nos plénipotentiaires. J'avais apporté une lettre du pacha de Jérusalem pour le scheikh Mohammed-el-Midjielly, et je charge Mattéo d'aller la lui remettre, et de lui demander sa protection.

Mattéo est fort mal reçu. Midjielly est furieux de ce que nous sommes venus nous loger au couvent grec, et surtout de ce que nous avons été accueillis par les chrétiens de Karak. Quant à la lettre du pacha, il n'a pas le temps de lire de pareils messages : — Porte cela à Abd-Allah, dit-il à Mattéo, puisque je ne suis plus scheikh chez moi, et que c'est à lui qu'on s'adresse d'abord quand on vient visiter le pays où je commande. — Mattéo fait tant qu'il peut de la diplomatie pour apaiser ce féroce petit tyranneau; il annonce très-probablement des cadeaux, car Midjielly lui répond qu'il ne veut rien de nous, qu'il ne vend pas sa protection, et que si je lui donne un luleh (fourneau de pipe), comme souvenir de

mon passage, il s'en contentera; que je puis rester à Karak dix jours, quinze jours, un mois, si je veux, visiter à loisir toutes les ruines antiques qui couvrent le pays, et que je n'ai rien à craindre.

Mattéo arrive bien vite, la bouche enfarinée, pour nous rapporter cette belle et magnanime réponse, sur laquelle, je le confesse, je ne fais qu'un fond médiocre. Hamdan, qui est présent, ne nous rassure pas le moins du monde sur les bonnes intentions de Midjielly; il est évident qu'il le considère comme le plus infâme gueux de tout le pays.

En ce moment nous arrive une nouvelle qui n'est pas faite pour nous donner confiance. Nos Beni-Sakhar sont furieux; on leur refuse, par l'ordre du scheikh, de la farine pour eux et de l'orge pour leurs chevaux. Au même instant, le scheikh Mohammed me fait demander de les congédier, en me disant qu'il est injurieux pour lui que je reste dans sa ville sous une autre protection que la sienne. Au premier abord, j'ai la simplicité de trouver cette susceptibilité assez naturelle, et je suis presque disposé à écouter la requête, lorsque Mattéo me dit en italien de bien m'en garder et de refuser net, en arrangeant la

chose le moins mal que je pourrai. D'instinct, Édouard abonde dans ce sens, et je fais répondre à Midjielly que j'ai juré par Dieu de ne payer les scheikhs Beni-Sackhar que lorsque je serais de retour dans leur campement; que je n'ai eu qu'à me louer de leurs services et de leur fidélité, et que, puisqu'ils ont religieusement tenu leur parole, je ne puis, moi, sans être un mécréant, ne pas tenir rigoureusement la mienne; que j'ai parfaitement confiance dans la parole du scheikh Mohammed ; que je suis entièrement sous sa protection exclusive, puisque je suis dans les murailles de sa ville, et que, par conséquent, il aurait tort de se piquer pour si peu. Je le fais, en outre, prier de donner les ordres nécessaires pour que tous les hommes qui m'accompagnent puissent acheter les vivres dont ils ont besoin pour eux et pour leurs bêtes.

Tout ceci se dit en face d'une bande de misérables armés qui ont envahi notre chambre dès le matin, et qui s'y installent avec le sans-façon de geôliers qui veillent sur leurs prisonniers. Une fois mon refus parti, Mattéo me dit, toujours en italien, bien entendu, que la présence des scheikhs Beni-Sakhar gêne horriblement Midjielly et paralyse ses petits projets sur notre

compte; il pense bien, le bandit, que s'il nous faisait un mauvais parti, il s'attirerait infailliblement sur les bras toute la tribu des Beni-Sakhar, et qu'alors il ne lui resterait d'autre perspective que celle de mourir de faim dans son repaire, où on le claquemurerait aisément, lui et toute son armée de voleurs, sans leur laisser la moindre possibilité d'en sortir. La demande de renvoyer nos amis était donc de sa part un coup très-bien joué, vu que si nous y cédions, nous offensions assez cruellement les Beni-Sakhar pour que ceux-ci n'eussent plus hésité à nous abandonner, et à nous laisser nous tirer tout seuls d'affaire comme nous pourrions.

Heureusement Hamdan et Mattéo étaient aussi rusés que Midjielly, et, avec leur instinct d'Arabes, ils avaient éventé la mine. Tout ceci avait une fort vilaine tournure, et nous commencions à prendre singulièrement ombrage de cette vigilance effrontée et violente à laquelle nous étions soumis depuis le point du jour.

Nous réussîmes pourtant, en criant haut, à rester encore une fois maîtres de notre logis pour prendre notre déjeuner. Nous venons de boire notre café et nous fumons assez tranquillement notre tchibouk, lorsqu'un grand vacarme se fait

entendre à notre porte, à laquelle on frappe en maître; nous ouvrons, et mieux que jamais nous sommes envahis par une foule de bandits de fort mauvaise mine, à la tête desquels marche Mohammed-el-Midjielly en personne, scheikh-Selameh, son sacripant de neveu, et un autre escogriffe, scheikh-Khalil, propre frère de Midjielly Ce sont les trois représentants actuels de l'illustre famille des scheiks de Karak, famille qui, tour à tour, a fourni une riche collection de pendards et de pendus ou de décapités à la domination turque et égyptienne.

Midjielly est un tout petit homme qui porte avec une dignité de prince le costume en loques des scheikhs Bédouins, c'est-à-dire la robe rouge, l'abaya noire et le kafieh bariolé ordinaire; il a un sabre turc au côté. Ses traits sont d'une régularité parfaite; ses yeux sont perçants comme des vrilles, mais ils ont le regard faux, défiant et méchant au delà de toute expression; son nez est droit et bien dessiné, ses lèvres minces et ses dents d'une admirable blancheur; une barbe noire, courte et très-proprement entretenue, encadre le charmant visage de cet homme, devant lequel on se sent mal à l'aise, parce qu'il est très-clair que du propriétaire d'une pareille figure on

ne peut attendre aucune franchise, tandis qu'on doit à chaque parole redouter un piége. Les mains et les pieds de Midjielly sont d'une délicatesse parfaite, et comme il ne cesse, en parlant, de jouer avec ses orteils, nous pouvons juger tout à notre aise de la distinction des extrémités de ce souverain déguenillé.

Scheikh-Selameh, avec lequel nous avons eu l'honneur de faire connaissance dès hier, est, ainsi que je l'ai dit, le type parfait de la brutalité crapuleuse; il a toute la distinction d'un galérien. Quant à scheikh-Khalil, c'est un fort beau garçon, plus élancé et plus élégant de taille que Mohammed; il a l'air d'être parfaitement relégué au troisième plan, probablement parce qu'il n'est pas à la hauteur, pour la turpitude, de son illustre frère et de son neveu Selameh.

Les trois scheiks s'installent sans façon sur nos couchettes, tous les seigneurs de la cour en font autant; quelques-unes se rompent sous le poids de ces brutes, et toutes se peuplent de la vermine que les marauds colportent avec eux.

Dans la foule sont venus le scheikh Abd-Allah, son fils et les autres chrétiens qui la veille au soir sont accourus au-devant de nous et nous ont fait visite au couvent. J'avoue que leur présence

me fait du bien; au cas où la conversation tournerait à la tragédie, ce qui est possible, nous avons là quelques amis qui nous viendraient en aide et nous procureraient probablement le plaisir de vendre chèrement notre vie.

Mohammed parle à peine, et ne jette par-ci par-là que quelques paroles d'un air hautain et dédaigneux. Le café et les pipes arrivent; mais tout le monde a un air guindé, tout le monde s'observe : que va-t-il se passer?

Après un quart d'heure qui nous semble un siècle, Midjielly se lève et nous engage à le suivre; il tient à nous faire les honneurs de sa ville et à nous en faire admirer les monuments. En un clin d'œil nous sommes tous debout; nous bourrons nos ceintures et nos poches de pistolets, à la barbe de toute l'assistance, et nous nous mettons en route, en laissant Philippe et Louis à la garde du camp, avec ordre de veiller activement et d'écarter à tout prix les curieux que l'appât de nos armes pourrait attirer pendant notre absence.

J'oubliais de dire que, dans la conversation, Midjielly m'a demandé si j'avais une lunette; je lui ai répondu que oui. Bien vite il m'a exprimé le désir de la voir, et, après l'avoir essayée,

il a fait poliment la grimace : — J'en ai une qui vaut mieux que cela, m'a-t-il dit. Il a fallu ensuite lui montrer toutes nos armes, fusils et pistolets, à un et à plusieurs coups. Pour cette fois, il n'a pu se vanter d'avoir mieux, et il a regardé, d'un air de convoitise effrénée, nos fusils de guerre à deux coups et nos pistolets à quatre et à huit coups. Ceux-ci lui ont inspiré une véritable admiration; aussi nous sommes-nous empressés d'en orner nos ceintures, pour commencer la promenade qui nous est si gracieusement offerte.

Nous voilà hors de notre prison, cheminant à travers des ruelles boueuses et encombrées d'immondices, franchissant à chaque instant des amas de décombres, restes des habitations écrasées par Ibrahim-Pacha, et suivis d'une nuée de gens armés qui nous accompagnent comme des captifs que l'on garde à vue. A chaque pas, des paroles injurieuses arrivent à nos oreilles; mais nous faisons mine de ne pas les comprendre; c'est plus sage.

Après avoir traversé la ville, nous touchons à la pointe ouest du roc sur le sommet duquel est bâti Karak, et nous nous trouvons en face d'une immense tour, dont le plan forme un demi-parallélogramme, et qui domine la seule route par

laquelle on puisse sortir de Karak, pour descendre directement au Rhôr-Safieh, c'est-à-dire à la pointe sud de la mer Morte. Une galerie intérieure, garnie de cinq ouvertures en ogive, règne à hauteur du premier étage de la tour, dans laquelle on entre par une porte pratiquée dans la face postérieure du petit côté de droite de l'édifice; une longue et belle inscription arabe, accotée de deux lions rampants, semblables à ceux que l'on voit sur les monnaies égyptiennes du soulthan mamlouk Bahrite, el-Malek-ed-Dhaher-Beïbars (lequel a régné de 1260 à 1277), se montre au-dessous de la galerie. Je la lis en partie devant Midjielly et ses courtisans, lesquels, à coup sûr, seraient bien incapables d'en comprendre un seul mot. Je ne sais si cela les étonne, mais, dans tous les cas, ils ne le laissent paraître que par des sourires et par l'attention qu'ils portent à mon déchiffrement.

Je voudrais bien copier cette inscription monumentale, mais je ne suis pas maître de mes mouvements, et bientôt on me fait quitter la place. Je sais, du reste, ce qu'il m'importait le plus de savoir, c'est-à-dire que cet édifice militaire a été construit par Beïbars, entre 1260 et 1277, et cette date approximative me suffit à

défaut de celle que m'aurait fournie très-certainement la transcription de l'inscription elle-même, transcription assez difficile, il est vrai, à cause de la hauteur à laquelle le texte est placé.

De là, Midjielly nous conduit à une citerne assez petite, taillée dans le roc à proximité de la tour que nous venons de visiter ; puis à un véritable tunnel qui sert de porte à la ville, et qui fait un coude dans le roc vif pour venir aboutir au chemin par lequel on descend à la mer Morte, et que domine la tour de Beïbars. La roche est un calcaire crayeux très-compacte, coupé par de puissantes couches de silex d'un brun noir. Au point où le tunnel fait un coude, est percé dans la voûte un puits destiné à éclairer la voie qui n'est pas mieux entretenue que tous les autres chemins, c'est-à-dire qui est encombrée de pierres et de saletés.

Au-dessus de la porte extérieure, qui est en maçonnerie, est encastrée dans la muraille une autre inscription arabe, fort mutilée à coups de pierres, et dont il est difficile de déchiffrer un mot par-ci par-là. Comme je tâtonne pour me reconnaître au milieu de ces traits à demi effacés, Midjielly, qui s'est arrêté pour mettre une seconde fois ma science à l'épreuve, trouve proba-

blement que je ne lis pas assez vite, car il me fait encore une fois déguerpir, et rentrer dans Karak par le même tunnel.

Il nous conduit alors à une très-vaste citerne ruinée, encombrée de pierres de taille, et qui me paraît beaucoup plus ancienne que ce que j'ai vu jusqu'ici des monuments de la ville. Là encore, au milieu des décombres, est une inscription arabe, tout aussi maltraitée que celle de la porte, et qu'il faudrait étudier à loisir pour en tirer quelque chose ; mais le moyen d'apporter l'attention nécessaire à un déchiffrement semblable, lorsqu'on est pressé, harcelé et insulté. Je me sers de ce mot à dessein, parce qu'au moment où je me baisse pour examiner cette inscription, un des ignobles brigands qui nous escortent, et qui s'est posté au sommet du mur de le citerne, me crache dessus. Mes amis ont vu l'outrage, et m'avertissent à l'instant ; j'ai bonne envie de rendre une balle pour ce crachat, et lorsque, dans le premier mouvement de rage, je vais le faire, je comprends que c'est là ce qu'on veut ; que je vais faire immédiatement tuer avec moi les braves jeunes gens qui m'accompagnent et que j'ai entraînés dans ce coupe-gorge. Je sens alors qu'il y a plus de courage à laisser sans vengeance l'ou-

trage que je viens de recevoir; je me contente donc de dire à Midjielly que la protection qu'il m'a promise est de bien peu de valeur, puisqu'il ne peut empêcher un des hommes qui lui obéissent, de cracher sur ses hôtes. Midjielly me répond en ricanant d'un air fauve et méchant : « Ce n'est rien ; il ne faut pas faire attention à ce que font les enfants ! »

On conçoit qu'à partir de ce moment je suis dégoûté de la promenade. Je déclare au scheikh que je veux retourner au couvent, et il se met en devoir de m'y reconduire; chemin faisant, il me fait passer devant les murs d'une mosquée ruinée, dont la porte est surmontée d'une inscription arabe en bon état. Mais je ne suis plus tenté de faire de la science à Karak; d'ailleurs une pluie assez forte survient à point nommé, et nous en profitons pour rentrer grand train au logis.

Pendant cette promenade divertissante, j'ai ramassé par-ci par-là quelques échantillons géologiques, quelques débris de poterie antique, analogue à celle que j'ai trouvée près du Redjom-el-Aabed, et un petit cube de verre ayant fait certainement partie d'une mosaïque de l'époque romaine.

Le scheikh Kalil nous a plantés là ; mais Mohammed et Selameh n'ont garde de perdre de sitôt leur proie de vue. Ils rentrent avec nous au couvent, et nous voyons une fois de plus notre chambre envahie par les drôles, entre les griffes desquels nous nous sommes si imprudemment jetés. Les deux scheikhs s'installent sans façon sur le lit de Philippe et le cassent immédiatement. Comme ces messieurs ont pris de l'appétit au grand air, ils se font apporter à manger comme s'ils étaient chez eux, et on leur sert incontinent une large omelette, qu'ils dépècent avec leurs doigts, en l'accompagnant chacun d'une énorme bribe de pain. Après le café et la pipe, ils nous quittent enfin et nous laissent respirer pour nous préparer aux ennuis de la soirée, car ils nous annoncent une nouvelle visite pour l'heure qui suivra celle de notre repas.

A peine ont-ils tourné les talons, que Mattéo introduit auprès de nous un grand gaillard vêtu de la robe rouge des personnages de distinction, et qui désire nous parler. Une fois entré et la porte fermée derrière lui, il nous dit que Midjielly s'est conduit avec nous comme un insolent, qu'il ne nous a montré aucun égard, et que, si nous voulons nous venger de lui, il est prêt à

nous donner assistance avec tout son monde. — Est-ce réellement un ennemi de Midjielly? Est-ce un *mouton*, qui vient nous tendre, de la part de celui-ci, un nouveau piége? Comme je m'en défie singulièrement, je fais, à mon tour, de la diplomatie, et je réponds à notre homme que si Midjielly a été très-hautain dans les premiers moments de notre entrevue, il a eu, depuis, l'air de prendre réellement le rôle de notre protecteur à Karak; que, par conséquent, je n'ai aucune intention hostile à son égard, et que je compte partir le plus tôt possible, et retourner à Jérusalem, sans me mêler des querelles de personne. Là-dessus notre visiteur nous a quittés. Comme il y avait force Arabes accroupis à notre porte, et bien placés pour entendre tout ce qui se disait dans notre chambre, si le scheikh en question n'était pas un émissaire de ce fourbe de Midjielly, on lui aura fait un mauvais parti; ce qui est certain, c'est que nous ne l'avons pas revu.

Le reste de notre journée se passe assez tristement à philosopher sur notre position présente. Nous en tirer sans encombre, devient de plus en plus pour nous un problème d'une grande difficulté, et dont nous avons beau chercher la solution; nous ne l'entrevoyons guère.

Toujours est-il que nous n'en sommes pas plus mélancoliques pour cela, et que les plaisanteries et les folies vont leur train dans notre prison, aussitôt que l'on veut bien nous y laisser seuls.

Avant notre dîner, le scheikh Abd-Allah est venu nous voir un instant, et comme nous étions dans un moment de gaîté, nous l'avons régalé de l'audition d'une boîte à musique, qu'il a écoutée avec une admiration profonde. Je lui ai dit qu'il y avait une bête enfermée dans la boîte, et que c'était elle qui faisait ce joli petit bruit. Abd-Allah a pris cette explication pour argent comptant, et sans doute, en nous quittant, il est allé faire part à ses amis et connaissances de sa bonne fortune, et leur raconter comme quoi les Frandjis mettent des petites bêtes dans des boîtes pour les faire chanter, et sans qu'on ait besoin d'autre chose que de leur chatouiller la queue avec un petit morceau de fer. Telle était effectivement la seule explication que j'avais pu donner à Abd-Allah ; toute autre eût été incompréhensible pour lui. Au reste, comme il était fort intelligent, il avait deviné tout seul une partie de cette belle histoire. On va voir tout à l'heure que cette fois encore la Providence nous

avait inspirés, et que le charivari donné à Abd-Allah devait nous tirer une cruelle épine du pied.

Après le dîner, nous attendons assez tranquillement la visite annoncée; je dois même avouer que nous la désirons vivement, parce que dans cette visite notre sort doit évidemment se fixer. Ou nous serons libres de partir demain, ou nous resterons entre les griffes de Midjielly, et alors nous deviendrons ce qu'il plaira à Dieu.

L'honnête scheikh de Karak a la politesse des rois, à moins que ce ne soit plutôt l'exactitude des huissiers. L'échéance cette fois a sonné; il s'agit pour nous de boursiller, et Midjielly n'a garde de nous faire attendre. Il arrive donc plus froid et plus guindé que jamais avec son honorable neveu Selameh. Hamdan et Mattéo seuls les accompagnent, toute la société bédouine ayant reçu du scheikh la permission d'aller se promener.

Après la pipe et le café, le moment est venu de s'expliquer, et j'entre en matière, en réunissant tout ce que je sais d'arabe afin de produire un discours à effet.

Je crois faire un coup de maître en regardant

comme sérieuse la réponse magnanime du matin, à propos des cadeaux annoncés par Mattéo, et je prends texte du luleh demandé, pour exalter la générosité du puissant scheikh qui nous a si gracieusement accueillis dans sa ville. Il est bien clair que j'oublie de parler du crachat que j'ai reçu dans le dos, en sa noble compagnie. Tout ceci dit, je me hâte d'ajouter que des hommes comme nous, que des Français ne peuvent, en fait de magnanimité et de générosité, se laisser rendre des points par personne, qu'ils en tomberaient malades, et patati, et patata.

Bref, après un pathos chevaleresque et patriotique, je viens au fait; je prends mon fusil à deux coups, magnifique fusil de voltigeur corse; j'en fais jouer les batteries, et je déclare au scheikh qu'il n'y a pas au monde d'arme meilleure que celle-là. C'etaît bien à peu près la vérité, mais ce qui ne l'était plus, c'était la valeur exorbitante que j'attribuais au fusil, pour le rehausser encore aux yeux de Midjielly. Après le fusil vient une paire de bons pistolets d'officier de cavalerie, sur le compte de laquelle je me livre avec complaisance à la même enflure d'évaluation. Et quand j'ai fini : « A toi, dis-je,

scheikh Mohammed-el-Midjielly, je donne ce magnifique fusil, en souvenir de mon passage chez toi, et en gage de ma tendre amitié. A toi, scheikh-Selameh, cette non moins belle paire de pistolets. »

Je venais, sans m'en douter, je le confesse, de m'enferrer le plus sottement du monde. Mon discours terminé, je passe l'inspection des figures de mon auditoire, et je commence par voir les deux faces de Hamdan et de Mattéo, celle de Hamdan surtout, empreintes de la plus déplorable grimace. Quant à Midjielly et à son neveu, ils n'ont manifesté la haute satisfaction que leur a causée ma générosité, que par un surcroît de froideur et d'insolence dans le regard.

Je suis assez empêtré, et j'attends, lorsque Mattéo me dit en italien : « Vous avez fait de la belle besogne! Vous voilà enfoncé à ne jamais vous en tirer. » L'impatience me gagne, peut-être un peu aussi le dépit d'auteur sifflé; bref, e commence à prendre un autre ton et à parler un peu plus haut. Je crois même que je jure un petit brin, en chargeant Mattéo de savoir nettement, et tout de suite, ce que ces voleurs-là veulent de nous.

Là-dessus, conciliabule à voix basse entre les

deux bandits et mes plénipotentiaires, conciliabule qui se clôt par la demande du prix des armes, encore plus magnifiques que je ne voulais bien le dire, et que j'avais offertes à l'oncle et au neveu. Comme la requête me semble d'une délicatesse équivoque, à corsaire corsaire et demi ! je fais dégringoler autant que je peux le tarif de mes cadeaux refusés, et j'offre quinze cents piastres ; sur quoi Midjielly me rit au nez et refuse net.

Nouveau conciliabule encore plus à voix basse que le précédent, et qui dure beaucoup plus longtemps. Enfin l'ultimatum arrive : on exige deux mille piastres, plus trois abaya, trois kafieh et trois paires de bottes. Comme je savais par expérience que ne pas prendre les Arabes au mot, c'est, dans des stipulations pareilles, s'exposer à des mécomptes perpétuels, je m'empresse de consentir. Je crois être au bout de mes tribulations, lorsque Midjielly se rappelle qu'il a un frère tendrement aimé, et auquel il est bien aise de faire un petit cadeau avec notre bourse. Il exige donc effrontément, comme appoint, dix rhazis, c'est-à-dire deux cents piastres, à donner en bakhchich à Khalil. Je les accorde bien vite, et voilà que l'appétit vient en mangeant à notre

ogre; c'est encore une abaya, un kafieh et une paire de bottes qu'il faut pour le même Khalil. Quoique décidé à les accorder, je commence à comprendre qu'il faut m'insurger un peu contre ce flux d'exigences, si je veux l'arrêter. Je crie donc, je témoigne très-haut ma mauvaise humeur, et je déclare que je ne veux rien donner moi-même à Midjielly; qu'il aille se faire payer par Mattéo, et qu'il nous laisse enfin tranquilles.

Le désir de palper nos pièces d'or fait aussitôt lever la séance aux deux honorables scheikhs, qui nous quittent sans que nous échangions la plus mince formule de politesse. Je ne dois pas omettre ici que j'ai exigé du scheikh Mohammed-el-Midijelly qu'il nous accompagnât en personne jusqu'au premier campement des Beni-Sakhar, dans le Rhôr-Safieh : il s'y est engagé.

A peine sommes-nous débarrassés de nos deux avides sangsues, que surviennent nos scheikhs Beni-Sakhar, qui réclament leur salaire. Il paraît que les habitants de Karak leur ont vendu chèrement leurs épices, ou bien que ces messieurs désirent faire provision, dans cette élégante ville, des menus objets qui leur man-

quent absolument, pour être des Bédouins fashionables.

Cette nouvelle trouée faite dans nos finances nous déplaît souverainement. Qui sait si une fois payés les scheikhs nous serviront encore avec la même fidélité? Je refuse donc très-résolûment d'accéder à leur demande, et je leur signifie que, puisque je me suis engagé par serment à les payer le jour où nous serions de retour à leurs tentes, je ne dois et ne veux les payer que là. Ils insistent, alléguant le besoin absolu d'argent qui les presse, et la nécessité de payer leur dépense et celle de leur monde; enfin je cède et je consens à leur donner dès aujourd'hui les deux tiers de la somme qui leur est due. Je les envoie donc à la caisse, c'est-à-dire à Philippe, qui est le porteur de notre trésor, et à Mattéo, qui distribue l'argent aux Bédouins.

A propos de notre trésor, il commence à être d'une maigreur inquiétante: il a été tant de fois saigné depuis notre départ de Jérusalem, qu'il n'a presque plus de vie. Encore une ou deux rencontres de tribu, et nous n'aurons plus que notre bonne mine pour payer les Bédouins; ceci revient à dire que nous courons grand ris-

que de rentrer tout nus à Jérusalem, si nous y rentrons.

Nous avons réussi pourtant à contracter un emprunt dans le désert, et la chose est tellement invraisemblable, que je ne puis me dispenser d'en parler. Le jour où nous avons quitté le campement de Kharbet-Fouqoûa, près de Schihan, il nous est venu une très-heureuse idée, que je me suis hâté de mettre à exécution. Nous avions toujours avec nous le marchand de bestiaux, Mohammed-el Qodsy, qui était parti pour Karak dans l'intention d'acheter des moutons. Il avait donc très-probablement de l'or sur lui pour une certaine somme, et si nous réussissions à le lui emprunter, nous rendions un peu de rondeur à notre bourse déjà si aplatie.

Je chargeai donc Mattéo de le sonder; le brave homme ne fit aucune difficulté pour nous obliger, et voici à quelles conditions. Mattéo lui avait demandé de ma part ce qu'il comptait gagner dans la négociation qu'il venait entamer à Karak, et Mohammed avait répondu : — Huit cents piastres ; — il en avait sur lui deux mille en or. Je lui offris donc de lui prendre ses deux mille piastres et de lui en rendre deux mille huit cents, le jour de notre arrivée à Jérusalem. Il y consen-

tit très-volontiers; mais un bon Musulman ne peut prêter d'argent à intérêt; le Coran s'y oppose. Il fallut donc inventer un petit procédé pour dérouter le Prophète, et ce procédé le voici: Mohammed vendit son cheval à Mattéo mille piastres, et Mattéo le lui revendit immédiatement deux cents, ce qui constituait une différence de huit cents piastres que Mattéo s'engagea à payer, le jour de notre rentrée à Jérusalem. Ce double marché fut conclu avec force poignées de main, données en gage de bonne foi, le plus sérieusement du monde. Je fis ensuite à Mohammed el-Qodsy un bon de deux mille piastres, à toucher en or chez notre banquier, et nous emboursâmes aussitôt après les deux mille piastres empruntées. Au train dont nous allions, elles ne devaient pas faire un long séjour dans notre poche, et effectivement, elles changèrent très-rapidement de propriétaires.

Nos Beni-Sakhar congédiés, nous espérions être quittes de toutes les visites pressurantes; nous avions compté sans notre hôte. Cette fois, c'est Scheikh-Khalil qui arrive tout ébouriffé et réclame deux mille piastres au lieu des deux cents que son frère a demandées pour lui. — Je suis aussi scheikh que Mohammed, dit-il, et je

veux être traité comme lui ; c'est m'insulter que de me donner dix misérables rhazis, c'est honteux ; ce sont cent rhazis qu'il me faut. — A cette nouvelle tuile qui nous tombe sur la tête, nous commençons à sentir la colère nous prendre, et nous échangeons presque des gros mots.

Mais Scheikh-Abd-Allah a parlé à Khalil de la boîte à musique, et, curieux comme un Bédouin qu'il est, au milieu de sa colère, cette brute de Khalil demande à voir la boîte et à entendre chanter la petite bête qu'elle renferme ; j'entrevois une branche de salut et je m'y cramponne en homme qui se noie. Je tire la boîte avec des précautions infinies, de la caisse aux bijoux de pacotille que nous avons emportés avec nous. Je la monte et je la mets sur la table. Khalil s'émerveille, et dix fois de suite il faut remonter le ressort et faire jouer les airs insupportables de l'affreuse petite machine.

Notre Bédouin, dont les yeux brillent comme des escarboucles, finit par laisser partir de ses lèvres un : — Donne-moi-la en bakhchich, — que je repousse avec indignation, afin de lui faire mettre un peu d'insistance. Je lui déclare que cette boîte, qui a coûté tout juste sept livres dix sous, vaut des milliers de piastres, que c'est notre

plus douce consolation dans les moments difficiles, et que je ne puis consentir à m'en séparer. Or, Khalil est un beau-fils qui a un harem; faire chanter la petite bête devant mesdames Khalil, c'est un moyen infaillible de se faire adorer; il prie donc, il supplie et met la main sur la boîte; comme je pense bien qu'il ne peut manquer de casser le ressort du premier coup, je lui dis que la petite bête se fatigue à force de chanter, et qu'à force de la chatouiller elle s'endort. — Voyons donc, lui dis-je, si elle est encore éveillée. — et je monte le ressort. Nouvelle sérénade!

Quand elle est finie, Khalil veut à toute force une leçon de chatouillage; je lui retiens la main à propos, et le carillon va son train; puis il veut recommencer tout seul; j'entends un petit craquement de mauvais augure, et je me hâte de dire à notre homme que la bête vient de s'endormir, et qu'en voilà pour vingt-quatre heures de repos, parce que la journée a été très-fatigante pour elle. Dans vingt-quatre heures, nous serions loin; peu nous importait. Enfin le scheikh n'y tient plus: — Laisse-moi ta boîte, me dit-il, et je me contenterai des dix rhazis que tu m'as donnés. — Je tope bien vite, et, pré-

textant une grande fatigue, je mets nos visiteurs à la porte. Khalil a serré avec grand soin la bienheureuse petite boîte dans son sein; voilà un bijou qui lui donnera bien de l'agrément ! A son compte, il l'a payé dix-huit cents piastres ! C'est cher !

Enfin, Dieu soit loué ! nous sommes seuls, et nous nous jetons sur nos couchettes. Voilà maintenant François, le drogman de Rothschild, qui entre dans notre chambre, et qui nous déclare qu'il n'y a pas possibilité de partir le lendemain, parce que nos chevaux ne sont pas ferrés. Je suis prêt à adopter la détermination de rester un jour de plus à Karak, lorsque Édouard se ravise : — Mais c'est souverainement absurde, dit-il ! comment, nous avons la chance de pouvoir sortir demain du hideux coupe-gorge où nous sommes, et nous y resterions vingt-quatre heures de plus, de notre plein gré ? Ce n'est pas possible. Que les chevaux soient ferrés ou non, il faut s'en aller d'ici. Tant pis pour les moukres qui n'ont pas songé à les faire ferrer. D'ailleurs, voilà deux jours qu'il pleut ; et la Sabkhah, croyez-vous qu'elle sera bien commode à franchir ? A cette idée de la Sabkhah, mon hésitation cesse ; à mon tour, j'ai hâte d'être sur la rive occidentale de la

mer Morte; il me semble que là nous serons chez nous. Nous envoyons donc promener François, et nous décidons que le départ aura irrévocablement lieu demain matin. François s'en va de méchante humeur et en grommelant; nous ne nous en soucions guère, et nous nous hâtons de dormir, en songeant au bonheur d'être libres demain.

## 20 JANVIER.

Au point du jour nous sommes debout, et tous les paquets se font au plus vite. Les moukres ont reçu l'ordre de presser le chargement de leurs bêtes, car nous voulons et nous espérons filer sans perdre une minute. Hélas ! cette fois encore nous avions compté sans notre hôte. Au moment où nous pensons déguerpir, arrive Midjielly et toute la séquelle; il ne veut pas que nous prenions congé de lui sans que nous ayons vu les ruines du bienheureux château, dont il tient à nous faire les honneurs : c'est une affaire d'une heure.

Il n'est guère possible de refuser, et, qui sait ? peut-etre dans cette heure donnée à la curiosité aussi bien qu'à la prudence, ferons-nous quelque

découverte intéressante. Nous allons donc sortir avec le scheikh et gagner au plus vite les ruines du bienheureux château, lorsque François Dzaloglou entre furibond ; on vient de lui voler son sabre, qu'il a acheté quatre cents piastres à Damas, un sabre magnifique, à ce qu'il prétend. Il crie comme un brûlé, et, pour le calmer un peu, je porte immédiatement plainte au scheikh : — Un de tes administrés vient de nous voler un sabre, lui dis-je, et il dépend de toi que le sabre se retrouve ; donne des ordres en conséquence, puisque nous sommes sans protection.

Cette requête a l'air d'ennuyer beaucoup Midjielly, qui, ne pouvant cependant se dispenser d'y faire droit, donne l'ordre de crier dans les rues de Karak qu'un sabre nous a été volé, et qu'on ait à nous le rapporter sur-le-champ. Les reproches hautains de nos scheikhs Beni-Sakhar n'ont pas peu contribué à décider Mohammed à prendre un parti qui le contrarie visiblement.

Après ce petit incident, nous commençons notre promenade au château ; la foule des curieux n'a pas diminué, bien au contraire, et ils ont l'air plus insolents encore que la veille. Une fois arrivés dans l'enceinte du vieux château de

Renaud de Châtillon, nous sommes conduits d'abord à l'église. C'est aujourd'hui une sorte de grande halle, n'ayant plus que les quatre murs, mais présentant par-ci par là des traces de peintures chrétiennes, aujourd'hui méconnaissables. Dans la maçonnerie sont enclavés quelques morceaux provenant de monuments antiques ; ce sont, par exemple, des ornements végétaux en bas-reliefs, ou quelques moulures étranges. A droite de la porte par laquelle on entre dans l'église, est encastré dans la muraille, à huit ou dix pieds de hauteur, un bloc de lave, sur lequel sont très-reconnaissables les traits principaux d'un symbole égyptien fort connu, l'œil mystique d'Horus. Pour ne pas perdre de temps, je prie Belly d'en prendre un croquis exact, pendant que je me laisse conduire par Midjielly au milieu des ruines, énormes encore, des bâtiments d'habitation.

Pour parvenir à l'étage superieur, il nous faut ramper sur les décombres et à travers des trous à peine suffisants pour laisser passer le corps d'un homme. En grimpant ainsi au risque de nous rompre le cou, nous parvenons jusqu'aux créneaux qui garnissaient le haut des murs. De ce point la vue est magnifique, et l'on peut juger

à merveille de l'étendue et de l'importance de cette remarquable construction militaire. Rien n'eût été plus facile que de prendre de là un plan cavalier de tous les ouvrages qui constituaient cette forteresse inexpugnable; mais, je l'avoue humblement, je n'avais pas le moindre cœur à la besogne : à chaque instant je redoutais une trahison, à chaque pas un piége, et je n'avais d'autre pensée que celle de nous voir tous sains et saufs hors de Karak.

Nous redescendîmes donc en hâte par le même escalier ruiné et encombré de débris, et nous nous retrouvâmes avec une vive satisfaction, je dois le dire, sur le terre-plein du château. En nous dirigeant alors vers le sud, à un point où la muraille d'enceinte domine à pic le vallon qui entoure la base de la montagne sur laquelle est juché Karak, nous vîmes pour la première fois un glacis d'énormes blocs de pierre bien équarris, et formant un plan incliné impossible à franchir pour des assiégeants.

On nous fit encore entrer dans une vaste salle au-dessous de laquelle régnait une autre salle souterraine, dont nous pûmes constater l'existence, grâce à ce que la voûte formant le sol de la salle supérieure a été percée.

Pendant que Belly dessinait, il avait été grossièrement maltraité par un Arabe ; dès que j'en fus informé, je m'en plaignis au scheikh Midjielly, qui, pour toute réparation, se contenta de rire sans m'adresser une parole. Cette fois encore très-probablement, un piége nous avait été tendu, et si Belly eût cédé au désir véhément de se venger par un coup de pistolet de l'insulte qu'il avait subie, c'en était fait de nous ; et nous périssions tous en un clin d'œil. C'était à cela que l'on voulait nous amener, et je remercie la Providence de nous avoir donné, dans ces tristes moments, assez de froid courage pour mettre de côté le courage si facile de la vengeance immédiate. Certes ! nous avons montré plus de tête en évitant tous les piéges qu'on nous tendit alors, que si nous n'eussions pas su résister au besoin de payer immédiatement, comme ils le méritaient, les misérables qui nous outrageaient. Que pouvions-nous faire, à nous cinq, contre un millier d'assassins qui n'avaient d'autre désir que de nous égorger ? Nous faire tuer bravement ? La belle avance ! Que devenaient alors les découvertes intéressantes qui nous avaient coûté si cher ? Perdues, perdues à tout jamais ! Nous nous

laissâmes donc insulter, et nous dévorâmes les insultes sans mot dire.

On comprend que nous n'étions pas désireux de faire durer plus longtemps notre visite au château de Karak. Aussi je signifiai à Midjielly que nous voulions retourner au couvent, déjeuner et monter immédiatement à cheval, pour regagner le Rhôr. Nous rentrâmes donc, et, chemin faisant, j'obtins du fils du scheikh chrétien Abd-Allah une perle d'or, quelques perles de cornaline et un cylindre de terre émaillée, fragments d'un collier moabite qu'on avait trouvé, quelque temps auparavant, dans un petit vase déterré au fond de la vallée; en échange de ces bijoux assez curieux, je glissai un rhazi de vingt piastres dans la main de mon vendeur, qui s'en montra fort satisfait.

En rentrant au couvent, nous trouvons Philippe tout échauffé encore d'une alerte qu'il vient d'avoir. Nous l'avions laissé seul à la garde de nos armes, et, pendant que nous étions au château, des Arabes ont voulu pénétrer de vive force dans notre chambre, pour y voler sans doute tout ce qu'ils pourraient. Un seul drôle s'était présenté d'abord, et il avait été rudement éconduit

par Philippe, qui s'était alors renfermé dans la chambre ; mais presque aussitôt l'agresseur revint suivi de trois acolytes de même farine, et ils firent tant de bruit à la porte, que Philippe impatienté leur ouvrit, et, leur montrant un pistolet à huit coups, les mit en déroute.

Au moment même où nous rentrions, cette scène venait de se terminer. Chacun de nous prit immédiatement toutes ses armes, et, à partir de ce moment, les chances d'assassinat furent beaucoup moindres, parce que nous nous trouvions assez bien armés pour qu'on ne pût pas avoir aisément raison de nous.

Pas de nouvelles, et pour cause, du sabre de François, qui est d'une humeur massacrante. Enfin notre déjeuner est prêt ; nous nous hâtons de le prendre, pour procéder immédiatement au départ. Mais les lenteurs interminables des moukres maudits nous font perdre plus d'une heure, et l'on comprend quelle impatience fiévreuse nous gagne ; tous les hommes de notre escorte ont reparu et nous entourent. Évidemment l'orage qui nous a si rudement menacés est dissipé, ou peut s'en faut. Aussi sommes-nous bien joyeux, quoique nous n'ayons pas encore franchi les murailles de Karak ; enfin nous sommes

à cheval, mais nous attendons encore près d'une demi-heure, qui nous paraît un siècle, que toute notre caravane soit prête.

Cependant cette demi-heure n'est pas perdue pour notre éducation de voyageurs en Arabie. A peine suis-je en selle que Mohammed-el-Midjielly s'approche de moi, et me dit avec la plus admirable effronterie du monde : — Hier tu m'as offert ton fusil à deux coups. Eh bien! donne-le-moi maintenant. — Ai-je besoin de dire que cette demande m'exaspère? — Je t'ai donné tout ce que tu auras de moi, lui dis-je; tu as mieux aimé de l'argent que le fusil; tu as toi-même fixé la somme que tu voulais, et je te l'ai payée; tu n'auras rien de plus. Cependant on m'a volé un sabre magnifique; c'est un de tes hommes qui me l'a volé, et si tu le retrouves, je te le donne. — Khatrak-el-Kaïr (merci)! — répond le misérable. Évidemment c'était lui ou son frère Khalil qui avait fait voler le sabre.

Un de nos scheikhs Beni-Sakhar entend cette courte conversation, et, prenant la parole d'un ton très-animé, il reproche aigrement à Midjielly l'infamie qui nous est faite par lui : — Ces hommes étaient tes hôtes, lui dit-il; ils ont tous grassement payé leur bien-venue, et tu souffres

qu'un des tiens leur vole un sabre! Chez les Beni-Sakhar si pareille chose arrivait, entends-tu, scheik-Mohammed, la tribu donnerait au Français dix sabres plus beaux que celui qu'on lui aurait pris, et le voleur serait puni de façon à ne jamais recommencer. Mais ici vous êtes tous des voleurs, et vous ne savez pas comment on protége son hôte. — La leçon, toute dure qu'elle est, est acceptée sans mot dire par le scheikh de Karak, qui n'a garde de se formaliser des reproches que lui adresse un scheikh de la puissante tribu des Beni-Sakar.

Après Midjielly, c'est son neveu Selameh qui a l'audace de me demander les pistolets que je lui avais offerts, la veille, avant notre traité moyennant finances. J'envoie très-gaillardement promener ce maraud, en lui demandant s'il se moque de moi. Ce sont les dernières paroles que nous ayons échangées.

Enfin, Dieu soit loué! tout est prêt. Je fais filer devant nous toutes nos bêtes de charge, et nous suivons en bon ordre. Mohammed, qui a enfourché son cheval le dernier, est, j'en conviens, un des plus charmants cavaliers qui se puisse voir. Il fait piaffer son cheval à côté des scheikhs nos amis. Nous avons bien remarqué

qu'il n'est pas armé comme un homme de sa race qui va faire une course de quelques lieues; mais nous n'en avons tiré aucune conséquence, tant nous sommes habitués à voir les Arabes tenir religieusement la parole donnée. Mohammed n'a donc pour toute arme que son tchibouk. Lui seul nous accompagne, tous ses intimes ont disparu; mais, en revanche, Scheikh-Abd-Allah, son fils, et quatre ou cinq autres chrétiens, tous armés de mousquets et de khandjars, nous escortent, sans que nous les en ayons priés. Il est vrai que leur compagnie est loin de nous déplaire. Je suis, du reste, parfaitement convaincu qu'elle est beaucoup moins du goût de Midjielly.

Nous avons traversé l'ignoble amas de décombres qui s'appelle Karak, et nous arrivons à la porte en tunnel que nous avons visitée hier, lorsqu'un élégant de l'endroit, jeune homme de vingt-cinq ans environ, ayant les yeux peints avec du cohol, et les cheveux longs et tressés sur les tempes, infâme créature qui n'avait cessé de nous suivre, en nous adressant des injures, pendant nos deux promenades en ville, s'avise de nous envoyer un souhait de bon voyage de sa façon. Cette fois, nous sommes en mesure de réprimer vertement son insolence; Midjielly le

sent bien, et en conséquence il s'exécute d'assez bonne grâce. Il pousse son cheval droit à l'homme aux yeux peints, et il lui casse sur la tête le tuyau de son tchibouk lancé à tour de bras. Tout le monde rit, sauf notre insulteur, qui ne s'attendait pas à cette récompense, et qui s'éloigne en pleurnichant et en frictionnant, des deux mains, le point sur lequel le tchibouk est tombé d'aplomb.

Au moment où nous traversons le tunnel, des pierres sont envoyées par le trou dont la voûte est percée, comme avant-goût du salut d'adieu qu'on nous ménage; une fois hors de la porte et sur le chemin, nous recevons de nos bons amis Karak, placés au sommet de la muraille, une volée de pierres qui ne nous fait heureusement aucun mal, mais qui nous dispose à allonger le pas.

Il est 11 h. 28 m. quand nous quittons la porte de la ville, et nous suivons le chemin en pente qui nous mène au pied de la tour de Beïbars. A 11 h. 32 m., nous longeons la face extérieure de cette tour, en suivant le fossé qui la précède, et qui forme la continuation de la grande route dans laquelle nous nous sommes engagés. Avant d'atteindre ce fossé, le scheikh

Mohammed-el-Midjielly s'approche de moi, me balbutie une phrase de politesse fort équivoque, n'attend pas ma réponse, tourne bride aussitôt, et regagne au galop son repaire de voleurs. — Adieu, canaille! et que le ciel te confonde! — lui crions-nous avec un touchant accord, et nous nous éloignons, le cœur joyeux, de cette ville de malheur.

Une fois sortis du fossé de Beïbars, deux zigzags que fait le chemin nous amènent sur un plateau de 10 mètres de largeur au plus, et à pic au-dessus de l'Ouad-el-Karak. Nous marchons alors au nord-ouest. A 11 h. 40 m., nous sommes arrivés à une crête escarpée, où la route tourne et descend brusquement par quelques lacets à un nouveau plan incliné, un peu plus à l'ouest que le premier. Bientôt nous nous engageons dans une série de zigzags très-serrés et très-abrupts, qui nous ramènent en face de la tour de Beïbars, à 100 mètres à peine de l'extrémité de gauche de sa face antérieure, mais à 200 mètres en contre-bas. Là, le chemin tourne encore, et la tour, qui était à notre gauche, se trouve immédiatement à notre droite. Nous sommes sur le flanc du piton de Karak, et nous longeons à gauche un ouad profond, nommé

l'Ouad-el-Medabeh, au fond duquel coule un ruisseau. Notre route descend assez rapidement. A midi précis, nous sommes en face de quelques rochers en saillie sur le flanc de la montagne, et sous lesquels est cachée une source nommée Ayn-Teheddah. A midi 3 m., nous ne sommes plus qu'à six mètres à peu près au-dessus du fond de l'ouad, qui prend là le nom d'Ouad-el-Goulleh.

Le lit du ruisseau est rempli de lauriers-roses, et nous le traversons au milieu d'une petite plaine cultivée et plantée d'oliviers. A midi 9 m., l'ouad s'est resserré de nouveau, à n'avoir plus qu'une vingtaine de mètres de largeur, et nous sommes en face de quelques blocs de rochers, placés à notre gauche, et qui se sont détachés de la montagne. A droite, c'est-à-dire sur le flanc opposé, et de l'autre côté du lit du ruisseau, fort encaissé en ce point, et garni d'une belle et riche végétation, nous voyons un petit édifice musulman ruiné, auprès d'une fontaine nommée Ayn-Sara, fontaine assez abondante pour alimenter un petit moulin placé à quelques mètres en aval. Il est vrai qu'une deuxième source, nommée Ayn-Qobech ou Aqbech ( les Arabes de Karak prononcent ce nom des deux manié-

res), fournit aussi ses eaux au moulin. Au delà s'ouvre, à 50 mètres à droite, une vallée : c'est l'Ouad-Belastamah, sur le flanc ouest duquel on me signale un village nommé Daouarat-el-Habs.

Nous suivons toujours l'Oued-el-Karak, dirigé en ce point au nord-ouest, en longeant à gauche un coteau dont le flanc est garni d'oliviers. Une fois que nous avons dépassé la tête de l'Ouad-Belastamah, l'Ouad-el-Karak tourne directement à l'ouest avec notre route, en prenant une largeur de 200 mètres, pour former une petite plaine, au fond de laquelle est un moulin ; nous sommes en face de ce moulin à midi 16 m. Nous quittons alors le fond de l'ouad, pour monter sur un petit plateau cultivé, terminé par des rocs qui dominent le fond de l'ouad. En ce moment nous marchons à l'ouest-sud-ouest. A midi 21 m., nous nous sommes sensiblement éloignés de l'Ouad-el-Karak, et nous sommes en face d'une petite plaine basse, au milieu de laquelle se trouve une fontaine nommée Ayn-el-B'ças, placée à 40 mètres environ, et à droite de la route que nous suivons. A midi 26 m., le fond de l'Ouad-el-Karak, qui court directement à l'ouest, est à 200 mètres sur notre droite, tandis que les escarpements du

flanc que nous suivons, ne commencent qu'à 100 mètres à gauche.

Nous avons alors parfaitement en vue, au delà de l'Ouad-el-Karak, une montagne élevée sur le sommet de laquelle se trouve un tombeau de saint musulman, nommé Qcubbet-Habisieh, et les ruines d'un monastère chrétien, nommées aujourd'hui Deir-el-Mokharib. A midi 38 m., notre route, après avoir fait un coude au sud, reprend la direction ouest, et nous sommes en face de rochers à pic qui bordent le flanc opposé de l'Ouad-el-Karak. Ces rochers ont reçu des Arabes le nom d'el-Khaouadjat (les marchands), sans que ceux-ci puissent me rendre compte de cette dénomination bizarre.

A midi 43 m., nous trouvons un lit de ruisseau planté de lauriers-roses. Ce ruisseau est formé par une source nommée Ayn-Sahour. A midi 51 m., notre marche a un peu changé de direction, et nous cheminons à l'ouest-nord-ouest. Nous sommes alors sur le flanc d'un coteau qui forme en quelque sorte le pied d'une assez haute montagne, dont le sommet, placé à 4 kilomètres à notre gauche, s'appelle Ras-el-Emguer. A midi 55 m., nous sommes redescendus au fond d'un petit ravin, garni d'un beau

fourré de lauriers-roses. A midi 58 m., au point même où nous rencontrons une nouvelle source, l'Ayn-et-Thabib, notre route s'infléchit encore et se dirige exactement au nord-ouest. A une heure, nouvelle source, l'Ayn-es-Sekkeh, au pied d'un mamelon, sur une jolie pelouse verdoyante, et à laquelle nous nous arrêtons pendant trois minutes, pour faire boire nos chevaux.

Sur le flanc de la montagne opposée à celle que nous suivons, nous apercevons un ravin garni de verdure, où se trouve une source qui se nomme Ayn-Zeboub. A 1 h. 26 m., la vallée s'infléchit un peu vers le sud, et nous marchons à l'ouest, quelques degrés nord. Nous sommes alors sur un petit plateau planté d'un arbre isolé. A 1 h. 30 m., nous passons vis-à-vis et à 20 mètres d'une ruine nommée Omm-Sedereh. En ce moment se montrent à nous, pour la première fois, sur cette route, des traces très-apparentes d'une antique voie pavée.

Nous avançons toujours sur le flanc de la montagne qui borde au sud l'Ouad-el-Karak, et en longeant une crête qui domine un plateau placé à 50 mètres environ en contre-bas de notre route. Sur ce plateau inférieur, et à une cinquan-

taine de mètres à vol d'oiseau, sont des sources placées au milieu de rochers et nommées Ayoun-el-Rhezal. Aussitôt après, nous commençons à descendre vers ce plateau, en marchant à l'ouest, mais à quelques degrés au nord. Le lit de l'Ouad-el-Karak s'est alors rapproché de nous, et nous n'en sommes plus qu'à 400 mètres environ. Jusqu'à 2 h., nous suivons un chemin taillé à pic sur des roches qui dominent, d'une dizaine de mètres, le plateau inférieur sur lequel se trouvent les Ayoun-el-Rhezal ( les sources des Gazelles ).

A 2 h. 8 m., nous sommes à la crête d'une petite vallée très-creuse qui vient du sud, et au fond de laquelle est une source nommée Ayner-Rcès. Quelques zigzags assez difficiles nous amènent au fond de cette vallée et près de la fontaine. L'Ouad-el-Karak est alors à 600 mètres à droite. Arrivés à ce point, nos chrétiens d'el-Karak nous engagent à faire halte et à dresser nos tentes pour la nuit. Mais ce conseil est fort mal accueilli : nous avons trop piètre souvenance des habitants de la ville hospitalière que nous venons de quitter, pour que nous ne trouvions pas une insigne folie à camper aussi près de ses murailles. Nous sommes loin encore des

tentes des Beni-Sakar, Mohammed-el-Midjielly pourrait bien se raviser et nous tomber dessus pendant la nuit, avec tous ses bandits. Je m'oppose donc très-nettement à ce que la proposition, qui souriait fort aux moukres, soit accueillie, et je donne l'ordre formel de continuer à marcher, en signifiant que j'entends coucher ce soir hors des montagnes et dans le Rhôr. Personne ne s'avise de faire des réflexions qui seraient évidemment très-mal reçues, et nous continuons à marcher.

Après avoir contourné le fond du vallon, en longeant le pied de la hauteur, nous reprenons la direction nord-ouest. L'Ouad-el-Karak se rapproche de nous, et il n'est plus qu'à 400 mètres à notre droite. Nous nous engageons alors sur une corniche d'une dizaine de mètres de largeur, et qui domine le plateau inférieur. En ce point, nous avons à 900 mètres à notre gauche le sommet du Djebel-el-Hadits, et, à environ 20 kilomètres à droite, celui du Djebel-Dzâfel. Bientôt nous descendons à travers les rochers sur le plateau inférieur, et nous nous trouvons au milieu d'un véritable entassement de grosses roches détachées par quelque tremblement de erre, et qui ont roulé dans la vallée. C'est ab-

solument la contre-partie du chaos de Gavarni. A 2 h. 42 m., nous sommes toujours au milieu de ces roches, et le fond de l'ouad s'est encore rapproché de nous d'une centaine de mètres.

A 2 h. 44 m., nous prenons, à travers les roches éboulées, une nouvelle descente assez rapide et fort tortueuse, nommée Naqb-el-Mouchinaneh. A 2 h. 47 m., nous traversons un ravin encombré de roches énormes, au delà duquel continue toujours cet étrange chaos, débris d'une véritable montagne qu'une effroyable convulsion de la nature aura mise en morceaux. A 2 h. 59 m., nous arrivons à une petite plaine ronde, qui n'a pas plus de 100 mètres de diamètre, et nous longeons le flanc gauche d'un piton de rocailles assez élevé. Le fond de l'Ouad-el-Karak est toujours à 300 mètres à notre droite. A 3 h. 5 m., nouvelle descente à travers les rochers. Nous gagnons alors le fond d'un ravin escarpé; le flanc droit de ce ravin est formé par un mamelon assez considérable, à la pointe ouest duquel sont les ruines d'une tour antique, nommées Redjom-Talâa. Au fond du ravin et vis-à-vis cette tour, nous rencontrons une source très-faible; c'est l'Ayn-Talâa. (Talâa signifie tout lieu par lequel les eaux s'écoulent

des hauteurs, pour descendre dans la plaine.)

A 3 h. 30 m., nous sommes sur le flanc d'un autre piton placé à notre gauche, et au pied duquel nous arrivons par deux ou trois zigzags fort roides. Ce piton domine un ravin dans lequel se trouve encore une autre source nommée l'Ayn-el-Mantarah. Enfin, nous arrivons à l'entrée d'une affreuse déchirure qui n'est qu'un immense cratère ; c'est l'Ouad-el-Kharazeh (ou mieux el-Kharadjeh, la vallée de la sortie). A la crête est une ruine carrée, nommée Kabou-el-Kharazeh. Nous marchons en zigzag dans cet horrible défilé, que domine à gauche une longue montagne de mélaphyre, et à droite, d'immenses escarpements de calcaire, au pied desquels nous voyons, à plusieurs reprises, des affleurements de lave, assez rapprochés de nous (50 mètres environ) pour que nous puissions reconnaître que ce ne sont pas de grosses taches noires de terre végétale.

A 3 h. 55 m., nous sommes sur une langue de rochers qui domine le fond de la vallée, et qui n'a guère qu'une quarantaine de mètres de largeur. Son extrémité porte les ruines de trois tours, deux rondes et une carrée, entre lesquelles passe le chemin, et qui sont éloignées

l'une de l'autre de 10 mètres seulement. Des palmiers nains garnissent le revers droit de cette espèce de promontoire, que nous quittons pour cheminer sur le flanc de la montagne de mélaphyre, en gagnant le fond de l'ouad.

Comme la marche est extrêmement difficile, à 4 h. 1 m., nous faisons une halte de 5 m., pour laisser à nos chevaux et un peu à nous-mêmes le temps de reprendre haleine. A 4 h. 11 m., nous marchons directement à l'ouest, après avoir auparavant incliné un peu au sud. Nous quittons alors le flanc de la montagne noire, et nous rentrons dans les mamelons blanchâtres, après avoir passé de nouveau auprès de quelques affleurements de lave, dont la surface semble avoir subi la même décomposition que les laves du Vésuve à Torre del Greco. Nous suivons un ravin dirigé à l'ouest-sud-ouest entre ces monticules, et qui aboutit à un petit plateau sur lequel nous nous arrêtons. A 4 h. 14 m., les mamelons de sable ont pris une couleur rougeâtre, et les flancs de ces mamelons sont couverts de véritables cailloux roulés. A notre gauche suit une direction sensiblement parallèle à celle de notre route, un ravin rempli de palmiers nains et de lauriers roses, au fond duquel

murmure un charmant ruisseau ; c'est le Nahr-ed-Drâa, que nous avons rencontré il y a quelques jours dans le Rhôr.

Nous trouverions difficilement un plus joli endroit pour passer la nuit ; d'ailleurs, il se fait tard et l'obscurité vient ; nous avons sous la main de l'eau excellente à discrétion ; notre camp s'établit donc promptement, et, cette fois, du moins, nous sommes bien assurés que les brigands de Karak ne viendront pas nous chercher noise pendant la nuit ; nous sommes hors de leur portée, et trop près des campements de nos amis les Beni-Sakhar.

Le temps est devenu très-couvert, et menace fort de passer à la pluie. Je voudrais bien, pendant que l'on dresse nos tentes, faire quelques recherches d'histoire naturelle autour du camp ; mais l'obscurité arrive grand train, et je me vois forcé de remettre à demain matin mes chasses de naturaliste. En ce point, du reste, nous ne tardons pas à nous apercevoir que nous avons grandement descendu depuis Karak ; au lieu de la température glaciale de cette malheureuse ville, nous retrouvons la chaleur des bords de la mer Morte. Il est fâcheux que les nuages les plus épais roulent au-dessus de notre

tête ; comme il est évident qu'ils ne tarderont pas à faire autre chose que cela, nous pensons avec un certain ennui à la Sabkhah que nous aurons à traverser dans deux jours, et qui pourrait bien nous jouer quelque mauvais tour, si la pluie grossissait trop fortement les cours d'eau que nous avons à franchir. Après tout, nous avons réussi à nous tirer sains et saufs des griffes de Mohammed-el-Midjielly, et, pour le moment, cette pensée suffit à notre bonheur ; il sera temps plus tard de nous préoccuper de la Sabkhah.

Pendant que tous les moukres travaillent à dresser nos tentes, le scheikh Abd-Allah me raconte que l'Ouad-el-Kharadjeh, que nous venons de parcourir, a été le théâtre d'une affreuse défaite des troupes d'Ibrahim-Pacha, lors de sa première tentative sur Karak. Tout le corps d'armée expéditionnaire a péri dans cet affreux coupe-gorge, à ce que prétend le narrateur ; mais je fais *in petto* la part de l'exagération arabe, et je suppose que l'Ouad-el-Kharadjeh a vu se livrer une bataille beaucoup moins considérable que ne le prétendent les habitants de Karak. Ce qui est certain, c'est que la première tentative d'Ibrahim-Pacha pour s'emparer de

cette place, a complétement échoué, et que les Egyptiens, écrasés dans l'Ouad el-Kharadjeh, ont été forcés de rétrograder. Mais ils prirent leur revanche peu de temps après : le passage fut forcé, et la ville, enlevée d'assaut, fut ruinée de fond en comble. Il est facile encore de juger de la dévastation que les soldats d'Ibrahim vainqueur ont fait subir à ce repaire de bandits.

Après le dîner, le travail du soir a été mené le plus lestement possible, et chacun de nous s'est couché avec bonheur, en pensant au danger auquel nous venons d'échapper. Au reste le visage du scheikh Hamdan, depuis que nous sommes arrivés au bord du Nahr-ed-Drâa, a repris un peu de sa sérénité habituelle. Il est clair que le brave homme trouve déjà sa responsabilité moins lourde.

21 janvier.

Nos prévisions n'ont pas été trompées; vers 9 h. du soir, la pluie a commencé à tomber, et elle a continué pendant une grande partie de la nuit. Ce matin, le temps est encore couvert et sombre; mais au-dessus du Rhôr, les nuages

sont divisés et peu menaçants ; nous serons donc débarrassés de la pluie, dès que nous serons arrivés sur la plage de la mer Morte.

Pendant que l'on abat nos tentes, je descends au bord du ruisseau, et je ramasse des roches, des plantes et des mollusques que l'humidité a fait sortir de leurs retraites.

Lorsque je remonte avec ma moisson sur le plateau où nous avons passé la nuit, je trouve un de nos moukres qui vient d'être piqué à la main gauche par un gros scorpion jaune, que la pluie de la nuit avait chassé de sa retraite habituelle, et qui s'était réfugié sous la toile de notre tente, au point où le toit recouvre le pourtour. Le pauvre homme est fort effrayé, et j'avoue que je ne suis pas trop rassuré moi-même sur les suites de ce fâcheux accident. Il n'y a pas une minute à perdre ; il faut y remédier sans faire trop de façons, si l'homme ne veut pas courir la chance de mourir. Je lui dis donc de se fendre les chairs d'un coup de khandjar au point même où il a été piqué, et je me hâte de tirer de ma petite pharmacie de voyage un flacon d'ammoniaque. Comme le blessé ne sait trop comment s'y prendre, un de ses camarades prend le rôle de chirurgien, et lui fait sans sourciller la plus belle

entaille du monde. J'imbibe celle-ci d'ammoniaque, ce qui fait faire au patient une grimace de possédé, et pour lui remettre le cœur, je lui en donne à avaler quelques gouttes dans un demi verre d'eau. Je savais que l'on se tirait ainsi de la morsure des vipères, et j'ai cru n'avoir pas autre chose à faire que d'appliquer ce même remède à la piqûre du scorpion. J'ai deviné juste, car les angoisses du blessé ont cessé à l'instant, et il en a été quitte pour une simple coupure, qui a été bien vite cicatrisée.

Enfin tous nos bagages sont prêts et chargés, et le moment du départ est venu, à notre grande satisfaction. Ce moment est aussi celui où nous devons nous séparer des Arabes chrétiens de Karak. Je donne un bakhchich de cinq cents piastres au scheikh Abd-Allah, une vingtaine de piastres et un kafieh à chacun de ses hommes; nous nous embrassons tous très-affectueusement, et nous nous quittons. Pendant qu'ils remontent dans l'Ouad-el-Kharadjeh, nous nous dirigeons nous-mêmes dans le sens diamétralement opposé.

Ce matin, j'ai longuement causé avec le scheikh Abd-Allah de la possibilité d'enlever le bas-relief moabite du Redjom-el-Aabed. Il se charge

vu sa profession de tailleur de pierres, d'amincir la stèle par derrière, en enlevant toute l'épaisseur qui donne à la figure un poids inutile, et quand ce sera fini, il la mettra sur le dos d'un chameau, et l'apportera à Jérusalem, au consulat de France. Là il touchera immédiatement une somme de douze cents piastres, pour laquelle je lui donne une petite lettre de change sur notre consul. J'ai eu la maladresse de ne l'écrire qu'en français, et telle est probablement la seule raison pour laquelle ce précieux monument ne m'est pas parvenu. Voilà plus de dix-huit mois que cet accord a été fait entre Abd-Allah et moi, et certainement il eût déjà remis la pierre à Jérusalem, s'il eût été plus certain du paiement de la somme promise; toutefois il est fort possible encore que des obstacles inattendus aient empêché Abd-Allah de tenir sa promesse. Qui sait si les Bédouins, précisément à cause du cas que j'ai eu le très-grand tort de faire, devant eux, de ce monument unique, n'auront pas eu la déplorable idée de le pulvériser, afin d'en tirer l'or fantastique que ma joie de trouver cette pierre leur aura tout naturellement fait supposer qu'elle recélait? Ce serait une véritable perte pour l'archéologie. Je me trouve bien heureux

aujourd'hui d'avoir le dessin fidèle que j'en ai rapporté, et que je regardais comme si peu de chose, tant que j'ai eu le bas-relief sous les yeux.

Il est 8 h. 33 m. quand nous nous mettons en marche; la direction de notre route est à l'ouest-sud-ouest. Toute la caravane descend avec difficulté dans le lit du Nahr-el-Drâa, qui n'est éloigné que d'une cinquantaine de mètres du point où nous avons campé. La direction de l'Ouad-ed-Drâa est d'abord à l'est-nord-est; mais il fait bientôt un coude brusque et court à l'ouest, comme la route que nous allons suivre.

Cette fois encore une misérable mule fait une effroyable culbute, et roule au fond du ruisseau, en s'empêtrant dans les palmiers nains et les lauriers-roses. Ce n'est pas une petite besogne que celle de la retirer de là, et ce sot accident nous fait perdre dix bonnes minutes. Nous avons fait halte sur un plateau assez bien planté d'arbres à gomme; nous sommes sur le flanc d'un petit rideau de quelques mètres d'élévation seulement, et au-dessus duquel un nouveau plateau s'étend vers la montagne de mélaphyre, qui est en ce point éloignée de 800 mètres environ.

Le fond du golfe nord formé par la presqu'île

nous paraît encore, en ce moment, un peu plus au sud que l'endroit où nous nous sommes arrêtés. A 8 h. 57 m., nous ne sommes guère qu'à 20 mètres du sommet du petit mamelon que nous longions tout à l'heure, et les deux plateaux garnis de seyal qu'il séparait, se réunissent immédiatement, pour former une petite plaine qui est couverte de décombres, et qui se nomme Talâa-Semâan ou Sebâan. Le plateau s'abaisse bientôt, et forme un second gradin également couvert de ruines et planté de gommiers; nous y cheminons au sud-ouest. Les ruines cessent alors de se montrer. A 9 h. 9 m., nous tournons le dos à l'Ouad-el-Kharadjeh, et nous côtoyons, en le contournant, un monticule placé à notre droite.

A 9 h. 11 m., nous avons franchi la pointe ouest du monticule, et nous marchons directement au sud-ouest, sur une plaine couverte de gommiers, et en pente vers la mer Morte. Là recommencent à se montrer des ruines très-considérables. Nous traversons un ravin dont le bord méridional est garni d'une muraille antique; au delà du ravin, à droite et à gauche, s'étendent à perte de vue des ruines énormes, que les Arabes appellent Kharbet-ed-Drâa. La base

d'un mur en grosses pierres de taille, traverse le chemin que nous suivons, et un peu plus loin nous rencontrons un ruisseau courant directement de l'est à l'ouest; il semble venir d'une déchirure de la montagne, nommée l'Ouad-es-Seibâa (vallée des lions), et qui de loin ressemble fort à un nouveau cratère. Il est situé à 1500 mètres environ à notre gauche.

Une fois le ruisseau franchi, nous marchons droit à l'ouest sur la rive, pour prendre une direction sud, quelques degrés à l'ouest. Quelques minutes après, le plateau s'abaisse de nouveau assez brusquement, et nous traversons un ravin à sec. A notre gauche est un mamelon sur lequel paraissent encore des ruines. A 9 h. 26 m., autre ravin à fond de roc, au delà duquel s'ouvre une plaine toute couverte de décombres. Au milieu de ceux-ci se présente d'abord une grosse ruine ronde, placée à gauche du chemin. Elle est séparée par un intervalle de 50 mètres, d'une autre ruine placée au sud, et séparée elle-même de cent mètres environ, d'une troisième ruine analogue. A une centaine de mètres à l'ouest de la première, s'en trouve une quatrième.

Les montagnes sont à 2 kilomètres au moins

sur notre gauche, et leur pied est garni de monticules de sable qui commencent à 1500 mètres environ du chemin suivi par nous. A 9 h. 36 m., nous avons tourné au sud-ouest, et nous côtoyons des monticules de sable, placés à quelques centaines de mètres à droite. A gauche est une colline sur laquelle paraissent des ruines, et au pied de laquelle court un ravin qui vient couper notre route à 9 h. 40 m. Ce ravin forme la limite des ruines immenses que nous venons de traverser; au delà commencent les mamelons de sable, que l'on prendrait volontiers pour de la cendre, et au milieu desquels nous avançons. Bientôt le chemin se trouve parcourir une langue de terre comprise entre deux ravins, et qui a une quarantaine de mètres; mais elle se rétrécit rapidement. A 9 h. 48 m., nous étions en face de l'extrémité nord d'une montagne brunâtre toute déchirée, en arrière de laquelle paraît encore un vaste cratère qu'elle recouvre. Notre route est alors à l'ouest, quelques degrés sud.

Ici reparaissent de nombreuses bouffées de petites pierres brunes calcinées, formant des taches oblongues dirigées vers le cratère de l'Ouad-es-Seibâa. A 9 h. 58 m., à 20 mètres à notre droite, un premier monticule, au delà

duquel nous voyons, à 100 mètres environ, un véritable cratère dont les flancs sont horriblement déchirés, et où toutes les couches ont été visiblement soulevées et bouleversées.

A 10 h. précises, nous nous arrêtons en deçà du ravin de gauche, que nous longeons depuis un quart-d'heure, et qui vient couper notre route en ce point. Nous nous hâtons de prendre notre modeste déjeuner et de remonter à cheval. A 10 h. 22 m., nous repartons et nous traversons le ravin qui était placé devant nous. Au delà, tout le terrain est couvert de monticules de sable gris, au milieu desquels nous nous engageons. Sur le plus considérable de ces monticules, qui est le premier que nous côtoyons à gauche, aussitôt après avoir franchi le ravin, est une ruine bien reconnaissable. A 10 h. 40 m., nous sortons des monticules de sable, et nous débouchons sur une plaine couverte de seyal, que nous reconnaissons à merveille. En ce point nous sommes justement vis-à-vis le flanc sud de la presqu'île.

A 10 h. 47 m., nous marchons droit au sud à travers des halliers; nous atteignons une petite plaine sablonneuse, et, à 11 h. précises, nous nous retrouvons à l'emplacement où était établi,

le 14 janvier dernier, le deuxième campement des Beni-Sakhar, au milieu duquel nous sommes venus planter nos tentes. Aujourd'hui la place est rasée ; tout dans le Rhôr, arbrisseaux et roseaux, a été dévoré par les bestiaux, et les Beni-Sakhar ont été chercher gîte ailleurs. Nous faisons comme eux, et nous continuons à marcher par la route que nous avons suivie en venant, afin de regagner le premier campement du 13 janvier.

Une fois arrivés au Rhôr-Safieh, nous nous maintenons toujours plus près de la montagne qu'à notre premier passage dans le pays ; et au lieu d'aller camper au même point que la première fois, nous allons nous établir auprès d'un campement de Bédouins, que nous n'avions fait qu'apercevoir alors, et qui est à 700 mètres à peu près à l'est-nord-est du premier. En y arrivant, je reconnais, à 600 mètres au nord-est du point où nous faisons halte, de nouvelles ruines assez considérables et dont je demande immédiatement le nom. Mais elles n'en ont pas pour les Bédouins, qui savent bien que ce sont des ruines d'habitations du temps passé, mais voilà tout.

Enfin nous voici pour tout de bon en pays

ami; maintenant reste à franchir la Sabkhah, et nous aurons accompli bravement la tâche importante que nous nous étions donnée.

Aujourd'hui, pour la première fois, Papigny a réussi à abattre un des charmants petits colibris qui voltigent dans les seyal; c'est là une trop précieuse conquête, à mon avis, pour que je ne m'en empare pas. Je le réclame donc sans façon, et il m'est adjugé. Papigny, dépouillé de son oiseau-mouche, n'a plus qu'une pensée, celle de remplacer au plus vite le trésor que je lui ai ravi; aussi, pendant toute la route, a-t-il couru sur les flancs de la caravane, poursuivant d'arbre en arbre ce charmant oiseau dont il ne réussit plus à s'emparer. Nos scheikhs, du reste, supportent assez impatiemment cette ardeur de chasse, et ils m'ont à plusieurs reprises fait comprendre qu'il était très-imprudent de s'écarter ainsi du gros de la troupe. Quoique je sois assez disposé à croire à un danger réel, je pense bien que l'ennui de nos Arabes tient un peu aussi au retard forcé que ces petites courses à droite et à gauche font subir à notre marche générale. En route, le but d'un Arabe est toujours d'arriver le plus vite possible au gîte, et il ne saurait comprendre qu'on perde une minute

à courir après un petit oiseau, à cueillir une fleur, à ramasser un insecte ou un caillou; pour lui, celui qui emploie ainsi son temps est ou un hakim ou un meidjnoun, un sage, c'est-à-dire un médecin, ou un fou.

Il paraît que la nuit dernière, la pluie qui nous a pris au campement du Nahr-ed-Drâa a été fort désagréable aux scorpions, et les a chassés de leurs gîtes habituels; les pauvres bêtes se sont réfugiées où elles ont pu, et en déballant nos couchettes pour les installer sous nos tentes, on en trouve qui sont probablement fort impatientées de ce nouveau dérangement. Je me promets bien de passer ce soir une inspection rigoureuse de mon lit, avant de m'y coucher.

Aujourd'hui nous avons traversé des ruines très-considérables, à proximité d'énormes cratères d'explosion. A quelle ville antique appartiennent-elles? Il m'est bien difficile de le deviner alors. Comme je cherche toujours Gomorrhe, je me figure d'abord que ce sont ses restes que nous avons visités, et le nom significatif de Sebâan ne m'ouvre pas encore les yeux. J'ai déjà dit, à propos de en-Neindreh, que ce ne fut que plus tard que je reconnus ici Séboïm, après avoir retrouvé, à n'en pouvoir douter,

Gomorrhe vers la pointe nord de la mer Morte.

Notre soirée s'est passée à étiqueter plantes, insectes et roches, ramassés à foison dans le Rhôr-Safieh, et à mettre ma carte à l'ancre. Nous avons soldé ce que nous restions devoir à nos scheikhs Beni-Sakhar : mais nous ne nous faisons pas illusion; demain, sans aucun doute, arriveront les demandes de bakhchich supplémentaire.

Maintenant qu'ils ont la bourse bien garnie, les scheikhs n'ont plus qu'une pensée, celle d'acheter des armes. Mattéo porte un pistolet tromblon de forme assez originale, et Samet-Aly meurt d'envie d'en être l'heureux possesseur. Il obsède donc Mattéo pendant toute la soirée pour le décider à lui vendre cette arme. Aussitôt que j'ai vent de cette négociation, j'avertis Mattéo que c'est moi qui lui achète son pistolet, mais que je ne veux pas que le scheikh en soit informé. C'est une drogue que ce tromblon qui me coûte cent piastres, et avec cela, demain, je rendrai mon homme le plus heureux et le plus satisfait des scheikhs.

Ce soir, le temps s'est affreusement chargé, et la pluie a commencé à tomber presque aussitôt après le coucher du soleil. Pendant les premières

heures, et avant que l'étoffe de nos tentes ne fût assez complétement imbibée pour se gonfler et faire écouler l'eau à l'extérieur, celle-ci nous a mouillés de la façon la plus désagréable. Chacun de nous alors s'est enterré sous ses couvertures, et s'est endormi tranquillement en laissant l'averse faire à sa guise.

## 22 JANVIER.

La nuit a été horrible ; les rafales de pluie se sont succédé sans interruption, et souvent nous nous sommes réveillés en songeant, avec certaines angoisses préventives, à la maudite Sabkhah qu'il nous faut nécessairement traverser le plus vite possible, si nous ne voulons pas nous établir, pour un mois peut-être, dans le Rhôr-Safièh.

Maintenant que nous avons parcouru la Moabitide, arrêtons-nous un instant pour voir s'il nous sera possible d'identifier les noms modernes des ruines dont nous avons relevé les positions, chemin faisant, avec les noms que nous fournissent les écrits sacrés et profanes de l'antquité.

Je vais construire un tableau comparatif des localités et des ruines que j'ai rencontrées dans

la Moabitide, et des localités antiques qu'il est permis d'y reconnaître.

| | |
|---|---|
| Kharbet-Zouerà-et-Tahtah..... | Zoar, Segor. |
| Kharbet-Esdoum..... | Sodome. |
| Djebel-Esdoum ou Djebel-el-Melelih. | Montagne de Sodome. |
| Djebel-es-Soufah..... | Soufah. |
| Kharbet et Bordj-en-Nematreh..... | Nimrin, Bennemarim, Benamerium. |
| Talsà et Kharbet-Sebâan..... | Séboïm. |
| El-Liçan..... | Hé-Liçoun. |
| Kharbet-Adjerrah..... | Agalla, Adjelim, Agalleim. |
| Kharbet-Nouchin..... | Louelth, Maâlah he-Louelth. |
| Kharbet-Fouqoûa. Onad-Emdebcha.. ..... | Medaba, Damnaba. |
| Schihan..... | Schihoun. |
| Er-Rabba..... | Ar, Rabbat-Moab, Aréopolis. |
| El-Karak..... | Kir-Herasat, Kir-Moab, Charakmôba. |

Reste à discuter maintenant la légitimité des identifications que je propose.

Celles de Zoar, de Sodome et de la montagne de Sel, sont tellement liées entre elles, que, l'une des trois étant une fois établie, les deux autres en découlent immédiatement et de toute nécessité. Prenons donc Sodome, qui est certainement la plus importante des trois localités, et démontrons d'abord par la concordance de tous les textes sacrés et profanes qui la concernent, que Sodome la ville maudite, exista en réalité à la pointe n) du Djebel-Esdoum, ou Dje

el-Melehh, au point où d'énormes amas de décombres, parfaitement visibles et parfaitement reconnaissables, sont restés pour servir à tout jamais d'exemple à la perversité humaine.

Sodome était située sur le bord du lac Asphaltite; car elle était voisine de Zoar, qui était à la pointe sud de la mer Morte et sur la rive occidentale. En effet, lorsque Loth se sépara d'Abraham, il prit pour lui la plaine du Jourdain, jusqu'à Sodome.

10. — Loth levant les yeux, vit toute la plaine du Jourdain, arrosée partout; avant que Jéhovah ne détruisît Sodome et Gomorrhe, elle était comme le jardin de Dieu, comme le pays de Mitsraïm, jusqu'aux environs de Zoar. —

11. — Loth choisit toute la plaine du Jourdain, et il se dirigea vers l'orient. Ils se séparèrent ainsi l'un de l'autre. —

12. — Abraham habitait le pays de Canâan, et Loth dans les villes de la plaine; et il dressa ses tentes jusqu'à Sodome.

Il résulte clairement, de la teneur de ces versets, que Loth, pour aller camper jusqu'à l'extrémité de la plaine, allait jusqu'à Sodome. Évidemment, il n'avait, pour y arriver, ni le Jourdain ni le lac Asphaltite à traverser, et de

même que Zoar était à l'extrémité de cette terre fertile, comparée à la terre d'Égypte ou même au jardin de Dieu, Sodome, ville si voisine de Zoar, devait se trouver également à l'extrémité de la plaine parcourue par Loth.

Strabon (livre XVI) s'exprime ainsi : « Cette contrée est, dit-on, travaillée par le feu ; on en donne pour preuves certaines roches durcies et calcinées vers Moasada, des crevasses, une terre semblable à de la cendre, des rochers qui distillent de la poix, des rivières bouillantes dont l'odeur fétide se fait sentir au loin ; çà et là des lieux jadis habités, bouleversés de fond en comble ; en sorte qu'on pourrait ajouter foi à cette tradition répandue dans le pays, d'après laquelle il aurait existé jadis en ces lieux treize villes. Il resterait même, dit-on, de leur métropole Sodome, des ruines dont la circonférence serait d'environ soixante stades ; des tremblements de terre, des éruptions de feu, d'eaux chaudes, bitumineuses et sulfureuses, auraient fait sortir ce lac de ses limites ; des rochers se seraient enflammés, et c'est alors que ces villes auraient été ou englouties ou abandonnées de tous ceux qui purent s'enfuir. » (Traduction de Letronne.) De ce passage il résulte clairement que Sodome et

la Sodomitide étaient dans la contrée où se trouvait Moasada (Masada). Or, ici, pas de contestation possible, Masada était à l'occident de la mer Morte, donc Sodome et Zoar y étaient aussi.

Si de plus nous remarquons que Josèphe dit que la longueur du lac Asphaltite est de 580 stades, qu'il s'étend jusqu'à Zoara d'Arabie et que sa largeur est de 150 stades seulement; que dans son voisinage est la Sodomitide, etc., nous en devrons encore conclure que, puisque Zoar était à l'extrémité sud du lac Asphaltite, Sodome s'y trouvait aussi; et comme, pour mesurer la longueur du lac, il n'est pas permis de supposer que l'on ait passé d'une rive à l'autre, il faut, de toute nécessité, que Zoar et Sodome aient été à l'extrémité sud-ouest du lac Asphaltite.

Galien, en parlant du sel gemme recueilli au bord du lac Asphaltite, s'exprime ainsi : On appelle ce sel *sel de Sodome*, du nom des montagnes avoisinant le lac, et qui s'appellent Sodome. La montagne de Sel, Djebel-Esdoum des Arabes, était donc pour Galien légitimement nommée Sodome.

Au reste, il serait inutile de discuter plus longuement un fait que personne ne conteste;

tout le monde est d'accord sur ce point, et Sodome était sur la rive occidentale du lac Asphaltite. Personne n'a imaginé de chercher l'emplacement de cette ville sur la rive orientale, devenue plus tard partie intégrante de la Moabitide proprement dite. Nous pouvons donc établir hardiment ce premier point, à savoir que Sodome était à la pointe sud de la mer Morte, et sur la rive occidentale.

Rappelons-nous maintenant que la Genèse nous dit expressément (chap. XIX, versets 15 et 23) que Loth, parti de Sodome, lorsque déjà l'aube du jour avait paru, entra à Zoar au moment où le soleil se montrait sur la terre. Il résulte invinciblement de là que, de Sodome à Zoar, il ne pouvait guère y avoir qu'une lieue au plus. Toute localité placée sur la rive orientale du lac Asphaltite est donc exclue de toute nécessité de la prétention de représenter le site de la Zoar biblique.

Et maintenant si, au point même où doivent se trouver Sodome, Zoar et la montagne de Sel, citée par Galien sous le nom de *Sodome* (et non montagne de Sodome, ce qui est assez étrange); si, dis-je, en ce point, nous trouvons une vaste montagne de sel gemme et la seule du pays,

nommée Djebel-Esdoum, portant sur tous les coteaux qui garnissent sa pointe nord les décombres immenses d'une ville, décombres dans lesquels on retrouve, en se donnant la peine d'y regarder avec soin, de nombreux arrasements de murailles, décombres enfin que les habitants du pays nomment Kharbet-Esdoum, en leur appliquant la tradition qui concerne Sodome; si, de plus, à un peu plus d'une demi-lieue de là, vers la montagne, se trouvent d'autres décombres d'une ville nommée Zouera-et-Tahtah, la Zoar inférieure, reste-t-il seulement possible de contester l'identification de Karbet-Esdoum avec Sodome, et de Zouera-et-Tahtah avec Zoar ou Ségor? Je ne le pense pas.

Mais, a-t-on dit bien souvent, les villes maudites ont été détruites par le feu du ciel d'abord, puis submergées par le lac Asphaltite, qui s'est formé tout d'un coup, pour engloutir la vallée de Siddim et la Pentapole que cette vallée contenait. Voilà en substance ce que l'on oppose à la prétention émise et soutenue par moi, que j'avais retrouvé les ruines bien visibles des villes de la Pentapole. Sur quoi l'explication qu'on allègue contre mon opinion est-elle appuyée? Où a t-on trouvé la catastrophe de la Pentapole racontée de façon à

permettre de supposer un seul instant que les villes frappées par la colère céleste ont été englouties au fond du lac ? Est-ce dans la sainte Bible ? Est-ce dans les œuvres des écrivains de l'antiquité? Pas plus d'un côté que de l'autre. Je ne sais quel commentateur aura imaginé, un beau jour, la fable dont j'ai donné en quelques mots l'analyse ; et cette fable, par cela même qu'elle offrait plus de surnaturel et d'inexplicable, a été précisément admise sans examen. Depuis lors, une foule de voyageurs en Palestine ont répété les mêmes contes en l'air, en se gardant bien, et pour cause, d'aller vérifier par eux-mêmes l'exactitude des faits dont ils copiaient la narration sur les écrits de leurs devanciers; et de la sorte des faits parfaitement controuvés ont été, un beau jour, si bien établis, par une série de témoignages qui ne valaient pas mieux l'un que l'autre, qu'il a dû forcément arriver que mes compagnons de voyage et moi fussions pris, au retour, pour des imposteurs, ou tout au moins pour des observateurs incapables d'interroger convenablement un terrain.

J'ai dit tout à l'heure qu'il n'était pas possible de trouver, dans les écrits sacrés et profanes de l'antiquité, un seul passage qui pût donner à

penser que la mer Morte s'est formée subitement, à l'époque de la catastrophe de la Pentapole. Je dirai quelque chose de plus précis encore, c'est que ces écrits, sacrés et profanes, sont parfaitement unanimes pour démontrer surabondamment que jamais les villes maudites n'ont été englouties dans les eaux du lac. Mais il ne suffit pas de le dire, il faut le prouver, et c'est ce que je vais faire.

Nous lisons dans la Genèse (XIX, 24) : — Jéhovah fit pleuvoir sur Sodome et sur Gomorrhe du soufre et du feu qui venait de Jéhovah, du ciel.

25.— Il bouleversa ces villes et toute la plaine, tous les habitants de ces villes, ainsi que la végétation de la terre. —

Il est bien clair que, dans cet exposé si bref de la catastrophe qui détruisit les villes maudites, il n'est pas le moins du monde question de l'intervention des eaux de la mer Morte.

Nous lisons encore plus loin, verset 28 : — Et (Abraham) regardant vers Sodome et Gomorrhe, sur toute la surface des environs de la plaine, il vit une fumée s'élever de terre semblable à (celle d') une fournaise. —

La fumée qui s'élevait *de terre* était celle des villes incendiées, donc il n'est pas question ici de

l'engloutissement de ces villes sous les eaux du lac, car il n'y eût plus eu alors de fumée possible.

Dans le Deutéronome (XXIX, 22) nous lisons encore : — Soufre et sel, tout le pays incendié, ne pouvant être ensemencé, ne produisant rien et aucune herbe ne poussant sur lui, comme la subversion de Sodome et de Gomorrhe, d'Adamah et de Séboïm, que l'Éternel a renversées en sa colère et en son ardeur. —

Un terrain submergé sous les flots salés et amers du lac Asphaltite n'eût assurément pas été décrit ainsi. Donc du temps de Moïse l'idée de la submersion de la Pentapole n'était admise par personne.

Amos a prophétisé au temps d'Ozias, roi de Juda, et de Jéroboam, fils de Joas, roi d'Israël. Nous lisons dans son livre (IV, 2) : — Je vous ai renversés comme l'immense renversement de Sodome et de Gomorrhe; vous fûtes comme un tison échappé de l'incendie, et vous n'êtes pas revenus jusqu'à moi, dit Jéhovah ! —

Donc, pour Amos, les emplacements de Sodome et de Gomorrhe étaient comme un tison tiré d'un incendie. Certes, il n'est pas question de submersion dans ce verset.

Séphaniah (Sophonie) a prophétisé sous Josias, fils d'Ammon, roi de Juda ; nous lisons dans son livre (II, 9) : — C'est pourquoi je suis vivant ! dit Jéhovah Sébaouth, le dieu d'Israël ; certes, Moab sera comme Sodome, les fils d'Ammon comme Gomorrhe, un dieu délaissé couvert de ronces, une fosse de sel et une solitude éternelle ; le reste de mon peuple les pillera, le reste de mon peuple en héritera. —

Donc pour Séphaniah les emplacements de Sodome et de Gomorrhe n'étaient pas ensevelis sous les eaux de la mer Morte.

Nous lisons dans Jérémie (XLIX, 17) : — Édom sera désolée ; quiconque passera près d'elle sera frappé d'étonnement et insultera à toutes ses plaies.

18. — Comme la subversion de Sodome et de Gomorrhe et (des villes) ses voisines, a dit Jéhovah : il n'y aura plus personne qui y demeure, il n'y aura plus personne qui y séjourne.

Un peu plus loin, le prophète répète la même pensée dans les termes suivants (L, 40) : — Comme la subversion de Dieu (exercée) sur Sodome, Gomorrhe et ses voisines, dit Jéhovah : il n'y demeurera plus personne, et le Fils de l'homme n'y séjournera pas. —

Ce qui est bien plus positif encore, c'est ce que contient le verset 38 du même chapitre, verset qui concerne, par conséquent, la même contrée menacée par la colère divine : — 38. Sécheresse contre ses eaux ; qu'elles se dessèchent, car c'est un pays d'idoles ; qu'ils deviennent insensés par leurs terreurs. — Certes, il ne s'agit pas là d'une contrée qui doit périr par la submersion, mais bien par le fléau précisément contraire.

Donc pour Jérémie, qui a écrit cela au commencement du règne de Sédécias, il est bien clair que la Pentapole ne fut pas engloutie sous les eaux de la mer Morte.

Que trouvons-nous enfin dans le Nouveau-Testament ? Dans la 2e lettre de saint Pierre (II, 6), nous lisons : « Ayant réduit en cendres les villes de Sodome et de Gomorrhe, il les condamna à la destruction. »

Et dans l'évangile de saint Luc (XVII), c'est notre Seigneur lui-même qui dit, 29 : « Le jour que Loth sortit de Sodome, le feu plut, et c'étai le feu divin venant du ciel, et il les détruisit tous. »

On voit que saint Pierre, et, bien mieux encore, que le Sauveur lui-même, attribuaie catastrophe des villes maudites au feu lancé

tre elles par la main de Dieu. Ni l'un ni l'autre n'a pensé aux flots de la mer Morte.

Je viens d'extraire des saintes Écritures nombre de passages qui constatent irréfragablement que l'eau n'a joué aucun rôle dans cet effroyable événement; qu'on en cite un seul, je dis un seul, qui permette de supposer le contraire.

Ces témoignages sacrés seraient bien suffisants sans doute, mais abondance de preuves ne nuit pas. Passons donc aux auteurs profanes, et commençons par Josèphe, l'illustre historien des Juifs. Nous lisons dans son livre : « Dans son *voisinage* (il s'agit du lac Asphaltite) est la Sodomitide, contrée autrefois florissante, parce qu'elle était très-fertile et couverte de villes, mais maintenant entièrement brûlée. On dit qu'elle fut brûlée par la foudre, à cause de l'impiété de ses habitants. On peut encore y voir les traces du feu divin et les ombres de cinq villes... et tout ce que je viens de rapporter de la Sodomitide est digne de la foi due aux choses que l'on a vues. »

Dans un autre passage, Josèphe dit encore, en parlant des habitants de Jérusalem : « Je pense e si les Romains eussent tardé à punir ces pies, la ville eût été ou engloutie dans l'a-

bîme, ou submergée, ou qu'elle eût été frappée par les foudres de la terre de Sodome. »

Enfin nous lisons encore : « Dieu... résolut de leur infliger (aux Sodomites) le châtiment de leurs crimes, et de renverser non-seulement leur ville, mais de dévaster tellement le pays, qu'il ne produirait plus jamais ni plante, ni fruit; alors Dieu lança la foudre sur la ville et la brûla avec ses habitants, faisant périr la terre par le même incendie. »

Inutile, je pense, d'insister plus longuement pour démontrer que jamais, dans la pensée de Josèphe, la submersion de la Pentapole n'eut lieu.

J'ai rapporté tout à l'heure un passage entier de Strabon (liv. XVI), dont je me bornerai à reproduire ici la phrase suivante : « Il resterait même, dit-on, de leur métropole Sodome des ruines dont la circonférence serait d'environ soixante stades, etc. » Donc, pour Strabon, point de submersion de la Pentapole.

Passons à Tacite. Nous lisons à propos du lac Asphaltite : « Haud procul inde campi, quos ferunt olim uberes, magnisque urbibus habitatos, fulminum jactu arsisse; et manere vestigia : terramque ipsam, specie torridam, vim frugiferam

perdidisse. » Même conclusion pour Tacite que pour Strabon.

Parmi les écrivains arabes il en est qui croient aux ruines de Sodome et des autres villes maudites; ainsi un passage de Masoudy, cité par M. Étienne Quatremère, dans un mémoire inséré au *Journal des Savants* (n° de septembre 1852), et extrait du manuscrit arabe de Constantinople (t. Ier, f° 162), dit en parlant des villes de la Pentapole : Et elles ont subsisté jusqu'à notre époque. Ces (villes) sont en ruines; elles ne contiennent pas d'habitants.

Aboulféda, quoique moins explicite, est du même avis; il est vrai qu'Édrisy dit que Sodome et les villes voisines sont ensevelies sous les eaux de la mer Morte. Il y avait donc déjà désaccord parmi les écrivains les plus distingués de l'Islamisme. Mais cela n'empêche pas le moins du monde qu'il n'y ait eu accord évident parmi les écrivains de l'antiquité, sacrés et profanes, pour rejeter la fable de l'engloutissement sous l'eau des villes de la Pentapole.

Voici donc encore un point parfaitement établi et incontestable : les villes de la Pentapole n'ont pas été submergées après leur incendie. Elles n'étaient donc pas bâties sur le terrain qu'on

croit, à tort, avoir été envahi subitement par la mer Morte.

Il y a plus, le texte sacré lui-même prouverait que, quand bien même la plaine de Siddim eût été en tout ou en partie envahie par les eaux des lacs, il n'en serait pas de même des villes de la Pentapole. En effet, ces villes ne pouvaient pas être situées dans la vallée de Siddim, comme l'a très-judicieusement fait observer Reland, dont personne, je pense, ne suspectera l'admirable critique. Que lisons-nous dans la Bible à propos des rois de la Pentapole?

Hi omnes congregati sunt in valle Siddim, quæ est mare Salsum.

Reland s'exprime ainsi à propos de ce verset: « Il n'est dit ici qu'une seule chose, c'est que la » vallée, qui s'appelait auparavant vallée de Sid- » dim, devint ensuite la mer Morte, ce que je ne » conteste pas. En effet, cette vallée peut avoir » été inondée par les eaux de cette mer, soit par » suite d'une crue du Jourdain, soit par le jail- » lissement d'eaux souterraines ou autres; mais » comme on ne sait ni quand, ni comment la » chose est arrivée, il n'est pas nécessaire de » s'étendre sur ce point. L'écrivain sacré ne dit » pas que les cinq villes, Sodome et les autres,

» furent situées dans la vallée de Siddim; il y a
» plus, c'est le contraire que l'on peut conclure
» du texte cité, puisque les rois de ces cinq
» villes, après avoir réuni leur armée, se ras-
» semblèrent : *versus vallem Siddim :* vers la
» vallée de Siddim. Que si quelqu'un voulait
» traduire *dans la vallée,* cela reviendrait au
» même. Donc probablement la vallée de Siddim
» était autre chose que la contrée dans laquelle
» leurs cinq villes étaient situées. Qui dirait par
» exemple? les habitants d'Amsterdam, de Har-
» lem et de Leyde ont marché au-devant de l'en-
» nemi et se sont réunis en Hollande, — pré-
» cisément parce que ces villes sont des villes
» hollandaises; mais on peut proprement dire
» les habitants de ces villes se sont réunis dans
» le lieu où est aujourd'hui le lac de Harlem; et
» il est permis de conclure de là que le lac de
» Harlem est différent de la contrée dans la-
» quelle ces villes sont situées. »

Cette argumentation de Reland serait, je crois, assez difficile à rétorquer, et l'on me permettra de la trouver concluante; au reste, Reland s'appuie sur une très-juste observation de plus : c'est que dans le verset du chapitre XIX de la Genèse où il est dit que Dieu fit pleuvoir le

soufre et le feu sur les villes maudites et toute la plaine, l'expression dont se sert l'écrivain sacré pour rendre cette dernière idée est le circuit, la plaine, et non pas la vallée de Siddim.

Pour abréger, je dirai que l'illustre Reland, avec son tact ordinaire, avait parfaitement deviné que les villes de la Pentapole devaient être sur les bords du lac Asphaltite, et que leurs ruines pouvaient, devaient même s'y retrouver. Ce que le critique judicieux avait deviné du fond de son cabinet, l'observation faite sur les lieux mêmes, près d'un siècle et demi après la publication de son admirable livre, l'a complétement vérifié.

Voici la conclusion logique de tout ce qui précède. Il est indubitable, qu'en outre de Ayn Djedy (Engaddi), de Masada, de Thamara et de Zoar, il n'y a pas eu, depuis la catastrophe de la Pentapole, d'autres villes construites sur les rives occidentales de la mer Morte ; il faut donc, de toute nécessité, reconnaître Sodome dans le Kharbet-Esdoum des Arabes, et au pied de la montagne de Sel que Galien nomme expressément *Sodoma*; de même qu'il faudra retrouver d'autres villes maudites dans les ruines évidentes de villes qui se rencontreront sur ce même littoral.

Il n'y a pas besoin, je pense, d'une démonstration plus ample de ce fait, que l'on pourra attaquer, mais non infirmer, que les ruines qui sont connues des Arabes sous le nom de Kharbet-Esdoum, sont bien réellement les ruines de la Sodome biblique. Il n'y aura plus pour contester cette découverte réelle, d'autre ressource que celle de nier hardiment l'existence même de ces ruines que mes compagnons et moi nous avons vues à deux reprises, et la seconde fois surtout avec grand soin. Je m'attends à cette négation, mais, sans modestie, je déclare que je me permets d'avoir plus de confiance dans une observation faite longuement par moi-même, en compagnie de quatre Français assez intelligents pour reconnaître des ruines, là où sont en réalité des ruines, que les Arabes qui m'accompagnaient, et avec lesquels j'étais en mesure de converser habituellement, m'ont désignées sous le nom fort significatif de Kharbet-Esdoum, que dans toute observation contraire, faite un peu vite peut-être et avec des convictions préconçues, telles, par exemple, que l'impossibilité de trouver Zoar sur la rive occidentale de la mer Morte. J'ai montré surabondamment que cette dernière opinion était en opposition flagrante

avec le texte même de l'Ecriture sainte ; il est donc bien clair que toute conclusion qui se rattachera de près ou de loin à une erreur d'appréciation aussi forte, aura grand besoin d'être très-sérieusement contrôlée.

Résumons. Sodome était à la pointe sud-ouest de la mer Morte ; la montagne de Sel est appelée Sodome par Galien. Donc, Sodome était au lieu même où est la montagne de Sel. Cette montagne, les Arabes l'appellent indistinctement Djebel-el-Melehh, ou, comme Galien, Djebel-Esdoum. Si donc on voit à la montagne de Sel des décombres d'une ville, il y a toute apparence que ce sont les décombres de Sodome ; et cette apparence devient une évidence impossible à nier, si les habitants du pays sont unanimes pour donner à ces décombres le nom de Kharbet-Esdoum (ruines de Sodome), en leur appliquant l'histoire traditionnelle de la ville maudite. Toutes ces conditions étant rigoureusement réalisées, il n'est pas possible de se refuser à croire que ces ruines d'une Sodome sont bien les ruines de la Sodome biblique.

Occupons-nous maintenant plus spécialement de Zoar elle-même. Dans les Ethniques d'Étienne nous lisons au mot Zoar : « Zoar est un grand

bourg ou une forteresse de la Palestine, situé sur les bords du lac Asphaltite ;... c'est là que Loth s'enfuit et qu'il put se soustraire à la catastrophe de Sodome. » Zoar était donc sur la côte de la mer Morte.

Eusèbe parle du site de cette ville et la place sur la limite orientale de l'Idumée. Saint Jérôme a bien vu qu'il y avait là une faute énorme. aussi lit-il : « Sur la frontière orientale de la Judée. » Or, cette frontière ne pouvait être que sur la rive occidentale de la mer Morte. Un passage d'Anastase le Sinaïte, rapporté par Reland, mérite d'être mentionné ici. Il raconte qu'étant allé faire une course du côté de Zoar et de Tetrapyrgia, il vit avec surprise que tous les esclaves chargés de la culture des terres publiques étaient Cypriotes, parce qu'eux seuls pouvaient résister à l'influence mortelle de ce climat ; il ajoute que c'était là un fait constaté par de nombreuses expériences.

Eusèbe, dans son Onomasticon, nous apprend que la mer Morte s'étendait entre Jéricho et Zoar. Il ne fait, on le voit, que répéter ce que dit Josèphe, que le lac Asphaltite s'étend jusqu'à Zoara d'Arabie.

Saint Jérôme, dans un passage déjà cité plus

haut, nous dit que Zoar était sur les confins de la Moabitide, et séparait celle-ci de la Palestine. Le même saint Jérôme nous apprend que Zoar avait une garnison romaine; et dans la *Notitia dignitatum imperii* nous voyons mentionnés: « equites sagittarii indigenæ, Zoaræ; — les archers à cheval indigènes, à Zoar. » C'était donc cette troupe qui tenait garnison à Zoar.

Nous avons vu un peu plus haut quelle est la teneur des passages de Josèphe concernant Zoar; il nous reste maintenant à énumérer les textes bibliques dans lesquels il est question de cette localité importante. Dans la Genèse, nous lisons (ch. XIX) : — 19.... Je ne puis m'échapper sur la montagne (c'est Loth qui parle aux anges venus à Sodome pour le forcer à quitter la ville maudite), le malheur pourrait m'atteindre, et je périrais. — 20. Voici une petite ville proche, on peut y fuir : elle est peu importante. Permets que je m'y échappe, puisqu'elle est si peu importante; au moins je pourrai conserver la vie. — 22... C'est pourquoi l'on appelle cette ville Zoar. — 23. Comme le soleil se levait sur la terre, Loth arriva à Zoar. —

Nous avons déjà déduit de ce texte important le voisinage forcé de Zoar et de Sodome. Nous

voyons de plus que Zoar n'était pas dans la montagne, puisque Loth dit : « Je ne puis m'échapper sur la montagne. » Un autre texte sacré vient corroborer cette observation. Nous lisons (même chapitre XIX, 30) : — Et Loth monta de Zoar et s'établit sur la montagne avec ses deux filles ; car il craignait de demeurer à Zoar ; il se retira dans une caverne avec ses deux filles. — Il est bien clair que pour entrer dans la montagne, il fallait monter en sortant de Zoar; donc, Zoar n'était pas dans la montagne, mais bien au pied de la montagne, puisque les anges ordonnèrent à Loth (v. 17) de ne pas s'arrêter dans toute la plaine et de fuir vers la montagne. Il serait difficile, je crois, de trouver un lieu qui remplît les conditions exprimées dans ces différents passages bibliques mieux que Zouera-et-Tahtah. Et si en outre de ces conditions physiques, sur lesquelles il n'est guère possible de se tromper, nous trouvons appliqué aux ruines dont il s'agit le nom de Zoar elle-même, ne serons-nous pas forcés de conclure que Kharbet-Zouera-et-Tahtah et la Zoar biblique ne font qu'un ?

J'ai discuté déjà la convenance de chercher dans le Kharbet et le Bordj-en-Nemaïreh les ruines de Nimrin, devenu Benemarim et Benna-

merium. Il serait donc superflu d'y revenir ici. Il en est de même d'Adjerrah, que je regarde formellement comme l'Adjelim de l'Écriture et l'Agalla de Josèphe.

J'ai mentionné dans mon itinéraire les ruines qui commencent au Talâa-Sebâan, et qui s'étendent sur plusieurs plateaux successifs, situés au pied des montagnes de Moab et depuis la sortie de l'Ouad-ed-Draâ jusque vers la plage de la mer Morte. Je propose formellement de voir dans ces ruines énormes les restes de la Séboïm qui fut enveloppée dans la catastrophe de la Pentapole. Une ville aussi considérable que celle dont l'existence est constatée par les ruines en question, ne saurait avoir existé inaperçue, dans les siècles dont l'histoire nous a été conservée avec détails. Plusieurs cratères effroyables, trois au moins, entourent le site que j'attribue à Séboïm, et ils ont dû consommer en un clin d'œil l'anéantissement de cette ville coupable, que les explosions, partant d'au moins trois côtés à la fois, ont dû pulvériser. Rien, absolument rien ne prouve que toutes les cités maudites se trouvaient sur la même rive occidentale de la mer Morte. Il y a même de fortes présomptions en faveur de l'opinion que je crois devoir émettre, que l'une au

moins des villes de la Pentapole devait être sur la rive orientale. En effet, une fois la catastrophe accomplie, pourquoi Loth eût-il monté dans la montagne au-dessus de Zoar, au lieu de se réfugier sur la rive orientale qui devait lui paraître un refuge plus assuré, si le terrible châtiment ne s'était pas étendu sur cette rive? Dira-t-on que celle-là n'était pas habitée? Cela paraît bien peu vraisemblable, car il n'y avait aucune raison absolument pour que la rive, devenue plus tard moabitique, ne participât point à la fertilité de toute la plaine. Il y a plus, nous savons que les Émim habitaient cette contrée, et Séboïm pouvait très-bien être une ville des Émim.

Ni Loth ni ses filles, qui avaient habité longtemps Sodome, ne pouvaient ignorer l'existence d'une population nombreuse sur l'autre rive, et les filles du patriarche n'eussent pas cru à la destruction totale de l'espèce humaine, si le fléau qui les avait chassées de Sodome, n'eût pas également frappé sous leurs yeux la rive opposée à celle sur laquelle elles avaient cherché un refuge. D'ailleurs, l'injonction des anges qui décidèrent le patriarche à fuir de Sodome était formelle : « Ne t'arrête pas dans toute la plaine, fuis vers la montagne, » lui disaient-ils ; par

conséquent toute la plaine était menacée et allait être bouleversée. Il ne peut donc venir à l'idée de personne que la portion orientale de la plaine ait échappé au désastre général.

Tout bien considéré, des villes pouvaient et devaient exister au pied des montagnes de Moab; et rien, absolument rien, n'empêche de croire que l'une des villes de la Pentapole ait existé en ce point. En conséquence, puisque je trouve, dans cette région même, une ville énorme écrasée par les cratères d'explosion qui l'entourent, et dont une partie s'appelle encore aujourd'hui Sébâan, je n'hésite pas à y voir la Séboïm de l'Écriture, et je le fais avec d'autant plus de conviction, que ces ruines, tout à fait semblables d'ailleurs à celles de Sodome, ne sauraient s'identifier avec aucune autre ville de l'antiquité.

Une localité des plus importantes à déterminer, c'est celle de Loueïth. Elle était sur la route d'Aréopolis à Zoar, du temps d'Eusèbe. L'Écriture la place sur une montée; donc Loueïth, placée sur la voie fréquentée d'Aréopolis à Zoar, voie qui passait, à n'en pas douter, par l'Ouad-ebni-Hammid, devait se rencontrer de toute nécessité dans l'Ouad qui, de la rive moabitique, montait à la plaine d'Aréopolis. Or, la dernière

montée qui donne accès à ce haut plateau gravit, à travers des ruines énormes, un Djebel-Nouehin ou Nouehid; ces ruines portent le même nom de Nouehin ou Nouehid; les lettres L et N, dans la bouche des Arabes de cette contrée, permutent avec une extrême facilité : je n'hésite donc pas un seul instant à voir dans les ruines et la montagne de Nouehid les ruines et la montée de Loueïth.

Eusèbe nous a révélé l'existence d'une ville de la Moabitide, nommée Médabah, placée à huit milles d'Aréopolis, sur le plateau qui s'étend au sud de l'Arnon, comme une autre Médabah, placée presque en face, l'était sur le plateau qui s'étend au nord de l'Arnon. Si l'on se rappelle que le vallon qui coupe les ruines immenses du Kharbet-Fouqoûa, et dont les deux revers sont couverts des décombres d'une ville très-considérable, se nomme Ouad-Emdebêa, on ne sera nullement étonné, je pense, que je propose formellement de retrouver la Médabah d'Eusèbe dans la ville ruinée qui couvre les deux rives de l'Ouad-Emdebêa. Il existe bien, au pied même du piton sur lequel est bâti Karak, un Ouad-el-Médabeh; mais cet ouad, qui change immédia-

tement de nom, ne peut rien avoir de commun avec la Médabah d'Eusèbe.

Schihan, on l'a vu, est une localité des plus curieuses; et je n'ai pas hésité à reconnaître dans la ruine qui couronne le monticule de Schihan un de ces temples qui étaient placés sur les hauts lieux. Si nous nous rappelons que Jérémie dit (XLVIII, 45) : — Une flamme est sortie du milieu de Sihoun; elle a dévoré les sommités de Moab, etc., — on ne trouvera probablement pas étrange que je retrouve le Sihoun biblique dans le Schihan de nos jours, et que je propose cette identification avec une confiance entière.

Nous avons vu qu'un verset d'Isaïe (XV, 7) mentionne un torrent des Saules : — C'est pourquoi, dit le prophète, ils portent sur le Torrent-des-Saules le reste de leurs biens et leurs trésors. — Un peu plus haut, verset 5, il est dit que les fuyards errent jusqu'à Zoar. Évidemment ces fuyards reculaient devant l'ennemi, et le Torrent-des-Saules devait être sur la route du plateau de Moab à Zoar. De plus, la dénomination spéciale de Torrent-des-Saules prouve clairement qu'il n'y avait pas plusieurs cours d'eau qui méritassent ce nom. Je me permettrai donc de re-

connaître le Torrent-des-Saules de la Bible dans le cours d'eau dont le lit est rempli de *salix babylonica*, et qui descend, sous le nom de Seïl-ouad-ebni-Hammid, de la vallée même que remonte la voie antique.

Quant aux deux villes d'er-Rabba et de Karak, tout le monde est d'accord pour les identifier, la première avec Rabbat-Moab, et la deuxième avec Kîr-Moab. Il serait donc inutile de discuter longuement la légitimité de cette double identification, et je me bornerai à rappeler le plus brièvement possible les principaux faits historiques qui concernent ces deux villes.

Il est grandement temps, maintenant, que je reprenne mon journal de voyage, et j'y reviens en toute hâte.

Il me serait difficile de décrire la joie qui nous tient tous au cœur ce matin. Dans quelques heures, nous serons à l'entrée de l'Ouad-ez-Zouera; nous aurons quitté, pour n'y jamais revenir, la plage maudite sur laquelle nous avons couru tant de dangers, en si peu de jours. Nous emportons avec nous des documents géographiques et archéologiques d'un prix inestimable. Ce voyage où, nous disait-on, nous péririons tous infailliblement, nous l'avons accompli, sans que l'un

de nous en rapportât une égratignure. Nous sommes tous sains et dispos, et notre bourse seule est malade, bien malade, j'en conviens ; mais avons-nous trop chèrement payé l'honneur de voir les premiers une foule de localités, dont la connaissance ne peut manquer de jeter un jour tout nouveau sur les saintes Écritures ? Non, sans doute ; remercions la Providence de l'assistance qu'elle nous a donnée.

Cette fois, il ne faut pas presser vigoureusement nos moukres. Leurs habitudes de nonchalance et d'apathie sont primées par les craintes de toute nature dont ils vont être affranchis tout à l'heure ; ils se hâtent donc tout seuls.

Pendant que nos tentes et nos bagages se chargent sur le dos de nos mulets, je reçois la visite de nos scheikhs des Beni-Sakhar, visite amicale, je le veux bien, mais quelque peu intéressée. Ces braves gens ne seraient pas de bonne race, s'ils s'abstenaient de nous demander, à qui mieux mieux, des bakhchich. A chacun je donne un surcroît de solde de cent piastres, et je fais triomphalement cadeau du petit pistolet tromblon, au scheikh qui en était si éperdument amoureux depuis hier.

Tous les habitants du campement nous entou-

rent avec des marques réelles d'affection, auxquelles nous sommes d'autant plus sensibles, que nous n'avons pas été, jusqu'ici, gâtés en ce genre. Samet-Aly, dans un moment de tendresse, me jette à brûle-pourpoint la proposition la plus saugrenue, et j'en suis on ne peut plus touché, malgré son incongruité. « Nous t'aimons tous, me dit-il ; veux-tu être notre frère et rester avec nous ? Tu seras scheikh comme nous, et tu choisiras trois femmes, parmi les filles de notre tribu qui t'adopte. » Je me hâte de lui répondre que c'est trop d'honneur que la tribu veut me faire, que je ne m'en sens pas suffisamment digne, et que d'ailleurs des devoirs impérieux me rappellent dans mon pays. Mon refus ne choque pas ces braves gens, et ils me serrent affectueusement la main, en m'affirmant que leurs regrets sont vifs de me voir partir, sans qu'ils puissent espérer qu'ils me reverront jamais. — Allah aâlem ! Dieu le sait. — Voilà ma réponse.

Avant de quitter les Beni-Sakhar, je me rappelle que j'ai une provision d'aiguilles à coudre, destinées à mesdames les Bédouines et dont pas une seule n'a été distribuée jusqu'ici. Si je ne veux pas rester empêtré avec mes aiguilles, le moment est venu d'en faire des largesses. J'an-

nonce donc à haute voix cet acte de splendide générosité, et en un clin d'œil une nuée de femmes, de toutes les couleurs et de tous les âges, se précipite vers moi. C'est un joli choix de physionomies, et j'avoue que je m'estime bien heureux d'avoir pu décliner l'honneur d'épouser trois de ces dames. Le pillage des aiguilles, car c'est un vrai pillage, prend moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter ; nous ferons bien de veiller à nos hardes, car il ne nous reste pas de quoi recoudre un bouton.

Enfin, tout est prêt ; il est à peine 8 h. du matin ; nous sommes tous à cheval : en route donc ! et que Dieu nous vienne en aide !

Nous sommes arrivés sans encombre à la large lisière de roseaux qui nous cache encore la Sabkhah, et ici vont évidemment commencer nos tribulations. Nous faisons passer nos bagages devant nous, et nous voyons disparaître une à une toutes nos bêtes de charge, suivies des moukres, dont la prudence accoutumée se signale outre mesure aujourd'hui. Chacun pousse sa bête dans une direction, au lieu de suivre constamment la piste qu'a tracée la première. Cette fois encore, quelques mules voyagent pour leur propre compte, et, en moins de 10 m., les unes sont

embourbées et les autres jetées sur le flanc, grâce aux charges mal attachées, et que les maudits roseaux ont fait tourner. Ce sont des criailleries à rendre fou, qui partent de dix points à la fois, et il nous faut perdre près d'une demi-heure à attendre que toute la caravane ait rebroussé chemin, et soit venue reprendre pied sur un terrain un peu plus solide.

Enfin, toute la bande, bêtes et hommes, est revenue sur ses pas, sans encombre. Mais nous ne pouvons continuer ce jeu dangereux ; il faut donc gagner un autre passage plus aisément franchissable. Nous remontons de quelques centaines de pas au sud, dans l'espérance qu'en nous éloignant de la plage, nous rencontrerons un terrain moins fortement détrempé. Effectivement, au bout de quelques minutes, le scheikh Abou-Daouk juge que l'endroit où nous sommes parvenus, est favorable ; il entre donc dans les roseaux, et tout le monde le suit. Ici le fourré est moins épais, la lisière est beaucoup moins large, et quelques minutes nous suffisent pour être arrivés en face de la redoutable Sabkhah

Qu'on se figure une plaine couverte de neige fondue et mélangée de boue, sur laquelle miroiterait un soleil pâle ; voilà ce qui s'offre devant

nous, sur une profondeur de près de trois lieues. Pas un caillou, pas une herbe, de la fange partout et toujours. Que sont devenus les cours d'eau que nous avons à franchir? Nous allons bientôt le savoir, mais nous le devinons avec une véritable terreur.

Les scheikhs Beni-Sakhar, en vrais Arabes qu'ils sont, nous ont conduits jusque là; il est bien clair qu'ils comptent sur un bakhchich suprême. Quant à nous, nous comptons bien nous en affranchir, et les quitter en ne leur donnant qu'une dernière poignée de main. Comme je suis le chef de la caravane, c'est à moi que les demandes doivent être adressées, et Mohammed, qui s'en doute, me presse, d'un simple clignement d'œil, de lancer mon cheval dans la Sabkhah, bien assuré qu'il est qu'il n'y a pas d'amour de bakhchich qui décide nos insatiables amis à risquer leurs chevaux et leurs personnes sur ce déplorable terrain. Je comprends l'invitation, et j'en fais aussitôt mon profit, au grand désappointement des scheikhs, qui, s'attendant à une halte en ce point, avaient déjà mis pied à terre. Dès que je suis engagé d'une dizaine de pas dans l'affreuse plaine, les scheikhs renoncent à l'espoir qu'ils avaient si amoureusement caressé; ils

remontent à cheval, nous jettent un dernier adieu, et rentrent dans le fourré de roseaux.

Nous voilà donc débarrassés de toutes nos sangsues, et nous marchons les uns derrière les autres, avec les précautions infinies que nous inspire l'aspect du terrain. Ces précautions ne sont certes pas de luxe, et nous sommes obligés de veiller incessamment aux pas que nous faisons en avant, pour peu que nous ayons la prétention, en apparence exagérée, de nous tirer en vie de ce bourbier. Abou-Daouk et son frère marchent les premiers, moins en éclaireurs, qu'en hommes qui connaissent à merveille le seul chemin à prendre.

Au bout de quelques minutes, se présente un premier torrent; il est gonflé, impétueux, effrayant. Arrivés sur la rive, nos fantassins se dépouillent de tous leurs vêtements et entrent bravement dans l'eau; leur instinct de sauvages leur a indiqué un gué qu'ils traversent, en n'ayant de l'eau que jusqu'aux aisselles. Après eux passent les cavaliers, et j'avoue qu'en ce périlleux moment, chacun de nous s'occupe de son propre salut, sans trop s'inquiéter de ce que feront les moukres et les mules. Nous sommes arrivés sains et saufs sur l'autre rive, enchantés

de nous être tirés d'affaire cette première fois; mais toutes nos bêtes de charge sont restées en arrière, et nous ressentons bien quelques angoisses, en pensant à l'effet d'un courant aussi violent sur les larges masses des bagages.

Pendant que les plus avisés suivent obstinément la même piste et coupent le fil de l'eau aux mêmes points, un misérable baudet chargé d'un sac d'orge, provision de nos chevaux, trouve plus raisonnable sans doute d'aller droit au plus court; il s'écarte du gué en lui tournant bêtement le dos; il est entraîné, perd pied aussitôt, et plonge à plusieurs reprises, en faisant des efforts désespérés pour résister au courant qui l'emporte. Évidemment il est perdu, c'est là notre première pensée. Mais nous avions compté sans le dévouement de nos Bédouins, si nous avions bien compté sur l'apathie stupide de nos moukres. En un instant, tous ces hommes de fer, se tenant par la main, s'arc-boutent de leurs pieds crispés contre la fange de la rive, dans laquelle ils enfoncent jusqu'au-dessus des genoux; ceux qui forment l'extrémité de cette chaîne humaine descendent dans le torrent, saisissent le malheureux âne par les oreilles, par la queue, par le sac qui lui est attaché sur le dos.

L'animal n'a plus la force de faire le moindre mouvement pour aider ses sauveteurs; il est clair que la terreur l'a paralysé, et pourtant, en quelques minutes, malgré le peu de solidité de la berge qui s'éboule deux ou trois fois, en rejetant à l'eau hommes et bête, celle ci est enfin hissée à demi morte sur le bord. On la relève à grand'peine, on la débarrase de sa charge que l'eau a rendue trois fois plus pesante et qu'elle n'est plus de force à supporter, et aussitôt nos sauvages amis, se tenant toujours par la main, se mettent, en guise de réjouissance, à danser en rond, en entonnant un chant étrange. Je Je n'oublierai de ma vie ce curieux et émouvant spectacle.

Enfin, nous pouvons nous remettre en marche; mais Abou-Daouk a gagné du terrain, pendant les minutes qui viennent de s'écouler en pure perte. Nous voyons bien qu'il fait à chaque instant des crochets, pour éviter sans doute de dangereuses fondrières; mais comment reconnaître sa piste? A peine le pied de son cheval a-t-il réussi à sortir de ce terrain gluant, que le trou qu'il a laissé se referme et se remplit d'eau. C'est donc bien maintenant que nous allons cheminer à la grâce de Dieu.

En peu d'instants chacun de nous va pour son compte, isolément et s'ingéniant à deviner les points sur lesquels il peut se risquer, tout en pensant aux chances de s'engouffrer dans quelque fondrière de laquelle il n'y aurait aucun moyen de se tirer. Édouard et Philippe seuls marchent d'assez près derrière moi; d'instinct et de cœur, ils se décident à courir la chance que je cours moi-même.

J'entends alors des cris dans le lointain, c'est notre âne qui, n'en pouvant plus, vient de retomber dans la boue et d'y périr en un clin d'œil. On laisse là sa carcasse, et on continue à avancer. Un quart-d'heure après, c'est un de nos chevaux de charge qui tombe dans la fange, y disparaît à moitié, et s'y enterre si bien la tête et les naseaux, qu'il meurt sur-le-champ. Nouvelle perte de temps pour le dépouiller de la charge qu'il portait, et que nous ne voulons pas abandonner.

Nous avons déjà franchi la moitié de la Sabkhah, et nous commençons à nous aguerrir un peu, malgré l'horrible appréhension que nous cause l'approche des autres cours d'eau, bien plus redoutables que celui que nous avons déjà franchi, et qui vont tout à l'heure nous barrer

le passage. A chaque instant, des mules ou des chevaux glissent et tombent, et nous voyons avec fureur nos moukres ne prendre aucun souci du danger que courent les bêtes de leurs compagnons. Une fois même, l'un d'eux, un nommé Aly, que nous avons amené de Beyrout, se refuse obstinément à porter secours à l'un de ses collègues; ce n'est qu'en lui montrant le bout d'un pistolet que je le décide à faire ce qu'il aurait probablement bien voulu qu'on fît pour lui en semblable circonstance.

Un moment, je l'avoue, je me crois perdu, et tout mon sang se glace dans mes veines. Je sens le train de derrière de mon cheval s'affaisser subitement; il enfonce des deux pieds, et je ne réussis que par un effort désespéré, en le soutenant de toutes mes forces et en le frappant avec rage, à lui faire franchir ce mauvais pas. Édouard et Philippe ont vu ma détresse : ils accourent à mon aide, mais lorsqu'ils arrivent, le danger est heureusement passé.

On conçoit qu'à partir de ce moment, toutes mes appréhensions qui s'étaient calmées, renaissent de plus belle.

Heureusement, au moment où nous atteignions le bord du premier des cours d'eau qu'il

nous reste à franchir, nous reconnaissons avec une joie indicible, que la pluie qui nous a si fortement tourmentés depuis deux jours, ne s'est pas étendue au delà de la rive orientale de la mer Morte, et que les torrents qui descendent des montagnes de la côte occidentale, aussi bien que de celles qui forment, au sud, la limite de la Sabkhah, n'ont eu aucune crue à subir. Loin de là, il semble que ces torrents soient devenus beaucoup moins considérables que lorsque nous les avons traversés, à notre premier passage. Les franchir cette fois, n'est plus qu'un jeu, et nous atteignons enfin la plage défoncée qui forme le pied de la montagne de Sodome. Là, nous respirons à l'aise; là, du fond du cœur, nous remercions la Providence de la protection évidente qu'elle nous a donnée. Nous devions tous périr dans cet affreux bourbier, et nous en sommes quittes pour un cheval et un âne! C'est donc un tribut bien modeste que nous avons payé à la Sabkhah.

Après les heures cruelles que nous venons de passer, on comprend que nous ayons tous besoin, hommes et bêtes, d'une halte qui nous permette d'oublier les émotions dont nous venons d'être affranchis. Chacun descend de cheval et

s'étend sur le gravier salé qui forme le sol meuble que nous avons eu le bonheur d'atteindre. Nous profitons de cette halte pour déjeuner, et je n'ai pas besoin, je pense, de dire avec quelle joie d'enfant nous buvons une rasade d'eau et de raki, à notre pays, que nous sommes maintenant à peu près certains de revoir, et au succès de notre course aventureuse.

Nos pauvres amis, les Bédouins de notre escorte, font comme nous; ils ont repris leur léger costume et se sont baignés dans la dernière rivière que nous avons coupée, pour se débarrasser des innombrables souillures de boue qu'ils avaient reçues, chemin faisant, en courant à droite et à gauche, au secours de tout le monde, et surtout en tombant presque à chaque pas sur cette fange gluante, où l'on ne peut prendre de point d'appui qu'à la condition d'y pénétrer. L'un de nos Thâamera, belle et noble créature, aussi dévouée que notre bon Ahouad, et qui pourrait servir de modèle à un sculpteur pour une statue héroïque, est subitement pris d'horribles crampes d'estomac, qui, en un clin d'œil, altèrent sa physionomie au point de lui donner l'air d'un moribond. Un de ses frères de tribu lui frictionne à tour de bras le dos et la poitrine;

rien n'y fait. La fatigue et l'émotion ont, à la lettre, écrasé ce pauvre garçon. On m'appelle bien vite auprès de lui, et je le trouve se tordant sur la plage, sous les étreintes du mal. Je ne sais comment le soulager, et j'imagine, à tout risque, de lui faire avaler un demi-verre de raki. De sa vie il n'en a bu, et j'espère que la nouveauté de la chose pourra causer à l'estomac de mon Bédouin une telle surprise, que les crampes s'arrêteront. Je fais donc apporter le raki que je lui destine, mais voilà mon homme qu'un scrupule de musulman arrête, et qui repousse le verre. Je n'ai plus alors qu'une ressource, c'est d'appeler le Khatib, et de le prier de persuader à notre ami que ce que je lui veux faire prendre, est un remède véritable et rien de plus. Le Khatib insiste sur ce point, mon Bédouin se décide alors, ingurgite l'eau-de-vie en faisant d'abord une légère grimace, et au bout de quelques secondes, il est tout étonné de se sentir si complétement soulagé, qu'il se redresse en riant, et se remet sur pied, en reprenant sa bonne et joyeuse figure. Nous voilà, grâce à Dieu, débarrassés d'une véritable inquiétude.

Arrive alors près de nous, conduit par Mattéo, un de nos moukres qui pleurniche ; c'est le pro-

priétaire du cheval qui s'est noyé dans la boue. Je lui donne, au nom de mes amis et au mien, une indemnité de 100 piastres, et le pauvre hère reprend, à son tour, une face de béatitude. On conviendra que c'est faire des heureux à bon marché. Nous faisons, de plus, distribuer, entre tous nos hommes, une gratification de 200 piastres, ce qui achève de remettre la gaîté dans tous les cœurs, et de faire oublier les fatigues et les terreurs de la Sabkhah.

Peu après midi, nous remontons à cheval, et nous longeons de nouveau le pied de la montagne de Sel, du Djebel-Esdoum. Nous repassons devant la grotte où nous nous sommes arrêtés, quelques jours avant, pour déjeuner, et nous en trouvons l'entrée à demi obstruée par d'énormes blocs de sel, que les dernières pluies ont détachés de la masse, et qui ont roulé jusqu'au pied de la montagne. Des blocs de ce genre se présentent à nous sur presque toute l'étendue de la montagne elle-même, et ces nouveaux éboulements ont parfois modifié singulièrement l'aspect des escarpements.

Le niveau de la mer semble s'être un peu élevé, pendant le temps qui s'est écoulé entre nos deux passages, car le bord de l'eau propre-

ment dit, s'est sensiblement rapproché du pied de la montagne. Au reste, la plage est si plate en ce point, qu'une hauteur d'eau d'un demi-mètre de plus doit amener celle-ci à bien plus de cent mètres de distance de son niveau primitif. Il résulte de cette crue, que le terrain sur lequel nous cheminons, est beaucoup plus difficile qu'à notre première visite.

Il est 2 h. 46 m., lorsque nous nous retrouvons précisément en face, et à dix mètres à gauche, du monceau de ruines qui porte le nom de Redjom-el-Mezorrhel. Le bord de l'eau n'est guère qu'à 40 ou 50 mètres à notre droite, tandis que le pied de la montagne n'est qu'à une trentaine de mètres du chemin que nous suivons.

A 3 h. 34 m., nous cheminons directement à l'ouest, longeant le pied des collines qui bordent à droite le lit profondément encaissé du torrent qui a creusé l'Ouad-ez-Zouera.

Pendant notre marche dans cet ouad, et lorsque nous avons été sur un terrain déjà un peu élevé au-dessus du niveau de la mer Morte, nous avons eu le bonheur d'assister à un spectacle dont on ne jouit pas deux fois dans sa vie, et dont je ne puis me dispenser de dire quelques mots. Nous avons, pour ainsi dire, été témoins

de la catastrophe de la Pentapole, et nous sommes tout émus encore de la scène que nous avons admirée avec le plus vif enthousiasme.

Lorsque nous cheminions péniblement entre le Djebel-Esdoum et la mer, un orage, descendu des montagnes de Canâan, avait éclaté sur le lac Asphaltite, à peu près à la hauteur de Masada et de la presqu'île d'el-Liçan. Des nuages d'un gris foncé avaient relié le ciel à la mer, en nous cachant, dans d'épaisses ténèbres, toute la partie septentrionale de cette profonde vallée. Tout à coup, un splendide arc-en-ciel, éclatant de lumière, et paré des plus brillantes couleurs, vint figurer une sorte de pont gigantesque, jeté par la main de Dieu entre les deux rives de la mer Morte. On conçoit combien la magnificence de ce spectacle avait dû nous impressionner ; mais ce n'était rien encore auprès de ce qui nous était réservé pour la fin de notre journée.

Lorsque nous commençâmes à gravir les premières pentes de l'Ouad-ez-Zouera, de gros nuages noirs, chassés par le vent d'ouest, passant par-dessus notre tête, et par-dessus le Djebel-Esdoum, s'abattirent sur la mer Morte, gagnèrent le Rhôr-Safieh, et, se relevant sur le flanc des montagnes de Moab, ne tardèrent pas à déga-

ger le tableau, et à laisser apercevoir la mer, comme une vaste nappe immobile de plomb fondu. A mesure que l'orage s'avançait vers l'orient, l'occident redevenait pur et brillant. Il y eut alors un moment où le soleil, à son déclin, lança par-dessus les montagnes de Canâan des rayons rouges qui vinrent, pour ainsi dire, couvrir des feux d'un immense incendie tous les sommets de Moab. La base de ces belles montagnes resta noire comme de l'encre. Au-dessus, le ciel morne et sombre : au-dessous, comme une lame métallique d'un gris plombé et sans reflet : autour de nous, le silence, le désert et la désolation. Bien loin, à l'occident, un ciel pur et sans nuages, qui éclairait une terre bénie, tandis que nous semblions fuir une terre à jamais maudite.

Il faut avoir été témoin d'un spectacle pareil, pour comprendre toute l'admiration dont nous fûmes saisis alors. Nos Bédouins eux-mêmes, bien qu'habitués aux grandes scènes de la nature, ne purent résister au sentiment qui s'emparait de nous. — Chouf, ia-sidy, me disaient-ils ; chouf! Allah yedrob Esdoum! (Vois, seigneur, vois! Allah frappe Esdoum!) — et ils avaient raison. Le spectacle effroyable dont Loth fut le témoin, à peu près du même point où nous étions

placés tout à l'heure, dut avoir une grande analogie avec la scène grandiose dont la Providence vient de nous gratifier.

Notre bonheur d'avoir échappé aux Bédouins de la Moabitide, au scheikh de Karak et à la Sabkhah, notre joie d'avoir reconnu les ruines de Sodome, et d'avoir assisté à une sorte de mise en scène de la catastrophe de la Pentapole, ont défrayé notre conversation du soir, sous la tente. Il nous a été bien doux de repasser un à un, dans notre mémoire, tous les épisodes de notre course aventureuse, et de nous répéter, en savourant le double parfum du djebely et du moka, que les dangers réels sont maintenant passés, et qu'il ne nous reste plus qu'à jouir, en sécurité, de nos découvertes et des fruits de notre labeur persévérant.

Notre nuit a été parfaite, et nous nous sommes endormis, en pensant à l'issue presque inespérée de notre beau voyage d'exploration.

### 23 JANVIER.

Ce matin, nous n'avons eu besoin de presser personne ; au petit jour tout le monde était prêt, et nous seuls, qui devions donner le bon exem-

ple, avons retardé le départ. Il est vrai que j'étais parfaitement décidé à ne jamais permettre qu'on se mît en marche avant que nous eussions fait notre premier déjeuner, déjeuner frugal s'il en fut, mais qui n'en était pas moins nécessaire, si nous voulions résister aisément à la fatigue et aux mauvaises influences du climat.

A 7 h. 47 m. nous sommes arrivés à un plateau couvert partout de tas de pierrailles, et qui semble avoir été violemment remué par quelque commotion volcanique. A notre droite, court parallèlement à la ligne que nous suivons, un ravin escarpé et très-large, qui, de loin, paraît fort profond.

Sur ce plateau, qui présente à peine par-ci par-là un brin d'herbe, j'aperçois, du haut de mon cheval, une sorte de fleur assez semblable à une grosse pâquerette desséchée ; elle est bien ouverte, bien étalée sur le sol, et paraît vivante. En mettant pied à terre et en y regardant de plus près, je reconnais une plante de la famille des radiées, mais qui a perdu ses feuilles et ses pétales ; en un mot une plante morte et parfaitement morte. Dieu sait depuis quand ; elle ne jouit plus que d'une sorte de vie fantastique. J'en recueille un certain nombre d'échantillons,

que je place dans les fontes de mes pistolets, celles-ci étant devenues depuis longtemps veuves de toute espèce d'arme à feu, et ne recevant jamais que des cailloux et des plantes, dont elles sont bourrées chaque jour.

Un mot encore sur cette plante étrange. Le soir, en vidant mes fontes, je fus très-étonné de trouver mes fleurs fermées, sèches et dures comme du bois. Je reconnus alors une petite fleur à longue racine pivotante, que je n'avais vue que morte, mais que j'avais déjà recueillie à la halte de déjeuner, avant de descendre à Ayn-Djedy. Ce qui m'avait empêché de deviner cette identité au premier coup d'œil, c'est que l'une avait subi l'action de l'humidité, et que l'autre avait été recueillie parfaitement sèche. Il était clair dès lors que ce végétal, ligneux et coriace à l'excès, jouissait d'une propriété hygrométrique très-remarquable. A l'instant même j'en fis l'expérience, et je constatai que le Kaff-Maryam, ou rose de Jéricho des pèlerins (*Anastatica hierichuntica*), si renommé pour sa vertu hygrométrique, était à mille lieues de ma trouvaille. Un Kaff-Maryam mis dans l'eau n'est complétement ouvert qu'au bout d'une heure et demie, et ma petite conquête s'épanouissait à vue d'œil, ce

qui n'est nullement une exagération ; en trois minutes au plus, elle était parfaitement ouverte.

Je me rappelai alors la pièce de blason nommée rose de Jéricho, et qui figure dans certains écussons datant des croisades ; je fus immédiatement convaincu que j'avais retrouvé la véritable rose de Jéricho, perdue de vue depuis la chute du royaume latin de Jérusalem, et remplacée dans l'affection des personnes pieuses, par l'*Anastatica* ou Kaff-Maryam, qu'une tradition musulmane, admissible pour des chrétiens, signala à la piété des premiers pèlerins qui demandèrent aux habitants du pays quelle était la plante de la plaine de Jéricho, qui ne mourait jamais, et qui ressuscitait quand on la trempait dans l'eau.

Quoi qu'il en soit, ce singulier végétal hygrométrique constitue, pour les botanistes, un genre tout nouveau, à en juger par ce que nous en connaissons, c'est-à-dire par son squelette. Mon ami, l'abbé Michon, s'est chargé de décrire cette curieuse plante, et il m'a fait la galanterie de la baptiser du nom de *Saulcya hierichuntica*. A coup sûr, c'est beaucoup plus d'honneur pour moi, que pour la plante. Je reviens à mon itinéraire.

A 9 h. 22 m. nous gravissons une petite montée assez roide, entre deux roches violettes, à l'apparence rôtie, et qui ne lui laissent guère que quelques mètres de largeur. Ce point étrange et sur lequel il n'est guère possible de méconnaître une action volcanique violente, se nomme Souq-et-Thaemeh (le marché d'et-Thaemeh).

Cette fois, le nom d'et-Thaemeh qui frappe nos oreilles depuis plus d'une demi-heure, accolé à celui d'un marché, me cause un étonnement assez naturel. Je me hâte donc d'interroger Abou-Daouk et Hamdan, qui me racontent tous les deux qu'en ce point exista jadis le marché d'une ville détruite par le feu du ciel et par la vengeance d'Allah. Cette ville s'appelait et-Thaemeh, et nous sommes sur l'emplacement du marché qui s'y tenait. D'et-Thaemeh à Adamah, il n'y a pas si loin que je ne sois bien tenté de me croire sur le site de l'une des villes de la Pentapole maudite. Y a-t-il sur les coteaux voisins des décombres de cette ville? Je l'ignore, bien que mes guides me disent oui. Quant à le vérifier moi-même, enterré comme je le suis entre deux roches élevées, il ne m'est pas possible de le faire. Ce que je dois dire, c'est qu'avant et après le Souq-et-Thaemeh, je n'ai ab-

solument rien vu qui pût me permettre de soupçonner l'existence d'une ville antique, en ces lieux si profondément tourmentés.

A 9 h. 25 m., l'Ouad-et-Thaemeh s'élargit subitement, et un ravin large et profond le longe à 80 mètres sur notre gauche. Nous marchons alors au nord-ouest, entre deux rangées de collines. A 9 h. 29 m., nous traversons le ravin que nous avons aperçu, quelques minutes avant, et à 9 h. 32 m. nous avons, à 50 mètres à notre gauche, une colline assez élevée, que domine une ruine très-apparente.

Depuis une demi-heure, le ciel était devenu très-sombre, et de temps en temps des gouttes de pluie avaient rendu ma besogne de topographe fort difficile. En ce moment la pluie devient si forte et si glacée, que, malgré ma bonne volonté, je me vois réduit à renoncer à continuer la carte du pays. Le ciel est pris de tous les côtés ; il est évident que le mauvais temps ne nous quittera guère de la journée, et je suis au désespoir, en pensant que le travail que j'ai poursuivi avec tant de persévérance jusqu'ici, ne m'est plus possible. J'ai beau me raisonner, je n'ai pas le courage de prendre bravement mon parti de ce cruel contre-temps, et je maugrée à dire d'expert

contre la pluie qui m'a gelé les doigts, au point de ne plus me permettre de tenir mon crayon, ma boussole, et encore moins mon calepin qu'elle aurait bientôt détrempé, en m'enlevant très-certainement le fruit de mon travail antérieur.

Nous continuons à cheminer, dans une obscurité presque complète, à travers un pays tourmenté, et que bat incessamment une pluie infernale. Bientôt la grêle se met de la partie, et elle nous fouette si durement le visage, que nous ne savons plus comment nous garantir de la sensation douloureuse que nous fait souffrir le choc des grêlons aigus qu'elle nous envoie. Nos pauvres montures elles-mêmes refusent d'avancer sous cette rude bourrasque, et elles finissent par tourner le dos et par se mettre, sans permission, en mesure de recevoir sur la croupe l'affreuse grêle qui leur frappait les naseaux. Pendant quelques minutes, hommes et bêtes tendent piteusement le dos, en souhaitant et en attendant que le ciel devienne plus clément.

Nos scheikhs, qui ne sont pas plus patients que nous, s'inquiètent assez peu de ce que nous deviendrons, et ils cherchent un refuge à eux connu, sans nous prévenir de son existence ; si

bien que quand la grêle cesse, pour laisser la place à la pluie toute seule, nous n'avons plus de guides avec nous, si ce n'est notre pauvre Ahouad, qui n'a pas voulu nous quitter. Sur ses indications, nous nous remettons en marche aussi bon train que nous le pouvons, à travers des plateaux fortement détrempés, et nous arrivons, au bout d'un quart-d'heure, dans le fond d'un ravin peu escarpé, et sur lequel débouche une grotte spacieuse où se sont réfugiés tous nos hommes. Le temps semble un peu s'éclaircir, et, dégoûté que je suis par l'orage de tout à l'heure et par l'interruption forcée de mon levé du pays, j'accueille fort mal la proposition que me fait Abou-Daouk de m'arrêter dans cette grotte, et d'y passer le reste de la journée et la nuit.

Qu'y gagnerions-nous? Probablement le même temps pour demain. D'ailleurs, il n'y a là ni eau ni bois. Comment donc nous établir et passer vingt-quatre heures dans cette affreuse grotte? Malgré la bonne volonté de tout notre monde qui désirerait fort s'arrêter là et se sécher de son mieux, je donne l'ordre de continuer la marche. J'ai encore l'espoir ridicule que nous pourrons arriver à Hébron dans la soirée, bien que tous nos Arabes affirment unanimement que la chose

est impraticable. Je reste inflexible et donne le signal du départ.

Pendant notre déjeuner, qui nous a pris à peu près un quart-d'heure, les nuages se sont divisés, et un soleil pâle nous a lancé quelques froids rayons, pour nous encourager à reprendre bravement notre route. Tous nos bagages sont en avant et notre escorte avec eux. Ainsi que je l'ai déjà dit, Ahouad seul n'a pas voulu nous quitter. Nous nous remettons donc en marche, et sortant, à travers les ruines à fleur de terre, du vallon d'er-R'maïl, nous montons sur un vaste plateau assez nu, mais qui semble néanmoins offrir un sol propre à la culture. De loin nous apercevons Abou-Daouk qui, inquiet de nous voir faire, en ce pays très-peu sûr, une halte trop prolongée, s'est arrêté pour nous attendre et nous servir de sauvegarde. Il est de fait que nous touchons alors au pays soumis à sa toute-puissante domination, et qu'en compagnie de lui seul, nous pouvons défier tout ce qu'il y a de Bédouins à dix lieues à la ronde. Toutefois, le scheikh sait à merveille que si nous nous amusions à flâner sous la protection de notre bonne mine, les plus vertueux de ses administrés ne résisteraient pas à la tentation de

nous détrousser le plus qu'ils pourraient. Notre ami nous attend donc, et, quand nous sommes arrivés près de lui, il nous engage à marcher bon train, vu que la journée n'est pas finie, et que nous avons encore pour bien des heures de voyage, avant d'arriver à un point où nous puissions camper, avec de l'eau à boire et du bois à brûler.

J'ai la candeur de lui reparler de mon désir de coucher le soir même à Hébron, et maître Abou-Daouk me rit au nez, sans juger nécessaire de dépenser une phrase pour me dire qu'il ne serait guère plus difficile d'aller coucher à Jérusalem. Ahouad est plus galant et plus explicite. — Tu crois aller à Hébron aujourd'hui, me dit-il, et je t'engage à y renoncer ; si tu veux marcher sans t'arrêter une seule minute, tu pourras peut-être bien arriver demain matin ; mais je t'assure qu'il ne faudra pas que tu perdes ton temps à ramasser des plantes et des sarasir (c'est le pluriel arabe du mot sarsour, par lequel les Bédouins désignent tous les scarabées). A l'audition de cet avertissement, je commence à croire que je ferai bien de renoncer à l'espérance de prendre gîte, pour cette nuit, ailleurs que sous une tente bien froide et bien mouillée.

La plaine que nous traversons est parsemée de délicieux bouquets de fleurs d'un blanc rosé, de la famille des liliacées, et qui font plaisir à voir. Cette fleur a la taille et la forme de celle du colchique d'automne, si commun, à la fin de septembre, dans les prairies de notre pays.

Comme la pluie m'a forcé d'abandonner, vers 10 heures, mon levé du terrain, et que je n'ai rien pu noter sur une étendue de plus de deux lieues, je cède à la paresse qui me souffle à l'oreille que je ne pourrais plus relier les localités que je reconnaîtrais maintenant, à l'immense canevas que j'ai recueilli, sans interruption, depuis Beit-Lehm jusqu'au Souq-et-Thaemeh. Que ce soit paresse, fatigue ou impossibilité, plutôt prévue que réalisée, je renonce à faire de la carte. Je ne pense plus qu'à trouver un gîte où je puisse me sécher, me réchauffer et me reposer.

Laissant à notre gauche des ruines appelées el-Qeriteïn, nous gagnons le fond d'une petite vallée fort douce, arrosée par un ruisseau qui semble avoir une existence permanente, et non due accidentellement aux pluies de l'hiver, puisque son lit, assez creux d'ailleurs, est planté de jolis petits arbres. Ce ruisseau contourne un

vaste mamelon rocailleux, dans les flancs duquel sont percées plusieurs grottes, et qui présente sur toute sa superficie des traces non équivoques d'habitations antiques; c'est Djenbeh. Des avenues de pierres fichées, assez semblables à celles que nous avons rencontrées dans la Moabitide, donnent accès sur ce plateau, et descendent des collines environnantes, sur lesquelles on aperçoit de nombreuses traces d'édifices d'origine très-primitive, vu la grossièreté de leur construction. Tout au sommet du monticule de Djenbeh, se trouve une sorte d'enceinte, formée par une véritable muraille de roches, de 1 ou 2 mètres au plus de hauteur. Quelques-unes de ces roches, détachées de la masse, sont pour ainsi dire disposées comme des dolmens celtiques, et ce n'est pas sans un certain étonnement que je constate ce fait curieux. Tout le sol, d'ailleurs, est jonché de débris de poterie rouge cannelée, poterie, à laquelle je suis convaincu qu'il faut attribuer une antiquité fort reculée. Les grottes de Djenbeh servent aujourd'hui d'étables aux tribus nomades qui viennent visiter ce terrain, et nous y trouvons, à notre très-grande satisfaction, deux ou trois Bédouins établis avec un troupeau de moutons. Voilà une véritable bonne for-

tune dont nous allons nous hâter de profiter.

Le temps est affreusement froid et humide; il s'agit de nous réchauffer, et, pendant que les tentes se dressent et que nos scheikhs s'installent, eux et leurs chevaux, dans une grotte placée à quelques mètres à gauche de notre campement, je songe au moyen le plus sûr d'avoir promptement la provision de bois nécessaire pour notre cuisine et pour les feux de bivouac. Je fais venir Djahalin et Thâamera, et je promets vingt piastres pour un tas de bois convenable. Maintenant que j'ai parlé tant de fois de l'amour des Bédouins pour les piastres, il est inutile, je crois, que j'insiste beaucoup, pour faire comprendre l'entrain, je veux dire l'enthousiasme, avec lequel ma proposition est accueillie. Toute la bande part comme une volée de perdreaux, les coups de yataghan retentissent de tous les côtés, et, en moins de 10 minutes, nous avons deux fois plus de bois qu'il ne nous en en faut pour la nuit. Il est vrai que c'est du bois vert qui fume beaucoup mieux qu'il ne brûle; mais enfin il suffit pour rôtir nos moutons et pour nous réchauffer un peu, et en campagne il ne faut pas être difficile.

Notre soirée s'est passée un peu moins gaî-

ment que d'habitude, nous étions harassés, transis et de méchante humeur contre un temps et une atmosphère si différents de ceux que nous venions de savourer, pendant une vingtaine de jours, dans le chaud bassin de la mer Morte. Nous n'avons donc d'autre pensée que celle de nous reposer au plus vite. Aussi, après le dîner, le café et le tchibouk, tous mes compagnons ont gagné leurs couchettes. Je me suis hâté de mettre à l'encre le peu de carte que j'ai pu lever dans la matinée, et j'ai imité de grand cœur le bon exemple qui m'était donné. Je me suis couché moitié en maugréant, moitié en me félicitant d'avoir mené mon entreprise à bonne fin.

Je ne dois pas négliger de raconter ici la dernière tribulation bédouine que nous avons endurée, après avoir franchi le passage du Seuk-et-Thaemeh. Avant l'orage qui nous a si vertement fouetté la figure, la pluie n'avait paru que par intervalles et sans autre fâcheux effet que celui de m'empêcher d'exposer mon carnet de route à une destruction complète, si je voulais continuer à y tracer notre itinéraire. Nous parcourions alors une région calcaire fort montueuse. Depuis notre départ d'en-Nedjd, Abou-Daouk et Hamdan n'avaient cessé de nous presser de gagner

du terrain, et de recommander expressément à tout notre monde de marcher en masse et sans céder, pour quelque cause que ce fût, à la fantaisie de rester en arrière. A un certain moment, nous vîmes sur le sommet d'un mamelon, au pied duquel nous allions arriver, un Bédouin accroupi, la tête dans les deux mains et les coudes sur les genoux. Le drôle ne fit pas un seul mouvement, et nous passâmes à côté de lui, sans qu'il eût même l'air de nous apercevoir.

Une fois que nous fûmes entrés dans le véritable coupe-gorge qui se trouvait au delà du monticule où notre homme était certainement en vedette, il disparut, et quelques minutes plus tard nous vîmes une trentaine de figures patibulaires sortir, en même temps, de tous les ravins d'alentour et se diriger vers nous l'escopette au poing. Abou-Daouk alors s'élança au devant de ces messieurs et leur tint le langage suivant que je reproduis sans y changer une syllabe : — Ya nas, fih lehm takalouhou, ouelakin fih lehm ma takalouhouch abadan. — « O hommes ! il y a de la viande pour vos dents, mais il y a aussi de la viande qui ne sera jamais pour vos dents. » — Cette courte allocution, ou plus vraisemblablement la voix redoutée de l'illustre Abou-Daouk,

produisit un effet magique. Nos aspirants détrousseurs jugèrent prudent de s'abstenir ; ils comblèrent le scheihk des Djahalin de marques de respect, et ils s'élancèrent, sans le moindre signe d'hésitation, sur un immense plan incliné qui conduisait au fond d'une horrible vallée, où se voyaient quelques tentes, comme des points noirs sur une plaque de craie. C'était un coup manqué ; car il n'y avait pas à plaisanter avec le haut et puissant seigneur qui avait fait à nos bandits l'honneur de leur adresser la parole.

Ces messieurs, du reste, ne s'éloignèrent pas sans emporter un léger souvenir de notre passage. Un de nos moukres s'étant arrêté quelques instants, pour une cause ou pour une autre, fut accosté par quelques-uns de ces bons amis qui s'empressèrent de partager avec lui tout ce qu'il avait sur le dos. Touchante fraternité du désert, dont les effets parurent de fort mauvais goût au pauvre moukre, qui rejoignit la caravane avec autant de honte que de mauvaise humeur.

## 24 JANVIER.

Ce matin à notre lever, le ciel n'est que menaçant. Les nuages sont divisés, et un soleil

pâle et froid, comme le soleil de la fin d'octobre en France, vient de temps en temps égayer la nature, le moins mal qu'il peut. Espérons donc que la journée sera passable et que nous pourrons arriver de bonne heure à Hébron, sans avoir eu à trop souffrir de la pluie. Je le désire d'autant plus vivement, que déjà je me suis amèrement reproché ma paresse à demi excusable de la veille. Je suis décidé à reprendre mon étude topographique du pays à parcourir, et s'il plaît à Dieu, cette fois, je pourrai continuer mon travail que je relierai, comme je pourrai, au reste de la carte, en rattachant à Jérusalem tout le terrain qui nous sépare encore de cette ville.

Nous sommes arrivés au beau milieu du pays des Djahalin, nous n'avons donc plus besoin de l'escorte de ceux-ci, qui, après les fatigues qu'ils ont endurées pendant tant de journées, n'ont plus qu'une seule pensée, celle de regagner leurs tentes au plus vite. Ils nous demandent donc à prendre congé de nous, ce matin même. Quand à leur scheikh, bien qu'il n'ait, je ne sais trop pourquoi, qu'un désir assez médiocre de nous conduire jusqu'à Jérusalem, il se décide à nous y accompagner, autant, j'ai la fatuité de le croire,

par amitié pour moi, que parce qu'il sait que notre bourse est parfaitement à sec et que nous ne pouvons lui donner le bakhchich auquel il a droit, que lorsque nous aurons fait une visite à notre banquier.

Il s'agit donc de servir la solde si légitimement gagnée par nos Djahalin, et nous nous en occupons avant de lever le camp. Chacun reçoit ce qui lui revient de piastres, plus un kafieh neuf, quelques balles et de la poudre. Notre munificence exalte la reconnaissance de ces braves gens qui, après nous avoir bien baisé la main à tous, nous quittent en hâte, portant sur leurs visages expressifs, la trace du regret de nous quitter, presque aussi vif que le plaisir de regagner leurs foyers.

Avant de les congédier, j'ai parcouru le plateau de Djenbeh et j'ai pris, le plus rapidement possible, un plan cavalier de cette intéressante localité. Enfin tout est prêt; les tentes sont repliées, tous nos bagages chargés sur le dos de nos chevaux et de nos mulets. Nous avons pris notre frugal repas du matin, et nous nous sommes mis en marche, espérant bien arriver en très-peu d'heures à Hébron.

Le temps ne s'est pas embelli, au contraire.

Plus nous avons avancé vers Hébron, plus la pluie a été diluvienne. Enfin à une heure, après avoir passé devant un ignoble bâtiment qui porte le nom pompeux de lazaret, après avoir longé une immense citerne creusée dans le roc, entre un vaste cimetière musulman et la pointe ouest de la ville, nous pénétrons dans celle-ci, par une petite poterne qui donne accès dans une rue plus étroite, plus mal pavée, plus tortueuse et plus sale encore que les rues de Jérusalem.

Nous sommes allés, conduit par Mattéo, nous loger dans une petite case humide et froide, mais assez propre, où nous arrivons avec un véritable bonheur. Un immense brasero rempli de charbon incandescent, nous est apporté au bout de peu d'instants; nous nous dépouillons le plus vite possible des vêtements que la pluie a collés sur nos personnes, et nous nous séchons le moins mal que nous pouvons, avec une porte toute grande ouverte, afin de nous éviter l'ennui d'être immédiatement asphyxiés par le charbon. Nous déjeunons en hâte, nous prenons force café, nous fumons force tchibouks, et, au bout d'une heure, nous nous trouvons un peu ragaillardis. Il était temps, car depuis le matin nos

esprits avaient une immense propension à tourner au lamentable.

Impossible de mettre le pied hors de notre gîte; nous avons été assez mouillés comme cela, et nous renonçons au désir de visiter Hébron, coûte que coûte, précisément parce que nous nous promettons d'y revenir. Hélas ! cette fois, comme toujours, nous eussions été sages de braver la pluie quelques moments de plus, afin d'emporter au moins une idée de la ville. Tout ce que j'en sais se borne à beaucoup trop peu de chose. Elle occupe le fond d'une assez large vallée, dont les coteaux sont garnis de beaux oliviers et de vignobles. A l'est, la ville s'élève un peu sur le flanc de la colline, et c'est là qu'est placée la mosquée, inaccessible pour tout autre que pour un Musulman, et dans laquelle est enfermé, à ce que l'on dit, le fameux caveau de Makfelah où furent enterrés Sara et les patriarches Abraham, Isaac et Jacob.

Il y aurait un chapitre entier à écrire sur l'histoire d'Hébron, si l'on voulait en coordonner tous les faits, épars dans la Bible et dans les écrits sacrés et profanes; mais, un semblable travail n'entrant pas dans le cadre que je me suis tracé, je me contenterai de renvoyer aux

sources originales. D'ailleurs l'illustre Reland a réuni au mot *Chebron*, la plupart des passages que je pourrais citer ici, et je me dispense de copier un résumé beaucoup mieux fait sans doute que je ne l'eussé fait moi-même, et fait d'ailleurs avec beaucoup plus d'autorité scientifique que je n'en puis espérer pour moi. Je me bornerai donc à dire qu'Hébron a reçu des Musulmans le nom d'el-Khalil (l'Ami de Dieu), en commémoration du patriarche Abraham, qui porte spécialement parmi eux le nom d'el-Khalil.

Nous avons eu, vers la fin de la journée, la visite d'un haut et puissant personnage, qui nous a été amené par les scheikhs Abou-Daouk et Hamdan. C'est le scheikh Abd-Allah, qui jouit d'une suprématie à peu près absolue sur tous les Arabes répandus dans le pays d'Hébron. Il est extrêmement poli, et nous fait des offres de services fort obligeantes, pour le cas où nous désirerions revenir à Hébron et établir là notre quartier général, afin d'explorer toute la contrée d'alentour. Nous acceptons avec reconnaissance, et nous nous promettons bien de mettre à profit la bonne volonté de ce haut et puissant petit seigneur.

J'ai fait aujourd'hui cadeau à notre bon Hamdan d'un assez beau sabre, de mon excellent fusil à deux coups et de mes pistolets de poche, pour lui témoigner toute ma reconnaissance. Le brave homme a toutes les peines du monde à ne pas laisser percer la joie vive qu'il ressent, et à conserver l'air froid et guindé qu'exige impérieusement le décorum arabe, dans toutes les circonstances heureuses ou malheureuses. Nous ne nous y laissons pas prendre, et il est bien clair que nous avons vigoureusement chatouillé l'amour-propre du scheikh des Thaâmera, en mettant entre ses mains de magnifiques armes, qu'il aura bientôt détraquées, mais qui n'en exciteront pas moins l'admiration de tous les Bédouins qu'il rencontrera désormais.

La fatigue de la journée a été telle que nous avons tous hâte de nous mettre au lit ; aussi, le dîner et les écritures sont-ils expédiés en hâte, après quoi chacun s'étend sur sa couchette, en pensant que demain nous rentrerons à Jérusalem.

Avant le dîner, Mattéo m'a fait voir une sorte de petite capse en marbre blanc, et en forme de sarcophage, portant une croix pattée, à branches égales, sur l'une de ses faces. Cette espèce d'urne

funéraire, à trois cases, est la propriété de notre hôte; elle a été découverte, à ce que prétend celui-ci, dans une des nombreuses grottes sépulcrales entaillées dans le flanc des collines qui environnent Hébron. J'ai bien quelque envie d'acquérir ce curieux marbre, mais j'ai peur que son détenteur ne l'estime trop haut, à en juger par le cas qu'il a l'air d'en faire. Cependant, après quelques pourparlers, dans lesquels Mattéo me sert d'intermédiaire, je fais l'emplette de l'urne, pour une somme de 60 piastres.

## 25 JANVIER.

Nous ne pouvons, ni ne voulons nous éterniser à Hébron. Nous avons une hâte extrême de rentrer à Jérusalem, et nous nous mettons à cheval par un temps assez joli et assez clair, mais très-froid. Nous sortons de la ville par la porte qui nous y a donné accès hier; nous tournons à droite, en passant à travers de magnifiques oliviers, et nous ne tardons pas à nous engager dans une montée pavée, vraisemblablement la voie antique qui conduisait d'Hébron à Jérusalem. Cette montée est aujourd'hui transformée

en un véritable torrent, qui occupe toute la largeur du chemin et qui roule impétueusement jusqu'au fond de la vallée d'Hébron, les eaux dont l'effroyable pluie des derniers jours a inondé le pays d'alentour.

A droite et à gauche de la route, sont de magnifiques vignobles, au milieu desquels paraissent fréquemment des cabanes et des tours rondes, placées là, sans doute, comme bâtiments d'exploitation, aussi bien que comme postes de protection, destinés à recevoir des gardiens.

Après avoir passé en face d'un village situé un peu loin à gauche de la route, et nommé Beit-Oummar, nous arrivons à l'entrée d'une charmante vallée, garnie de beaux arbres qui ombragent une fontaine nommée Bir-el-Hadji-Ramadan. Cette vallée se nomme Ouad-el-Biar, et elle a reçu son nom de plusieurs puits très-considérables, que l'on rencontre chemin faisant, et qui sont vraisemblablement fort anciens, car ce ne sont sûrement pas les Arabes de nos jours qui ont pris la peine de les creuser. Une fois au fond de l'Ouad-el-Biar, on gravit le rideau de collines qui le ferme, et en cheminant à travers des rochers nus, par des sentiers très-étroits, très-difficiles pour les chevaux, et le long desquels

on rencontre des restes de constructions d'une très-haute antiquité, on arrive enfin à une crête de laquelle on aperçoit à ses pieds, et à droite, au fond d'une vallée verdoyante, des enclos ruinés qui portent le nom de Deïr-el-Benat. Là fut évidemment un couvent de filles à l'époque des croisades. Un peu plus loin, à l'ouest, on aperçoit le village d'Ertas, et devant soi, une forteresse du moyen âge en assez bon état : c'est le Qalaat-el-Bourak. En deçà de celle-ci sont trois immenses citernes, connues des voyageurs sous le nom d'étangs ou de vasques de Salomon. Enfin, au nord-ouest du Qalaat-el-Bourak, paraît une construction importante nommée el-Khoudr; c'est un ancien couvent de Saint-George. La vue dont on jouit de ce point élevé est admirable, et on ne se lasse pas de la contempler.

Nous eussions été ravis de faire notre halte du déjeuner, avec un pareil panorama sous les yeux; mais il est utile et agréable d'avoir de l'eau à boire en mangeant, et cette considération élémentaire nous décida à descendre jusqu'au pied des murailles du Qalaat-el-Bourak, où une fontaine abondante, qui alimente, pour sa petite part, les trois vasques de Salomon, nous promettait tout le *comfort* que nous pouvions désirer

dans le désert. En quelques minutes nous fûmes arrivés; notre tapis fut étendu au-dessus de la fontaine même; nous nous étendîmes cette fois sur le gazon, et nous fîmes honneur à nos poules desséchées et à nos œufs durs, avec une joie très-vive, en pensant que nous allions rentrer à Jérusalem, et y trouver enfin le repos dont nous commencions à avoir le plus grand besoin.

Pendant notre festin, le gouverneur turk du château, au pied duquel nous nous étions établis, sortit à cheval en compagnie de trois ou quatre autres Turks de la vieille roche, c'est-à-dire costumés à l'ancienne mode. Ces messieurs allaient faire une petite promenade de santé; ils ne nous honorèrent pas de la moindre attention, et nous leur rendîmes amplement leur politesse. Nos scheikhs, surtout, prirent en les voyant passer, une expression de souverain mépris que ceux qui en étaient l'objet n'eurent pu, avec la meilleure volonté du monde, considérer comme une marque de déférence. Le fait est qu'en ce pays, les Turks ne se donnent que l'air de mépriser les Arabes dont ils ont une peur affreuse; tandis que les Arabes ne se font pas faute de mépriser souverainement les Turks, et de le leur faire bien voir, dès qu'ils sont hors de l'enceinte

de Jérusalem. Ceci revient à dire que la domination ottomane s'étend, tant bien que mal, jusqu'aux murs de la ville, et que, cette barrière une fois passée, il ne nous reste plus, de cette domination, que ce que les Bédouins en veulent bien supporter. Il ne faut pas être un devin de première qualité, pour pronostiquer, dans un avenir assez peu éloigné, l'expulsion radicale de la race turke, de toutes les contrées où la race arabe est le vrai produit du sol. Je pensais ceci pendant notre déjeuner sur le bord des vasques de Salomon, et je ne me doutais pas que, moins de deux années après, le scheikh Abd-Allah, dont j'avais reçu la visite à Hébron, s'emparerait pour tout de bon de cette ville ; qu'il en chasserait honteusement tout ce qu'elle renfermait de Turks, et que le pacha de Jérusalem, accourant avec les troupes qu'il avait sous la main, pour réprimer la rébellion, recevrait à mi-route une si bonne correction qui pût lui apprendre à rester tranquille dans le chef-lieu de son pachalik, qu'il se hâterait de regagner Jérusalem et de s'y claquemurer un peu plus vite qu'il n'en était sorti.

Après une heure de pause auprès du Qalaat-el-Bourak, nous remontons à cheval et nous nous remettons en route. Nous traversons bientôt

l'Ouad-ed-Thaâmera, et, à ce point, tous nos braves amis se hâtent de prendre congé de nous, pour regagner leurs tentes. Il ne reste plus avec nous que Hamdan et Abou-Daouk. Laissant alors Beit-Lhem sur notre droite, nous passons en vue des villages de Beit-Djala, de Nahhalin, d'er-Bezeth, de Beit-Safafa, et de Maleha, village qui donne son nom à l'Ouad-el-Maleha. Toutes ces localités sont situées sur les collines placées à notre gauche, et desquelles nous nous écartons, pour venir rejoindre la route de Beit-Lehm, au point même où se trouve le tombeau de Rachel.

Nous voilà donc presque à la porte de Jérusalem ; Dieu soit loué ! Comme la journée est assez avancée déjà, il n'y a pas pour nous de temps à perdre, si nous voulons trouver les portes de la ville ouvertes encore. Nous pressons donc le pas et nous allons bon train ; pas assez bon train pourtant, pour qu'un Arabe à pied ne puisse nous dépasser. Il court comme un Basque, et il jette à nos scheikhs, en passant, quelques mots que je n'entends pas. Ceux-ci m'ont l'air aussitôt un peu préoccupés ; je m'empresse de leur demander ce dont il s'agit, et voici ce que j'apprends. Si le piéton qui vient de nous rejoindre, et qui a fait la route de Hébron à Jérusalem en quatre heures

et demie, n'arrive pas à temps pour remettre aux autorités de Jérusalem une lettre écrite par le directeur du lazaret d'Hébron, qui déclare que nous ne sommes pas une *provenance d'Égypte avec patente brute,* nous allons être mis, clair et net, en quarantaine pendant cinq jours, extràmuros. — Mais, c'est absurde ! nous écrions-nous ; est-ce que nous venons d'Egypte ?—Qu'est-ce que cela fait ? me répondent Hamdan et Abou-Daouk. Puisqu'on ne sait pas d'où nous venons, on ne manquera pas de croire de préférence que nous venons d'el-Arich, puisque nous sommes en vie, par suite de ce raisonnement tout simple, que si nous étions allés à Karak, nous devrions être morts.

Heureusement, le directeur du lazaret d'Hébron était un brave homme qui, prévoyant le désagrément que nous allions rencontrer à la porte de Jérusalem, avait dépêché un bon marcheur qui, pour quelques piastres, apportait notre *patente nette* aux autorités sanitaires de la ville sainte.

Comme nous continuons à marcher le plus vite possible, nous rencontrons, à Mar-Elias, des Beit-Lehmites qui viennent de la ville et qui nous confirment la bonne nouvelle que nous al-

lons coucher cinq nuits de plus sous la tente. Le drogman, François, qui était parti le matin bien avant nous d'Hébron, afin d'aller préparer les logements, a été mis provisoirement en quarantaine au Bab-el-Khalil, où il est gardé à vue, comme un vrai pestiféré qu'il n'est pas. On peut se figurer à quel point nous sommes inquiets et furieux tout à la fois. Enfin nous avons franchi tout ce qui nous reste de chemin à faire et nous touchons à la porte de la ville. François vient d'être mis en liberté, et nous sommes admis en libre pratique, grâce à notre brave coureur d'Hébron. Je fais donner vingt piastres à celui-ci, et le pauvre diable se trouve admirablement payé de sa peine.

Nous allâmes descendre tout droit au couvent des Franciscains, c'est-à-dire à la Casa-Nuova, où nous fûmes accueillis avec cette douce cordialité qui touche si vivement et qui donne tant de prix à la modeste hospitalité des bons Pères.

### 5 FÉVRIER.

Nous avions hâte de continuer notre exploration de la mer Morte, et de visiter avec soin la pointe nord de cet étrange bassin. En consé-

quence, nous nous étions abouchés avec les scheikhs qui, d'ordinaire, se chargent, moyennant un bakhchich de cent piastres par tête de voyageur, de conduire les pèlerins à Jéricho, au Jourdain et à la mer Morte, et de les protéger contre tout venant, pendant cette excursion qui ne prend pas plus de trois jours. Ce sont : Hat-Allah, scheikh du village de Siloam, et les deux frères Mahmoud et Moustafa, scheikhs du village d'Abou-Dis, placé à droite de la Fontaine des Apôtres, ou Bir-El-Haoud, sur les hauteurs qui dominent la vallée qui conduit à Jéricho, à environ 1 kilomètre au delà de Béthanie. Hat-Allah est un petit vieillard, encore vert et replet, doué d'une grande énergie et d'une vivacité de jeune homme. Quant aux deux scheikhs d'Abou-Dis, ce sont, Mahmoud surtout, deux magnifiques créatures, ayant toujours le sourire sur les lèvres, et d'une complaisance et d'un dévouement à toute épreuve. Ces trois personnages s'engagent à nous fournir une escorte suffisante, prise parmi leurs administrés. Comme nous voulons voir le littoral du lac Asphaltite jusqu'au point où nous l'avons attaqué, c'est-à-dire jusqu'à l'Ayn-el-Rhoueïr, nous avons nécessairement un peu plus de temps à consacrer à notre promenade, et nous ne pou-

vons traiter avec nos scheikhs sur le même pied que les voyageurs ordinaires. Au reste, nos conventions sont bientôt faites, et, en doublant la dose des piastres, nous pouvons, s'il nous plaît, doubler la dose des journées à dépenser.

Nous prenons donc rendez-vous pour le 5 février au matin, à la porte de la Casa-Nuova. Matéo a reçu nos ordres; nos provisions sont faites; tous nos bagages sont prêts, et nous attendons avec une vive impatience l'heure du départ, afin d'aller compléter le travail d'exploration dont nous avons déjà fait une si bonne partie.

Ce matin, nous étions prêts de très-bonne heure à monter à cheval; mais nous avons éprouvé une fois de plus tous les ennuis inséparables d'un départ qui dépend de moukres syriens. Il était plus de neuf heures, lorsque nous avons pu nous mettre en route, et ce n'a été qu'après des criailleries interminables, que nous avons pu voir notre petite caravane en mesure de quitter Jérusalem. Nous avons eu le soin de faire partir nos bagages par le Bab-el-Khalil, ce qui leur évitera l'ennui de traverser les rues étroites et encombrées de Jérusalem. Quant à nous, nous avons préféré éviter le détour énorme

que cet itinéraire exige, et nous avons gagné directement le Bab-Setty-Maryam, avec la conviction que nous arriverions à el-Aazarieh ou Béthanie, tout aussi vite que nos bêtes de charge.

Nous avons déjeuné à 10 h. à la Fontaine des Apôtres, appelée par les Arabes musulmans Bir-el Haoud (le puits de l'Ange), au bas de la montagne de Béthanie. Nous remontons à Mevel à 11 h. 45 m.

Après avoir suivi la pente des montagnes qui conduisent dans le bassin du Jourdain, nous arrivons enfin sur les bords du Nahr-el-Kelt que nous traversons.

Le lit du Nahr-el-Kelt est garni de très-beaux arbres, parmi lesquels nous reconnaissons le Neubq, que nous avons vu si souvent sur la rive orientale de la mer Morte. Nous sommes alors dans une belle plaine ravinée, mais couverte d'une verdure luxuriante et embellie par une foule de charmantes petites fleurs. A 4 h. 7 m., nous nous arrêtons sur un tertre dégagé d'arbres, et très-rapproché de la rivière qui murmure à notre droite. A gauche sont établies de mauvaises huttes de branchages et de boue, et devant nous s'élève une vaste tour carrée en fort mauvais état, habitation d'une douzaine de

cavaliers irréguliers turks. Les huttes constituent er-Riha, Jéricho ! la tour, c'est le Bordj-er-Riha, la forteresse de Jéricho ! Il y a vraiment une sorte de dérision providentielle dans l'accolement de pareilles choses et de pareils noms ! Quoi qu'il en soit, nous voici à Jéricho. Nos tentes se dressent en hâte, et nous nous disposons à passer une soirée aussi agréable que possible, sous le ciel le plus doux qui existe au monde.

L'abbé Michon, qui a fait une ample moisson botanique pendant toute la route, se hâte de mettre son herborisation en ordre. Je passe ma carte à l'encre et j'écris mes notes ; nos amis cherchent, les uns des insectes, les autres des oiseaux à tuer, et nous atteignons assez promptement l'heure du dîner. Comme toujours, nous sommes entourés de toute la population d'er-Riha qui envahit notre campement, mais d'une manière inoffensive et tout simplement pour se régaler à l'aise du plaisir de nous admirer.

Après notre repas, nous entendons nos Arabes chanter, et comme nous avons gardé bon souvenir de notre soirée de Sebbeh, nous nous empressons de sortir de nos tentes, afin d'aller goûter une fois de plus le plaisir d'apprécier des réjouis-

sances bédouines. Cette fois, la réalité dépasse de beaucoup notre attente, et nous assistons à un véritable drame burlesque, que jouent des gaillards assez jeunes, qui se sont affublés de haillons étranges et de chevelures et de barbes postiches en étoupe. Je demande la permission de ne pas raconter par le menu les détails de la mise en scène, et, bien moins encore, le canevas du drame représenté devant nous. Je me bornerai à dire que l'un des deux acteurs finit par être tué par l'autre, et qu'une fois mort il reste étendu sur le dos, résistant à toutes les évocations de son meurtrier, qui feint le plus profond désespoir; celui-ci s'arrache à poignées les poils de sa barbe d'étoupe, se jette du sable et du gravier sur la tête, se meurtrit la figure et la poitrine de taloches parfaitement innocentes, gémit, pleure, et hurle parfois; il secoue son mort, en le tiraillant en tous sens, et se lamente obstinément sur sa misère qui le met hors d'état de pourvoir aux funérailles du défunt. Là-dessus, quête à la ronde, et moisson de piastres que le drôle empoche, en répétant le plus souvent possible ses contorsions de désespoir. Ce qui m'a frappé le plus, ce qui m'a même très-vivement étonné, c'est de voir les assistants trouver bon

que la prière musulmane fût singée par notre homme, et cela sans qu'il leur vînt à la pensée de le rouer de coups, pour lui payer un semblable sacrilége. Ainsi, les Bédouins en sont déjà à tourner la prière en ridicule ; c'est un bon indice de civilisation avancée. Je doute que des bouffons eussent osé se permettre pareille incartade, avant la domination égyptienne. Quand notre homme a fait toute la collecte qu'il peut espérer de faire, il va, en gambadant, saisir un brandon allumé au feu du bivouac devant lequel se joue la scène ; il l'approche autant qu'il peut du *dos* du défunt, que ce contact vivifiant ressuscite aussitôt. Alors commence entre eux une danse forcenée, avec accompagnement de soufflets et de coups de pied, et la farce est jouée. Je dois dire qu'elle m'a semblé parfois assez plaisante, mais que tous les assistants arabes ont témoigné par des cris de joie et des éclats de rire perpétuels, tout l'intérêt qu'ils prenaient à cette scène comique jouée en plein air. Voilà ce qu'est le théâtre bédouin, et nous sommes charmés d'avoir payé quelques piastres pour assister à une représentation.

Tout étant rentré dans le silence, nous avons regagné nos tentes, et nous nous dépêchons de

nous étendre sur nos couchettes. Demain matin nous irons visiter le Jourdain, et nous regagnerons de là, avec un véritable bonheur, les rivages de la mer Morte.

Partis de Jéricho à 8 h. 24 m., nous arrivons au Jourdain à 10 h. 46 m. Rien de plus riant que cette rive qui est plantée d'arbres magnifiques, parmi lesquels se trouve un peuplier dont les fleurs en chaton sont d'une belle couleur purpurine. Les grands arbres bordent immédiatement le rivage, qui est formé par une jolie prairie couverte de fleurs et plantée de saules. La berge est à pic, et s'élève à 2 ou 3 mètres au-dessus de l'eau. La rivière est très-grosse et l'eau qu'elle roule est extrêmement sale et jaune.

Comme nous nous sommes munis, à Jérusalem, de bouteilles de fer-blanc destinées à emporter de l'eau du fleuve sacré, nous nous ingénions à remplir nos bouteilles, et la chose n'est certainement pas aisée. Heureusement, un tronc d'arbre, dont le pied est dans le flanc même de la berge, est fortement penchée sur l'eau, et, en se mettant à califourchon sur ce tronc d'arbre, nous pouvons, en allongeant un bras, tandis que nous nous cramponnons de l'autre, recueillir l'eau que nous désirons emporter et en emplir

nos bienheureuses bouteilles. Il ne s'agit pas de perdre les arçons, car la rivière est en ce moment très-profonde et très-rapide, et le bain qu'on y prendrait involontairement, pourrait mener loin, même un bon nageur qui n'aurait pas la chance de se raccrocher très-vite aux branches de la rive. De charmants îlots couverts d'arbres et de verdure, encombrent le lit de la rivière. En un mot, il est difficile de rencontrer un site plus pittoresque et une végétation plus luxuriante.

Pendant que notre déjeuner s'apprête, et que le tapis qui nous sert de table et de siége, est mollement étendu sur l'herbe, chacun se met en quête des objets qu'il affectionne. L'abbé cherche et trouve de charmantes plantes. Edouard, Philippe, Papigny et moi nous cherchons des insectes sous les feuilles mortes et sous les pierres. Notre chasse est merveilleuse, et nous rencontrons de magnifiques espèces de coléoptères tout à fait inconnus aux entomologistes, et dont l'une (c'est un *Helluo*) n'a d'analogues que dans les régions tropicales de l'ancien et du nouveau monde. Il faut bien en conclure que le climat de la vallée du Jourdain a une grande ressemblance avec celui de l'Inde.

Notre déjeuner s'est passé fort gaîment. Pendant le repas nos Arabes ont eu l'attention de nous couper quelques baguettes très-droites, desquelles nous comptons faire des cannes au retour. L'un d'eux, surtout, ne manque pas une occasion de nous procurer ce qu'il regarde comme curieux, dans l'espérance de toucher un bakhchich, bien entendu. C'est ainsi qu'il me ramasse, dans l'un des ravins que nous suivons, avant d'arriver au bord du Jourdain, un morceau de soufre qu'il m'apporte en triomphe, et, un peu plus tard, sur les branches dégarnies de feuilles de quelques-uns des arbrisseaux au milieu desquels nous cheminons, des boules noires, qu'il prend pour des fruits maudits, et qui ne sont, en réalité, que le produit de la piqûre d'un insecte hyménoptère du genre des *Cynips*.

A midi 22 m., nous quittons, beaucoup trop promptement à notre gré, cet endroit enchanteur, qui est celui où viennent se baigner les pèlerins qui visitent le Jourdain, et qui leur est donné comme le lieu même où Jésus-Christ reçut le baptême.

Après être remontés de la prairie où nous avons déjeuné, sur le plateau qui la précède,

nous tournons brusquement à gauche, et nous marchons d'abord directement à l'ouest, et parallèlement au Jourdain, que nous avons à une quinzaine de mètres à notre gauche. A midi 30 m., la direction que nous suivons est au sud, quelques degrés ouest, et nous sommes alors à 7 ou 8 mètres seulement du Jourdain, qui forme en cet endroit une anse de 150 mètres de largeur. Ici les arbres ne nous cachent plus l'autre rive, que nous voyons couverte de mamelons de sable gris. Au delà de la petite anse, nous traversons un véritable bourbier, dans lequel le scheikh Mahmoud s'enfonce avec son cheval. Il nous faut perdre cinq minutes pour que ses amis aient le temps de les tirer de là, lui et sa bête.

A midi 45 m., nous entrons dans une vaste plaine, sans végétation, qui nous rappelle tout à fait la Sabkhah de la pointe sud de la mer Morte. Cette plaine est traversée par la route que l'on fait suivre aux pèlerins que l'on mène du Jourdain au bord de la mer Morte, et qui s'appelle Sekket-el-Balir. A un certain moment mon pauvre cheval s'embourbe jusqu'aux naseaux dans la fange sur laquelle nous cheminons, et j'avoue que, cette fois encore, j'ai une peur affreuse. Je sors comme je puis du trou dans le-

quel nous sommes encastrés, et je laisse à Mahmoud et à Mohammed le soin de désincruster ma pauvre monture. Quant à moi, je m'éloigne le plus vite possible de ce point dangereux, en marchant de préférence sur les touffes de soude qui se montrent par-ci par-là, et qui donnent quelque consistance au terrain.

Enfin, à 1 h. 45 m., nous sommes arrivés sur la plage tant désirée, et à 50 mètres seulement du bord de l'eau. Nous avons alors en vue, à 600 mètres de distance horizontale, un îlot, couvert de décombres, et qui n'a guère qu'une cinquantaine de mètres de largeur. C'est le Redjom-Louth (le monceau de Loth). Quelles sont les antiques constructions qui ont existé sur cet îlot? Nul ne peut le savoir; mais, à coup sûr, elles appartiennent à une époque très-reculée, et probablement contemporaine de la catastrophe qui a détruit la Pentapole. Je ne doute pas que ces ruines ne soient celles qui ont donné lieu à la tradition, répétée tant de fois par les voyageurs, et d'après laquelle il a été si longtemps admis, comme un fait avéré, que les ruines de Sodome existaient sous l'eau, qu'on les y apercevait, et que, lorsque les chaleurs étaient très-fortes, et par suite le niveau des eaux assez bas, ces

ruines restaient à découvert. Il est inutile de faire remarquer ce que cette tradition a d'impossible, quant à Sodome bien entendu! Sodome était certainement à la pointe sud de la mer Morte, et le Redjom-Louth est à la pointe précisément opposée, c'est-à-dire à 25 lieues du site de la Sodome biblique.

Le point où nous avons abordé la plage de la mer Morte, est fort éloigné de l'embouchure du Jourdain, et celle-ci, de loin, paraît placée tout à fait à l'angle de la face nord du périmètre de la mer, et à la base des montagnes de Moab. Mais, cette position n'est probablement pas rigoureuse, et il doit y avoir une certaine étendue de plage, non appréciable de loin, entre la rive gauche du Jourdain et le pied de la chaîne moabitique.

Nous tournons directement à l'ouest; et, à 1 h. 52 m., nous sommes sur une sorte de langue de terre qui, dans la saison des basses eaux, doit former isthme et relier le Redjom-Louth au continent. Cet îlot n'est, aujourd'hui, séparé de la terre-ferme que d'une centaine de mètres au plus, et que par un bas-fond que nos chevaux traversent avec la plus grande facilité pour aller prendre pied sur lui. Il m'est impossible de ne pas affirmer que la prétendue impossibilité, pour

les chevaux, de cheminer dans les eaux de la mer Morte, impossibilité telle qu'ils seraient immédiatement renversés par suite de la densité de ces eaux, constitue une fable qui n'a aucune espèce de fondement, et qui, comme tant d'autres, a été répétée à plaisir, en acquérant droit de bourgeoisie dans les récits de tous les voyageurs.

Au bout de quelques minutes, nous coupons un ruisseau assez large et assez profond, où plutôt une sorte de petite rivière, qui vient se jeter dans la mer Morte, en courant, sur tout ce que nous pouvons voir de son parcours, du nord au sud. Nous sommes alors devant une petite crique, située à l'ouest du Redjom-Louth, et qui s'enfonce d'une trentaine de mètres dans les terres. A 1 h. 58 m., nous sommes en face, et justement au nord, du petit cap qui forme le bord occidental de cette crique. Nous tournons alors directement au sud, et nous cheminons, à travers des arbustes chétifs, sur un terrain meuble, couvert de cailloux roulés et jonché de troncs d'arbres à l'apparence carbonisée. Nous sommes ici dans le Rhôr-el-Djahir, et nous nous maintenons constamment à 20 ou 30 mètres du

bord de l'eau, en suivant à peu près parallèlement tous les contours qu'il forme.

Bientôt, notre route s'établit au sud. La plage, à notre gauche, est garnie de bois flotté noirci, d'arbrisseaux, de broussailles, et, parfois, d'épais et grands roseaux; à ce moment finit le Rhôr-el-Djahir. A 2 h. 5 m., nous avons en vue, à 6 kilomètres environ sur notre droite, un plateau nommé el-Hadjr-Lasbah, et, un peu plus vers le sud, et à 8 kilomètres, le Nakb-Goumran, sur lequel nous nous dirigeons.

Nous nous rapprochons rapidement du flanc des montagnes, ou plutôt ce sont elles qui se rapprochent de notre route, qui, à 3 h. 14 m., est à 200 mètres seulement de l'entrée de l'Ouad-Goumran et à 500 mètres du bord de la mer. Nous marchons alors au sud-ouest. A 3 h. 16 m., nous sommes dans les ruines nommées Kharbet-el-Fechkhah, et nous rencontrons un mur antique, dont la direction est perpendiculaire à la route que nous suivons, et qui est placé à droite de notre route. Quelques gros monticules de sable gris masquent l'entrée de l'ouad. Le pied de la montagne est alors à 150 mètres à droite, et le bord de la mer à 550 mètres à gauche.

L'intervalle qui sépare le pied des montagnes et le bord de la mer va toujours se rétrécissant; ainsi, à 3 h. 30 m., nous marchons directement au sud, au pied même de la montagne, et à deux cents mètres seulement du bord de la mer, qui commence à être couvert d'une lisière de roseaux immenses, tout à fait semblables à ceux que nous avions admirés, un mois avant, à notre arrivée à l'Ayn-el-Rhoueïr. A 3 h. 16 m., le flanc de la montagne se creuse, à notre droite, et forme une sorte de cirque, dans lequel je crois reconnaître un cratère. Deux vastes mamelons de sable gris couvrent l'entrée de ce cirque. Au delà se montrent encore des ruines que nous traversons, pour arriver, à 3 h. 40 m., au point où nous trouvons notre camp établi. A deux cents mètres en avant, c'est-à-dire au sud de nos tentes, est la source chaude et saumâtre qui se nomme Ayn-el-Fech-khah. La plage a, en ce point, deux cents mètres de largeur environ, et le voisinage de la source a fait pulluler les grands roseaux, qui forment un épais fourré régnant jusqu'au bord même de la mer Morte. Enfin, un peu au nord de notre camp, et entre celui-ci et la mer, sont des ruines, à fleur de terre, très-apparentes, et qui appartiennent in-

contestablement à la plus haute antiquité. Elles sont connues des Arabes sous le nom de Kharbet-el-Yahoud.

Nous voilà donc établis une fois encore, et malheureusement pour la dernière fois, sur le bord de cette mer que nous aimons tant, maintenant que nous savons ce que valent les contes fantastiques dont on s'était servi pour en faire un lieu de malédiction et de mort. Je dois avouer, cependant, que cette fois son voisinage nous paraît assez médiocrement agréable, grâce à des nuées de moustiques qui nous dévorent, et qui ne se contentent pas de se jeter sur toutes les parties de notre corps qui restent livrées à nu à leur aiguillon, mais qui trouvent encore le secret de transpercer nos vêtements, et de nous atteindre à travers drap, toile et flanelle. C'est à devenir fou de colère contre ces endiablés animaux.

Autre agrément du voisinage de l'Ayn-el-Fechkhah! J'ai dit tout à l'heure, que l'eau de cette source était saumâtre, bien que potable à la rigueur. Elle sert à nous faire le potage et le café le plus exécrable que j'aie jamais goûtés: mais comme nous n'avons pas d'autre eau, il faut bien nous contenter de celle-là, et nous sou-

lager, en faisant tout autant de grimaces que nous le voudrons, de la dure nécessité où nous sommes, d'avaler cette infecte drogue.

Malgré les moustiques, l'abbé et moi nous sommes mis en course pour chercher ruines, plantes et coquilles, pendant le peu d'heures qui nous restent, avant que l'obscurité ne vienne et que notre dîner ne soit prêt. L'abbé est allé herboriser sur la plage même, à travers la lisière de roseaux ; il a ramassé au bord de la mer des coquilles mortes et blanches qu'il m'apporte triomphalement, comme un produit du lac Asphaltite lui-même ; mais je le désenchante bien vite, en lui faisant reconnaître que ce sont les mélanopsides qui ont vécu dans l'eau douceâtre de l'Ayn-el-Fechkhah, et qui, entraînées dans le lac, après leur mort, ont été rejetées sur la plage, où le temps et l'influence de l'eau affreusement salée qui les a incessamment baignées, ont fortement altéré leur test et changé sa couleur noire primitive en une couleur d'un blanc roussâtre. Comme l'abbé, quelques uns des voyageurs qui nous ont précédés sur les rives de la mer Morte, ont ramassé des coquilles mortes rejetées sur la plage ; ils en ont conclu que des mollusques vivaient dans la mer Morte, et ils

ont tiré cette conclusion trop vite. Il est indubitable, pour moi, que ces coquilles n'étaient que des coquilles fluviatiles, semblables aux mélanopsides recueillies par l'abbé Michon, et qu'elles provenaient, soit des cours d'eau qui se jettent dans le lac Asphaltite, soit des sources qui existent sur ses bords.

Pendant que l'abbé se promenait sur la plage, j'étudiais, de mon côté, le Kharbet-el-Yahoud. C'est au milieu de cette ruine vénérable que mon ami vint me rejoindre. A mon tour, je lui fais voir ma trouvaille qui a plus d'importance que la sienne, et, malgré les moustiques qui nous font nous déchirer à l'envi le visage et les mains, nous nous décidons à lever immédiatement le plan de l'édifice antique, dont les arasements subsistant encore, nous permettent d'étudier les contours sur presque toute son étendue. Ces arasements consistent en énormes blocs de pierre non taillés, formant des murailles que l'on peut appeler cyclopéennes, et qui ont 1 mètre d'épaisseur.

Voici la description de toutes les parties reconnaissables de cet étrange édifice, que je n'hésite pas à considérer comme contemporain de Sodome et de Gomorrhe, et très-probablement

comme un des débris de la dernière de ces villes. Sur un mur de face, orienté au nord-nord-est, et de 35 mètres de développement, sont appuyés trois pavillons carrés, de 6 mètres de côté, disposés aux deux extrémités et au milieu de la face. Celle-ci se prolonge un peu au delà du pavillon de droite, dont le flanc droit commence une ligne de muraille de 22 mètres de développement perpendiculaire, par conséquent à la face principale. Sur ces 22 mètres, 6 forment le côté du pavillon, et les 5 derniers mètres semblent avoir servi de face gauche à un pavillon semblable, dont le mur de fond s'étend sur une longueur de quelques mètres, en dehors du mur perpendiculaire à la face principale. A l'extrémité de gauche de celle-ci, vient aboutir une longue muraille, de 68 mètres de développement, plus inclinée à l'est que la première, et, à très-peu près au nord-est. Le mur de gauche du pavillon carré de gauche, se prolonge de 21 mètres, perpendiculairement à la grande face. Là la muraille s'interrompt sur une étendue de 5 mètres, puis reprend un développement de 14 mètres. Sur ce mur de 14 mètres sont appuyés, à droite, deux pavillons carrés ayant également 6 mètres de côté; un intervalle de 2 mètres sépare ces deux pavillons.

Les deux murs de face se prolongent parallèlement, et à gauche, d'une longueur de 16 mètres dont les 6 derniers sont recoupés de la longueur totale, par deux murs également parallèles, et séparés l'un de l'autre par un intervalle de 6 mètres. Ces deux murs ont un développement total de 20 mètres, dont les 6 derniers forment encore un pavillon de 6 mètres de côté. Il semble probable que les 7 différents pavillons dont je viens de donner la description, étaient des chambres ou habitations qui étaient appuyées sur de vastes enclos, dont il est bien difficile aujourd'hui de deviner la destination première. Étaient-ce des enceintes consacrées, ou tout simplement des sortes de lieux fermés, dans lesquelles des troupeaux pouvaient être rassemblés pendant la nuit? c'est là un point qu'il est à peu près impossible de préciser, et que je n'essaierai même pas de discuter. Je me bornerai à faire observer que dans un édifice, très-probablement religieux, et que j'ai découvert plus tard au milieu des ruines de Hazor, aussi bien que dans le temple du mont Garizim, j'ai retrouvé des pavillons analogues, disposés d'une manière toute semblable, aux angles et sur le milieu de chacune des faces de l'enceinte carrée qui constituait l'enclos sacré.

Contents de notre découverte archéologique, nous sommes rentrés dans la tente, avec la satisfaction de gens qui n'ont pas perdu leur temps. A l'œuvre, nous avions un peu oublié les moustiques; aussitôt en repos, nous avons senti les piqûres auxquelles nous avions cessé de faire attention, et nous nous sommes remis à nous déchirer de plus belle, en grattant les affreuses ampoules que nous devions aux attaques des vilaines petites bêtes. A part les moustiques, notre soirée s'est passée très-agréablement à mettre en ordre toutes nos conquêtes de la journée : carte, dessins, notes, plantes, coquilles et insectes, rien n'y manque, et nous avons amplement enrichi nos collections, pendant les quelques heures qui viennent de s'écouler.

7 FÉVRIER.

La nuit a été fort douce et fort tranquille ; nous étions assez fatigués, et nous avons dormi une bonne dizaine d'heures sans débrider. Probablement la fumée de nos tchibouks n'est pas du goût des moustiques d'An-el-Fechbhah ; ce qui est sûr, à tout le moins, c'est que nous en avons été délivrés pendant notre sommeil.

Notre projet est d'aller aujourd'hui camper auprès du couvent musulman de Naby-Mousa ; c'est une assez faible course, mais nous aurons au moins l'avantage de pouvoir étudier un peu mieux encore le pays que nous traverserons, puisque nous ne serons pas trop pressés par le temps. A 8 h. 16 m. seulement, nous nous mettons en route et nous nous dirigeons au nord-nord-est, en laissant à notre droite le Kharbet-el-Yahoud. A 25 mètres à notre gauche commencent les escarpements du Djebel-Fechkhah, et la mer est, à 200 mètres à droite, bordée d'un épais fourré de roseaux géants. A 8 h. 25 m., le pied de la montagne est masqué par une colline couverte de décombres, et notre route elle-même traverse des décombres analogues, qu'un œil exercé peut seul reconnaître. Un peu plus loin, nous sommes justement en face du sommet du Djebel-Atarous, qui n'est très-probablement que le mont Nebo.

A 8 h. 31 m., nous avons, à notre gauche, un cirque très-semblable à un cratère, et que recouvrent deux mamelons élevés, de sable que l'on serait tenté de prendre pour de la cendre volcanique. Les ruines se montrent toujours, et les Arabes leur donnent le nom de Kharbet-Fech-

khah. La plage va constamment en s'élargissant et elle a 400 mètres de largeur sur notre droite, lorsque nous sommes en face et à 100 mètres de l'Ayn-Araous, qui coule au bord de la lisière de roseaux. A 8 h. 35 m., nous coupons un véritable fossé de clôture, de 5 mètres de largeur, et auquel il n'est pas possible d'assigner une origine autre que le travail de l'homme.

Le pied de la montagne s'éloigne aussi de notre route, dont la direction n'a pas varié, et il est maintenant à 100 mètres de cette route. Presque aussitôt après avoir franchi le fossé de clôture dont je viens de parler tout à l'heure, reparaissent des ruines en beaucoup plus grande quantité, et qui sont incontestablement le squelette d'une très-grande ville, dont les ruines que nous avons reconnues en deçà du fossé, représentent peut-être une sorte de faubourg. Nous avons en vue, à 30 mètres sur notre droite, un fossé revêtu en pierres, et que nous suivons parallèlement sur une assez grande longueur. C'es très-probablement le même fossé de clôture que nous avons traversé tout à l'heure, et qui a fai un coude pour se diriger au nord-nord-est. La portion de ces ruines, dans laquelle nous avans en ce moment, se nomme encore Kharbet-

Fechkhah. A 8 h. 41 m., nous sommes à 500 mètres du bord de la mer, et entre le pied de la montagne et notre route, se voient les décombres d'une tour ruinée. La lisière de roseaux suit toujours les contours de la plage. A 8 h. 47 m., nous sommes arrivés en face de l'extrémité nord d'une très-longue muraille, qui n'est vraisemblablement encore que la continuation du fossé revêtu dont nous avons déjà rencontré deux tronçons considérables. Nous passons aussi en ce moment sur les arasements d'une enceinte carrée assez vaste.

Je disais tout à l'heure que les ruines au milieu desquelles nous cheminons, ne sont pas faciles à reconnaître, et qu'il est fort probable que cent voyageurs de suite les fouleraient, sans se douter de leur existence. Cela est si vrai, qu'ayant averti l'abbé Michon de leur présence, celui-ci m'a d'abord ri au nez, de façon à me faire bien comprendre que j'étais un visionnaire. Heureusement le fossé de clôture que nous avons eu à traverser et les murailles qui sont venues après, m'ont permis de lui faire toucher du doigt ce que j'appelais une ruine, et lui, un tas de pierres jetées là au hasard par la nature. L'abbé, qui ne demande pas mieux que d'y voir clair en tout,

n'a pas besoin d'un temps bien long pour se rendre à l'évidence, et dès qu'il a reconnu un seul arasement de muraille antique, il n'a plus le moins du monde besoin d'avoir mon avis, pour distinguer au premier coup d'œil les points où ont existé d'antiques édifices, de cette étrange construction si barbare, si sauvage, veux-je dire, qui caractérise une époque certainement contemporaine de la catastrophe de la Pentapole. J'ajouterai que si le docte Robinson, dont nul plus que moi n'a le droit d'admirer et de vanter bien haut la religieuse exactitude, n'a pas mentionné ces ruines, c'est qu'il n'a pas suivi le chemin que nous suivons en ce moment, et que, se rendant directement de l'Ayn-el-Fechkhah au bord du Jourdain, il a passé à travers le Rhôr-Djahir, comme nous-mêmes nous l'avons fait hier, en serrant la plage de très-près, et par conséquent en laissant bien loin sur sa gauche les ruines de la ville primitive immense, que j'ai le bonheur de signaler le premier aux géographes et aux archéologues.

A 8 h. 50 m., nous sommes à 300 mètres du pied de la montagne et à 800 mètres du bord de la mer. En ce moment s'ouvre à notre gauche l'Ouad-Goumran ou Oumran, que recouvrent

deux immenses mamelons de sable compacte, sur lesquels sont des décombres en quantité et, entre autres, une ruine carrée bien apparente, et qui porte spécialement le nom de Kharbet-Fech-khah. Ces deux mamelons avancent tellement en dehors de l'Ouad-Goumran, que nous sommes obligés d'obliquer assez fortement à droite de la ligne que nous suivions obstinément depuis notre départ du camp. Nous contournons donc, et toujours au milieu des ruines, la base de ces deux mamelons, à environ 25 mètres de leur pied. Quand nous les avons dépassés, le plateau, couvert de décombres, sur lequel nous montons, reprend un peu plus de largeur vers le pied de la montagne, et notre route se dirige alors exactement au nord. A droite s'étend, entre la mer et nous, une large plaine ravinée et couverte de monticules de sable.

A 9 h. 5 m., la montagne est à 200 mètres à gauche, et nous en sommes séparés par une colline dont le pied est à 50 mètres de notre route. La plaine qui nous sépare de la mer a ici 1,200 mètres de largeur au moins. Toujours des ruines en quantité. A 9 h. 6 m., nous montons sur un petit tertre couvert de décombres, au milieu desquels paraît une allée de pierres fichées,

bien conservée, et nous arrivons sur le revers opposé, au bord d'un large ravin qui n'est que le débouché de l'ouad, nommé Ouad-Djoufet-Zabel. A 9 heures 15 m., nous marchons au nord-ouest, sur un plateau assez élevé, au milieu d'une belle allée de pierres, qu'accompagnent, à droite, quelques ruines qui deviennent de plus en plus clair-semées.

Depuis la tête de l'Ouad-Goumran, les vastes ruines que nous venons de rencontrer portent le nom de Kharbet-Goumran, ou Oumran. Commençons par signaler l'analogie bien étrange, si elle n'est que fortuite, de ce nom et de celui de la Gomorrhe que détruisit le feu du ciel, avec Sodome et les autres villes coupables. Je déclare donc, sans aucune espèce d'hésitation, que les ruines nommées par les Arabes Kharbet-el-Yahoud, Kharbet-Fechkhah et Kharbet-Goumran, ruines qui n'en font qu'une et qui se prolongent sur une étendue de plus de 6 kilomètres, sans interruption, sont en réalité, pour moi, les ruines de la Gomorrhe biblique. Que si on me le conteste, ce à quoi je m'attends parfaitement du reste, je prie ici mes contradicteurs de vouloir bien m'apprendre quelle ville autre qu'une ville contemporaine de Gomorrhe, si ce n'est

elle-même, a pu exister au bord de la mer Morte, à une époque plus récente, et sans qu'il soit possible d'en retrouver la moindre tracé, dans les écrits sacrés ou profanes. Jusqu'à ce qu'ils m'aient édifié sur le compte de cette ruine qui a bien quelque importance, puisqu'elle n'a pas moins d'une lieue et demie de développement, je prendrai la liberté grande de rester de mon avis, et d'engager les gens à qui je dis : Là sont les ruines de Gomorrhe, — à aller vérifier sur place, s'il est possible d'avoir et de soutenir une opinion différente de celle que j'émets aujourd'hui.

Je reprends mon itinéraire. A 9 h. 40 m., nous rencontrons un roc isolé qui a été très-probablement apporté là de main d'homme, et qui se nomme el-Hadjr-Lasbah; trois autres rocs semblables, disposés à 15 mètres environ l'un de l'autre, sont posés en arc de cercle sur le plateau. Évidemment nous avons ici la contre-partie des cromlechs celtiques. Ce qui est certain, c'est que les Arabes vénèrent la première de ces roches, qu'ils regardent comme une pierre consacrée par Abraham, et sur laquelle le patriarche a fait des sacrifices, en l'honneur de Dieu.

Nous continuons à marcher, à peu près direc-

tement à l'ouest, et, à 10 h. 10 m., nous laissons à notre gauche le chemin qui conduit de Jéricho à Mar-Saba. Il est 10 h. 20 m., quand nous atteignons le fond de l'ouad, et nous y faisons la halte du déjeuner. Cet ouad est tapissé de la plus charmante verdure émaillée de fleurs délicieuses; nous admirons entre autres un *convolvulus* ou liseron nain, à fleurs bleues d'une délicatesse extrême. Au reste, tous les coteaux tournés à l'est ou au sud, sont garnis d'une verdure printanière qui leur donne un aspect des plus riants, et bien différent de tout ce que nous avions vu jusqu'ici. Au fond de l'ouad se montrent dans la roche, des filons de la pierre bitumineuse qui se nomme Hadjr-Mousa (pierre de Moïse). Cette pierre, qui brûle comme de la mauvaise houille, sert, à Jérusalem, pour fabriquer des coupes et d'autres petits objets qui se vendent aux pèlerins, comme souvenirs de la Terre-Sainte et de la mer Morte.

A 11 h. 19 m., nous repartons, et après avoir suivi quelques minutes l'Ouad-Dabor, nous gravissons le flanc opposé de celui-ci, et à 11 h. 38 m., sur le plateau accidenté où est placé le monastère musulman de Naby-Mousa. Là, nous voyons d'abord un puits nommé Bir-er-Râay,

au delà duquel paraissent les ruines d'une muraille. Sur notre gauche, se voit, dans un petit vallon, un oualy nommé Qobr-er-Râay. Er-Râay, pour les Musulmans, est le confident et l'ami de Mousa ou Moïse. Nous approchons enfin du monastère, dans lequel nul chrétien ne peut pénétrer. Nous tournons derrière cet édifice religieux, par un crochet d'une centaine de mètres, et nous établissons notre camp au pied même de Naby-Mousa. C'est un grand édifice carré dont la face d'entrée est orientée au nord-est, nous mettons pied à terre. Nos tentes sont adossées à un monticule calcaire peu élevé et qui se relie à une série de monticules de la même nature.

Pendant que notre camp s'établit, j'envoie quelques-uns de nos Arabes me chercher des échantillons du calcaire bitumineux que nous avons rencontré au fond de l'Ouad-Dabor, afin d'en emporter et d'en brûler sur place, pour constater sa propriété combustible. Je monte sur les monticules voisins pour examiner un peu le pays ; il semble que nous soyons au milieu d'une mer orageuse pétrifiée, tant les mamelons qui nous entourent sont arrondis et multipliés autour de nous. L'iman qui est à la tête des religieux musulmans établis à Naby-Mousa, vient

nous faire une visite, intéressée, comme toujours. C'est un homme en haillons, ayant la tête nue, les cheveux très-noirs, longs et crépus, et le teint olivâtre ; en un mot, il nous offre le type de la saleté et du fanatisme. C'est un Indien, et nos guides nous apprennent que presque tous les religieux qui viennent s'établir ici, sont comme celui que nous voyons en ce moment, des Indiens. Il s'agit de payer notre bienvenue à cet ignoble magot, et je lui donne une vingtaine de piastres, qu'il reçoit sans dire merci, et de l'air du monde le plus farouche.

Ma pierre de Moïse est apportée en bonne provision, et j'extrais du tas quelques échantillons, plus précieux que tous les autres, parce qu'ils présentent quelques empreintes parfaitement nettes d'un très-joli peigne (*pecten*), coquille dont la détermination servira, je l'espère, à préciser l'âge géologique de la formation dans laquelle il se trouve. Quelques morceaux du calcaire sont immédiatement allumés, et ils brûlent comme une houille de mauvaise qualité, en répandant une odeur infecte de bitume.

Je suis arrivé ici avec un assez violent mal de tête, qui ne me donne pas beaucoup d'ardeur pour les recherches que je pourrais faire autour

du camp. Aussitôt que notre tente et les couchettes ont été installées, je me suis jeté sur la mienne, et j'ai fait une sieste de 2 h. J'espérais qu'au réveil le mal aurait disparu, il n'en est rien. Je vais bien ramasser quelques échantillons de roches dans les ravins ; mais je n'ai aucune énergie, et je viens piteusement attendre, en fumant auprès des feux de la cantine, que l'heure du dîner arrive. Je passe mes notes à l'encre, ainsi que ma carte de la journée. Enfin, le repas accoutumé nous est servi ; il est, cette fois, affreusement mauvais. Tout ce qui nous est offert empoisonne la fumée, et quelle fumée ! grand Dieu ! celle de la pierre de Moïse. Il semble que nous soyons condamnés à manger des quartiers de trottoir en asphalte. Cela n'est pas fait pour me remettre le cœur et la tête ; aussi, à peine le café nous a-t-il été apporté, que je me suis couché, et j'ai dormi tout d'une pièce pendant la nuit entière.

8 FÉVRIER.

Ce matin au réveil la migraine a disparu ; je me retrouve frais et dispos, et je songe une fois encore avec bonheur, que je vais rentrer aujour-

d'hui à Jérusalem, pour y achever mon étude de tous les monuments antiques de la cité sainte. A 8 h. précises, les préparatifs de départ étaient achevés, nous étions à cheval et nous quittions Naby-Mousa.

A 10 h. 45 m., nous rejoignons la route d'er-Riha, c'est-à-dire le chemin que nous avons parcouru trois jours avant. A partir de ce moment je cesse naturellement de prendre des notes topographiques sur un terrain que j'ai suffisamment étudié à mon premier passage.

Une fois rentrés dans la vallée que nous avons déjà parcourue en sens inverse, nous accélérons notre marche, afin d'éviter la pluie qui nous menace depuis une heure. En arrivant au Bir-el-Haoud, nous faisons halte pour déjeuner, et nous sommes obligés de nous réfugier dans les ruines du khan voisin, contre les larges gouttes d'eau qui commencent à tomber. Nous regagnons ensuite El-Azarieh, et, comme la pluie a cessé, nous faisons un détour pour entrer dans le village et visiter, en passant, la grotte sépulcrale à laquelle la tradition rattache le miracle de la résurrection de Lazare. C'est un caveau profond, à plusieurs étages, et où l'on descend par des escaliers fort roides. Au fond, on trouve les

parois du rocher tapissées de revêtements en grosses pierres de taille, avec ouvertures ogivales. Un autel grossier, en pierre, sert, à certains jours, pour célébrer le saint sacrifice de la messe.

D'El-Aazarieh, où nous avons fait une pause d'un quart d'heure, nous regagnons, le plus promptement possible, la vallée de Josaphat et la porte Saint-Étienne. Nous voilà donc rentrés à Jérusalem, sans accident et avec une ample moisson de faits nouveaux de tous les genres. La pluie, du reste, nous a repris pour tout de bon sur le flanc du Mont des Oliviers, et nous sommes fort heureux de nous réfugier, au plus vite, dans nos cellules de la Casa-Nuova. Ce n'est que plus tard que nous quitterons Jérusalem pour le voyage de Damas et du Liban.

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES.

## A

A'AMOURA, Gomorrhe, tome I, page 67.
ABRAHAM, légende arabe, I, 80.
ADJELLIM, II, 100.
ADAMAH, II, 149.
AGALLA, II, 100.
AGALLEIMI, II, 100.
AHOUETHAT, tribu arabe, I, 119, 127, 132.
ANASTATICA HIERICHUNTICA, I, 166.
AV, II, 100.
ARABES. — Leurs faits, I, 14.
— Leurs vêtements, I, 14, 71, 171.
— Mœurs, I, 132.
— Opinions, I, 171.
— Développement de la vue et de l'ouïe, I, 197.
— Tombeaux, I, 204.
ARABES chrétiens de Karak, II, 33.
ARÉOPOLIS, II, 100.
ARNON *Nark-el-Moudjeb*; ses poissons, I, 41. — II, 125.
ASPHALTITE. *Voy.* MER MORTE.

ASCLEPIAS PROCERA, I, 176.
AYN-DJEDY, source; I, 59, 64. — II, 116.
— Sa belle végétation, I, 66.
— Bonté de ses eaux, I, 66.
— Ruines d'un moulin arabe, I, 68.
— Situation délicieuse, I, 76.
— Ruines d'Engaddi, I, 78.
AYN-EL-FECHKAH, II, 195.
AYN-EL-RHONEYR, fontaine, I, 40.
— Sa végétation, I, 42.
— Sa chaleur, I, 45.
AYN-EL-THERABEH, source, I, 48
AYN-QOBECH, II, 75.
AYN-SARA, II, 75.
AYN-SAHOUR, II, 77.
AYOUN-EL-RHEZAL, source des Gazelles, II, 79.
AYN-TEHEDDAH, II, 75.

## B

BÉDOUINS, I, 27, 29, 84.
— Caractère, I, 30, 31, 44.
— Campement, I, 33.
— Leur étonnement des armes européennes, I, 48.
— Leur adresse, I, 54, 55.
— Leurs danses, I, 58.
BEIT-LHEM, couvent, I, 15, 16.
BEIT-LHEM, ville, environs, I, 16.

*Beit-lhem*, fontaine, I, 18.
*Beit-lhem*, glace le 6 janvier, I, 18.
BEIT-DJALA, village, I, 16.
BEIT-EL-KERM (maison de la vigne), II, 14, 15, 16, 20.
BEIT-SAHOUR, village des bergers qui vinrent adorer le Christ, I, 16.
BELAD-HAÇAÇA, contrée, I, 58.
BENI-SAKHOR, tribu, I, 141, 145, 151. — II, 95, 127.
BENNAMARIM, I, 167.
BENI-OKBA, tribu, I, 176, 184, 193.
BENI-HAMMID, I, 198. — II, 6.
BITUME, I, 40.
BRÈCHE UNIVERSELLE, I, 59.
BIRKET-EL-KHALIL, I, 80.

## C

CANAAN, désert, I, 49.
Colibris, I, 126.

## D

DAVID, puits de David, citernes, I, 17, 18.
DAOUARAT-EL-KABS, II, 76.
DIARB-DAOUD, I, 17, 18.
DHARB-EL-LIÇAN, route, I, 170.
DJAHALIN, tribu nomade, I, 74, 84, 131, 149.
DJEBEL-ATAROM, II, 196.
DJEBEL-A'ACY, I, 157.

DJEBEL-ARRAG, I, 163.
DJEBEL-ADJERRAH, I, 190.
DJEBEL-EMDESSYS, I, 33.
DJEBEL-FECH-KAH, II, 196.
DJEBEL-HATROURA, I, 102.
DJEBEL-MAR-SABA, I, 21.
DJEBEL-MOTTASA, I, 16.
DJEBEL-EN-NOUÊHID, I, 191, 200.
DJEBEL-ES-SOUFAH, II, 100.
DJEBEL-SDOUM, I, 111, 117. — II, 100, 102, 141.
DJEBEL-ES-SALTH, I, 165.

## E

EL-AZARIEH (Béthanie), II, 207.
EL-HADJR-LASBAH, autels d'Abraham, II, 202.
EL-LIÇAN, presqu'île de la mer Morte, II, 82, 170.
II, 100.
EN-NEMARIEH, ruines, I, 163. — II, 97.
EL-MEZRAAH, I, 173, 177.
ER-RABBAH, II, 20, 21, 22, 23, 24, 127.
ESSENIENS, leur ancienne ville à Mar-Saba, I, 25, 27.
— Grottes, I, 26, 32.
ET-THAEMEH, II, 149.

## F

Fantasia, I, 160.
FEDJR, prière de l'aurore, I, 45.

## G

Gisements de roches précieuses, I, 159.
Gomorrhe, I, 167. — II, 98, 106 et suiv., 201 et suiv.

## J

JOURDAIN. Son bois flotté, I, 39.

## K

KARAK, ville, I, 75. — II, 21, 29, 30, 31, 32, 37 et suiv., 127.
KEDRON, Cédron, *Oued-en-Nar*, I, 21, 22, 24, 35.
— Saison où il coule, I, 25.
— Son embouchure, I, 38.
KIR-MOAB. II, 127.
KHARBET-ADJERRAH, II, 100.
KHARBET-ED-DRAA, II, 91.
KHARBET-ESDOUM (Sodome), II, 116, 117.
KHARBET-EMRAAH, I, 208.
KHARBET-FOUQOUA (les ruines rougeâtres), I, 212. — II, 8, 100.
KHARBET-FECHKAH, II, 198.
KHARBET-GOUMRAN (Gomorrhe), II, 201.
KHARBET-MEDJELEIN, II, 10.
KHARBET-EN-NEMARIEH, I, 167.

KHARBET-NOUEHIN, II, 100.
KHARBET-SARFAH, I, 201, 206.
KHARBET-TEDOUM, II, 12.
Khatib, celui qui récite la Khotbah, I, 14, 15, 45, 88.
KHOTBAH, prière du vendredi chez les musulmans, I, 14.

## M

MAALAH-HE-LOUEITH, II, 100.
MAR-SABA, couvent, I, 21, 21.
— Orangers, I, 23.
— Merles à ailes jaunes, appelés pigeons de Mar-Saba, I, 23.
— Eglise, I, 23.
— Fontaine, I, 23.
— Ville antique, I, 24.
— Hyacinthes odorantes, I, 25.
— Température au 6 janvier, I, 28.
— Cloches singulières, I, 29.
— Ammonites fossiles, I, 30.
MASADA, I, 82, 91. — II, 102.
MEDABA, II, 100.
*Merdj-el-Begda*, plaine, I, 33.
MER MORTE (Barh-Louth).
— Son aspect, I, 36, 51.
— Oiseaux, I, 36, 37. — II, 96.
— Insectes, I, 36, 50, 166, 193.
— Miasmes, I, 37.

MER MORTE. Abaissement de ses eaux, I, 38, 43.
— Arbres flottés, I, 38, 43.
— Roseaux, I, 40.
— Poissons, I, 40, 41.
— Température, I, 43, 44, 166, 175.
— Air, I, 43.
— Plantes, I, 44, 47, 176.
— Ciel, I, 45.
— Brume, I, 45.
— Corneilles, I, 47.
— Gazelles, I, 59.
— Cratères des montagnes voisines, I, 62.
— Odeur sulfureuse, I, 79.
— Saveur de son eau, I, 101.
— Mimosas, I, 165.
— Orage sur la mer Morte, II, 143.
MOASADA, II, 102.

## N

NABY-MOUSA, II, 196, 204, 207.
NARH-ED-DRAA (la rivière du Bras), I, 174. — II, 84, 86, 90, 97.
NAHR-EL-KARAKI, I, 140.
NAHR-SAFIEH, I, 139.
NEBO, II, 196.
NIMRIN, II, 100.

## O

Ouad-el-Abiah, I, 140.
Ouad-el-Adjerah, I, 186, 187.
Ouad-ech-Cheqiq, II, 6, 8.
Ouad-Dabor, II, 203, 204.
Ouad-ed-Dahradjed, I, 54.
Ouad-Emdebea, I, 213. — II, 100.
Ouad-el-Gouleh, II, 75.
Ouad-Goumran, II, 199, 200.
Ouad-ebni-Hammid, I, 188, 199, 202. — II, 11.
Ouad-el Hafaf, I, 82.
Ouad-Haçaça, I, 58.
Ouad-el-Karak, I, 173, 174.
Ouad-el-Karadjeh, II, 85, 86, 91.
Ouad-el-Medabeh, II, 75.
Ouad-el-Merabbah, I, 52.
Ouad-el-Moudjeb, I, 186, 218.
Ouad-en-Nemrieh (vallée des tigres), I, 82.
Ouad-es-Seibaa, II, 92.
Ouad-es-Seyal (vallée des gommiers), I, 81.
Ouad-et-Thaemeh, II, 150.
Ouad-et-Zaher, I, 159.
Ouad-et-Zouera, I, 110, 115. — II, 127, 142.

## P

Pentapole, II, 105, 107, 113.

Pierre de Moïse, II, 206.
Porphyre rouge, I, 59.

## Q

QALAAT-EMBARRHEG, fort, I, 103.

## R

RACHEL, son tombeau, I, 17, 19, 20.
REDJOM-EL-AABED (le morceau de l'esclave, curieux bas-relief), I, 209, 223. — II, 7, 8, 89.
REDJOM-EL-MEZZOHEL, I, 114. — II, 142.
RHAOUARNA, tribu, I, 176, 179.
RHOR-EL-MESRAAH, I, 174.
RHOR-EN-NEMARIEH, I, 164.
RHOR-SAFIEH, I, 123, 125, 139, 140, 148, 157. — II, 86, 95, 98.

## S

SABKAH (plaine de boue salée), I, 123. — II, 85, 96, 99, 130 et suiv.
SAHEL-EN-NEMARIEH, I, 163.
*Saulcya*, véritable rose de Jéricho, plante ressuscitante (*asteriscus aquaticus*), II, 146, 147.
SCHEIKS, I, 13, 14, 71.
Scorpion jaune, II, 87.
SCHIHAN (Schihaun), I, 126, 199, 212, 214. — II, 9, 100.

SCOLOPENDRES, I, 27.
SCORPIONS, I, 27.
SEBAAN, I, 168.
SEBBEH, montagne, I, 84.
SEBOIM, I, 167, 169. — II, 97, 100.
SEGOR, I, 100.
*Siddim*, II, 114.
SILEX CONTOURNÉS, I, 31, 34.
SODOME (*Bortoukan-Sdoum*), orange de Sodome, I, 67.
SODOME (Sdoum), I, 111. — II, 100, 102, 103, 105 et suiv.
SOUR-BAHIL, village, I, 16.
Soufre, I, 40.

## T

TALAA-SEBAAN, I, 169. — II, 91, 100.
THAAMERA, tribu arabe qui, après avoir vécu longtemps dans des villages, a repris la vie nomade, I, 9, 28, 42, 131.
THAMARA, I, 110.

## V

VOLCANS.
— Déjections volcaniques, I, 61.
— Cratères d'explosion, I, 62.
— Age des éruptions, I, 62.